



**LE CONDUCTEUR**  
**AU CIMETIÈRE DE L'EST,**  
**OU DU**  
**PÈRE LA CHAISE.**

Collection  
DU  
MAGASIN

## CET OUVRAGE SE TROUVE

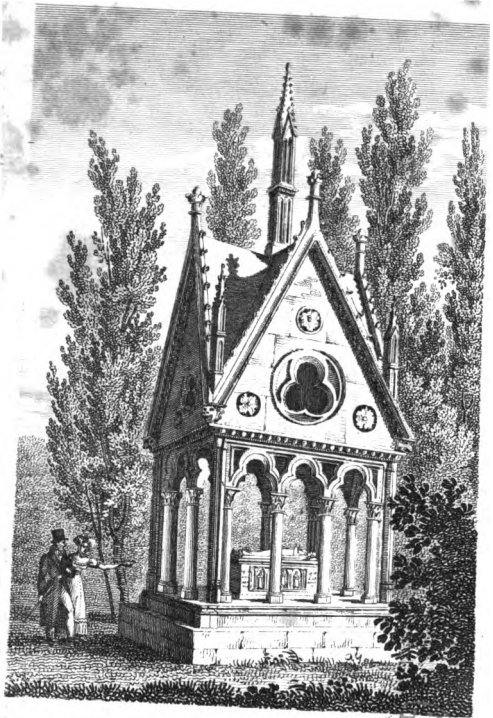
**CHEZ DELAUNAY**, libraire, Palais-Royal, galerie de bois;  
**PELICIER**, libraire, première cour du Palais-Royal,  
n° 7 et 8;  
**MORONVAL**, libraire, rue des Prêtres-Saint-Seve-  
rin, n° 5;  
**MONGIE**, libraire, boulevard Poissonnière, n° 18;  
**Le CONCIERGE et le PORTIER** du Cimetière.

---

**PRIX : 4 fr.**

---

BIBLIOTHEQUE DE L'ACADEMIE DES  
Fonds de la Province de LYO  
SCIENCES, B.



*Tombeau d'Éléonore et de Meillard.*

BIBLIOTHÈQUE  
MUSÉE  
NAPOLÉON

# CONFIDENTIAL

*Confidential*

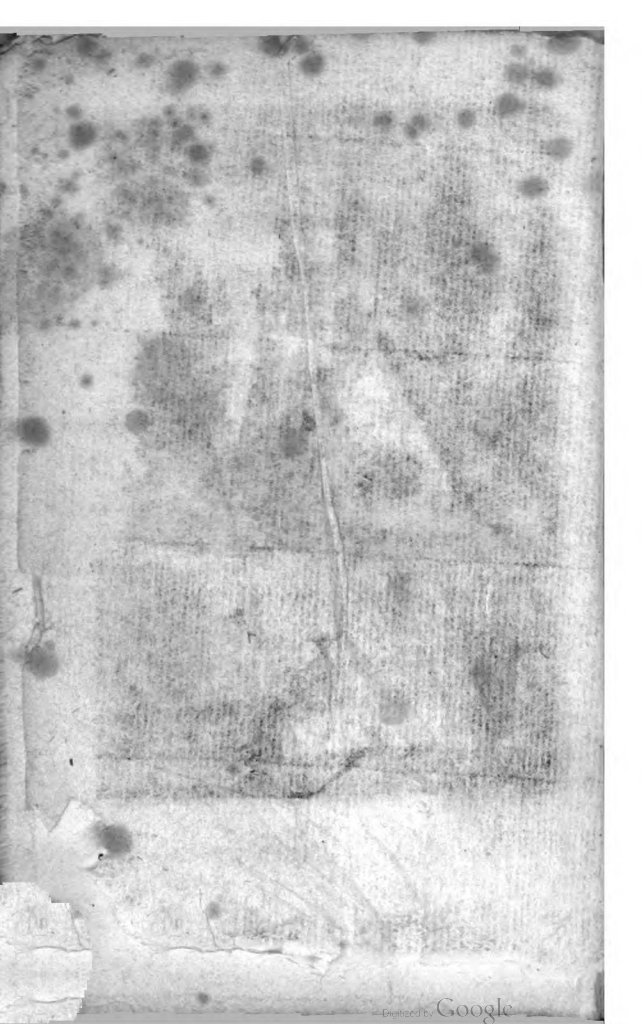
CONFIDENTIAL

CONFIDENTIAL

CONFIDENTIAL

CONFIDENTIAL

CONFIDENTIAL



LE 806630

# CONDUCTEUR

*au Cimetière de l'Est,*

OU

## DU PÈRE LA CHAISE;

CONTENANT

L'ESQUISSE DESCRIPTIVE ET TOPOGRAPHIQUE DE  
LIEU FUNÈBRE, ET LE TABLEAU DES SCÈNES  
MŒURS DONT IL EST LE TÉMOIN.

ORNÉ D'UN PLAN SUR GRAND-JÉSUS,

Où sont indiqués plus de sept cents tombeaux, avec  
deux vignettes représentant le monument d'Héloïse  
d'Abeilard, et celui de Louis XVI.

PAR F. M. MARCHANT DE BEAUMONT,

Auteur du *Conducteur de l'étranger* à Paris.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ACADÉMIE DES  
Fonds LACASSAGNE  
SCIENCES, LETTRES ET ARTS DE LYON  
PARIS.  
IMPRIMERIE DE PLASSAN, RUE DE VAUGIBARD, N° 15,  
DERRIÈRE L'OPÉON.

Collection  
DE  
P. LACASSAGNE

DE LA  
VILLE DE  
LYON  
OCTOBRE 1890





---

---

## PRÉFACE.

---

DEPUIS près d'une année, nous avions promis, dans le *Conducteur de l'Étranger à Paris*, une description spéciale des cimetières actuels de la capitale, autrefois si hideux, maintenant magnifiquement ornés de monumens consacrés par la piété filiale, l'amour conjugal, la reconnaissance et l'amitié, plus brillans encore du souvenir de tant d'hommes fameux par leurs exploits, leur savoir, leurs talens, et surtout leurs vertus, qui, depuis vingt ans, sont venus s'y ensevelir. A la vue de l'imposant spectacle offert dans ces endroits sacrés, remplis de grands exemples et de hautes leçons, nous avons senti qu'u-

ne sèche description monumentale jointe à une aride nomenclature d'épithètes, laisserait les cœurs froids dans ces asiles funèbres. En y considérant, couchés l'un près de l'autre, le riche et le pauvre, le savant et l'ignorant, le prince et l'homme du peuple, les chefs de factions opposées, d'irréconciliables ennemis, on se demande à quoi serviraient aux uns leur ambition démesurée, leur soif des richesses, du pouvoir, d'une haute renommée, si cette terre devait nécessairement bientôt engloutir leurs projets, leur fortune, leur importance, leur grandeur, on s'étonne de la fragilité des avantages auxquels les autres vainement aspirèrent. Si le sépulcre formait l'unique terme de la vie, qui jamais oserait jeter la vue sur ces réceptacles de pouriture et de fange? mais tandis que les corps sont réduits à

cet état abject, les ames, auxquelles ils furent unis, jouissent déjà du fruit de leurs œuvres : vertueuses, elles sont récompensées; injustes, punies de leurs crimes. De leur mérite dépend la considération due à la cendre qu'elles animèrent, aux monumens eux - mêmes qui la conservent. Des tombeaux fastueux, de pompeuses épitaphes, peuvent attirer l'attention; mais s'ils sont vides de touchans souvenirs, ils ne sauraient intéresser ni l'esprit ni le cœur. Combien ils acquerraient de prix si, devant eux, l'on voyait se dérouler la trame de la vie des mortels dont ils contiennent la dépouille! Il n'en est aucun devant lequel on n'apprit à bien vivre : aucun ne se trouverait dénué d'utiles exemples ou de grandes leçons. Du silence de la mort, du sein de la tombe elle-même, sortiraient des voix

mille fois plus éloquentes que tous les discours humains pour détourner du chemin large du vice et faire marcher dans le sentier étroit de la vertu, en considérant tout ce que ces hommes firent et où ils sont.

Remplis de ces vues, seules capables de donner un prix réel à des tombeaux, nous avons soigneusement visité les quinze mille monumens érigés dans le cimetière du P. La Chaise : nous en avons choisi parmi eux plus de sept cents, remarquables soit par les morts dont ils renferment les tristes débris, soit par leur structure, soit par la diction de leurs épitaphes; nous avons scruté les annales contemporaines, les mémoires des sociétés savantes, ceux des associations de bienfaisance, et, pour des personnages non moins précieux, mais dont les bonnes actions sont moins vulgai-

rement connues, nous nous sommes adressé à leurs familles, dont le respect pour la mémoire de leurs parens a bien voulu nous fournir les plus intéressantes notices. Riches de ces matériaux, nous nous sommes convaincu que nous excédions de beaucoup l'étendue d'un manuel facilement portatif; nous nous sommes donc déterminé à publier d'abord cette esquisse de notre travail pour la commodité des personnes visitant continuellement le cimetière du P. La Chaise. Pour demeurer clair et méthodique dans l'indication de ses nombreux monumens, nous avons exactement suivi l'ordre numérique par nous assigné à ses différentes pièces, difficiles à bien connaître sans le secours du plan dont nous avons accompagné cet ouvrage. Afin que ce manuel fût également commode dans quel-

que sens que l'on visitât ce cimetière, et que l'on pût facilement y trouver les tombeaux formant pour chacun l'objet de son attention particulière, nous y avons joint une table alphabétique où le nom de chaque monument correspond en même temps au numéro dans lequel il se trouve compris sur le plan et à la page à laquelle il en est traité dans le *Conducteur*.

Exactitude, vérité et concision, telles furent nos invariables règles dans cette esquisse que nous avons tâché de rendre précise, mais non aride. Six notices extraites de notre ouvrage complet montreront à quel degré d'intérêt il pourra parvenir, lorsque plus de deux cents notices pareilles feront revivre moralement les morts, sur leurs propres tombeaux, dans le seul cimetière du P. La Chaise, dont nous décrirons encore les

monumens en donnant le texte de leurs épitaphes.

Persuadé que tout doit être religieux, convenable, décent, bienséant, dans le culte rendu aux morts dont on doit sagement honorer la vertu, avec respect nous les avons vus environnés, dans la tombe, de sincères regrets, honorés sans faste suivant leur condition et leur mérite. Les pleurs versés pieusement sur leurs tombeaux ont attirés nos larmes; notre cœur fut saisi d'admiration lorsque nous nous sommes trouvé témoin de traits singuliers de respect et de reconnaissance pour la mémoire de ceux qui virent se fermer plus tôt la carrière de la vie. Avec complaisance notre plume traça toujours ces tableaux touchans, dignes de servir de modèles et d'exemples. Mais plus notre cœur en sentit vivement tout



le prix, plus il fut douloureusement affecté de voir le honteux dédain auquel sont trop souvent vouées, par des parens avarés, les cendres de leurs proches dans des sépultures temporaires, plus nous nous sommes indigné de l'irrévérence de quelques obsèques, de l'indécence de beaucoup de curieux visitant ce cimetière, d'y voir un éloge trivial, prodigué sur la plupart des tombes, attiédir universellement tout sentiment respectueux envers des êtres que l'on ne peut croire tous vertueux dès l'instant où ils entrèrent dans la tombe lorsque l'on se plaint de vivre au milieu d'un monde pervers. On se demande, parmi tant de louanges au moins hyperboliques, où résident la vérité et la vertu, seules dignes d'hommages dans la nuit du tombeau, qu'y rencontre-t-on trop souvent? une or-

gueilleuse vanité remplaçant de justes regrets : si ces abus étaient encore les seuls dans le culte rendu aux morts, nous nous serions borné à gémir en les signalant en masse; nous aurions pu envelopper notre zèle respectueux pour leurs cendres dans ces généralités morales dont jamais personne ne se trouve offensé parce que personne ne saurait vouloir s'y reconnaître; mais il est encore sur les tombeaux de plus graves abus que leur nature elle-même nous a contraint de particulièrement signaler pour que l'on se hâte de les extirper. Pour tout homme de bon sens une épitaphe doit faire respecter la cendre dont elle révèle la présence. Croirait-on qu'il puisse exister des esprits assez bizarres pour forcer souvent les hommes sages à lever les épaules de pitié de l'emphatique expression de leurs re-

grets, des louanges outrées données à des talens frivoles; des hommes assez peu instruits pour outrager la raison, la morale, la piété, la religion, dans des inscriptions exposées dans un lieu public où tout doit commander le respect, le recueillement et la décence? Une frivole jeunesse rit aux éclats de ces épitaphes, tandis que la sage vieillese soupire en les voyant souiller ce lieu funèbre par leur absurdité, ou, tout au moins, par leur excessive inconvenance. Pourquoi les révéler, me dira-t-on? Pourquoi les exposer cruellement à la censure publique? Pourquoi soi-même en rire? Pourquoi les imprimer? Ceux qui les placèrent eurent les intentions les plus pieuses; ils ne se sont pas du tout aperçus des outrages qu'ils faisaient à la morale ni au bon sens; ils ont voulu seulement se distinguer du

vulgaire par une expression originale dans leurs éloges ou leurs regrets; ils croient même avoir produit des chefs-d'œuvre; ils s'y complaisent; ils les firent profondément graver sur la pierre pour attirer l'admiration des passans et même des races futures; ils croient même avoir mieux fait que tout autre, car ils voient s'arrêter plus souvent devant ces épitaphes; ils prennent le sourire pour des applaudissemens à des traits de génie. Ils comparent un suisse de paroisse à Quintilius : ce Suisse, pour être moins fameux que le Romain, n'était-il pas un honnête homme? Ils font parler latin à un enfant de deux ans pour appeler de la tombe, en passant, son papa, sa maman : cette petite fille ne pouvait-elle pas être un prodige? Ils demandent fort civilement aux curieux, visitant ce cimetière, de prier

les dieux immortels pour leurs parens : ne le fit-on pas sans scandale à Rome et à Lutèce? Ils crurent enterrer l'ame de leur père : les bons Chinois ne croient-ils pas la fixer sur une tablette? Une femme y déposa, le 20 décembre 1815, sous une pierre tumulaire, toute son ame et la moitié de sa vie : pourquoi y trouver à redire, si tous ces sacrifices ne l'ont pas depuis empêchée de continuer de vivre? Mais si tout le monde n'est pas de leur avis, est-ce ma faute? Si, loin d'admirer leurs pensées, chacun sourit, en suis-je la cause? N'est-ce pas eux-mêmes qui les firent graver? Je les ai imprimées sur des feuilles légères, ils les firent sculpter sur la pierre où je les ai copiées : eux-mêmes sont donc cause de l'improbation publique envers leurs œuvres. Pour moi, ami de la vérité, de la décence et de la paix,

chagrin de voir ces monumens funèbres le juste objet du sarcasme des étrangers, du rire des jeunes gens, de l'indignation des ames vertueuses, mais partageant avec eux toute leur improbation, je serai satisfait de voir la cendre d'hommes peut-être très-vertueux affranchie de l'opprobre qui rejaillit sur elle de ces étranges inscriptions mortuaires; je me réjouirai chaque fois que je verrai l'une d'elles remplacée par des regrets dont l'expression simple et vraie fasse croire à leur sincérité, et je me ferai un devoir de publier les réformations que des plaintes universelles auront forcé d'apporter dans leur diction. Heureux si la morale publique profite en quelque chose de cet ouvrage! Exempt, en l'écrivant, de partialité comme de passion envers les vivans ou les morts; je me trouverai satisfait, si

les mortels pour lesquels se ferma plus tôt la carrière de la vie deviennent l'objet d'un culte plus pur, si leur exemple apprend à la génération présente à mieux vivre.

---

LE CONDUCTEUR  
AU CIMETIÈRE DE L'EST,  
OU DU  
PÈRE LA CHAISE.



Sur le sommet le plus oriental des collines s'étendant de Belleville à Charonne, domine sur le faubourg Saint-Antoine un enclos d'environ cinquante-un arpens, consacré depuis 1804 (1) à la sépulture des habitans de Paris. Nul site voisin de la capi-

---

(1) Le 21 de mai, le premier corps enterré dans les fosses communes fut celui du porte-sonnette de l'un des commissaires de police du faubourg Saint-Antoine. Depuis cette époque, jusqu'au 10 septembre 1820, il y est entré 88,784 corps, non compris ceux des hôpitaux.



tale n'offre un aspect plus pittoresque. Au-  
 cun ne jouit de points de vue plus étendus,  
 plus riches, ni plus variés. Ce lieu superbe  
 n'a rien du caractère sombre des anciens  
 cimetières de Paris, où de toutes parts s'of-  
 frait aux cœurs opprésés l'affreuse image  
 de la destruction et de la mort. L'étendue  
 de son vaste clos, offrant à l'œil d'étroits val-  
 lons au pied d'une colline escarpée, les pen-  
 tes rapides d'un coteau couronné d'une plai-  
 ne d'où la vue se promène avec complai-  
 sance sur les plus beaux objets ; tandis que  
 tout invite dans les bosquets, dans la pro-  
 fondeur du lieu bas, aux plus douces rêve-  
 ries, et que, sur la hauteur, tout charme  
 par des sites toujours variés, des accidens  
 toujours nouveaux, toujours inattendus ;  
 font s'étonner de se trouver sans frayeur  
 dans le palais de la mort. Ses longues et  
 majestueuses allées, ses chemins sinueux,  
 serpentant mollement dans la profondeur  
 des vallons, sur l'escarpement des collines,  
 sur le terrain de la plaine, entre de vastes

tapis de gazon ; ses arbres antiques élançant dans les nues leurs têtes altières ; ses bosquets jetés çà et là sur la sommité du coteau , dont la verdure séculaire contraste avec le tendre feuillage de plantations modernes , dessinant les allées ; les tiges d'arbres verts , de cyprès , d'acacias ombrageant des milliers de tombeaux placés sous des berceaux de lilas , de roses , de chèvre-feuille , ornés encore des plus belles fleurs , tantôt groupés en masse comme les habitations rustiques du hameau , tantôt symétriquement rangés le long des allées comme les maisons bordant les rues d'une ville , tantôt dominant isolés sur la pelouse , et tantôt façonnés en cryptes sur les flancs du coteau , proclament de toutes parts les soins religieux des vivans pour les morts. Nulle émanation putride ne s'exhale de ce beau lieu , toujours embaumé durant l'été du parfum des plus douces fleurs. Tout convierait au plaisir dans ce jardin magnifique , si les monumens funèbres , s'élevant

de toutes parts, n'inspiraient aux cœurs une volupté sérieuse, dans une superbe ville des morts placée entre les limites des deux mondes.

Le regard fixé sur le ciel, environné des plus riches campagnes, dominant sur les plus hauts édifices d'une cité immense, dont on embrasse le contour, planant sur un vaste horizon, l'ame s'élève aux plus sublimes pensées en se voyant environnée de tant de vie auprès du silencieux asile de tant de morts, placés dans ce tranquille séjour de deuil et de regrets. Tant de magnificence, se dit-on, ne saurait convenir à des cadavres hideux pour jamais ensevelis dans la nuit du tombeau. Serait-elle seulement pour satisfaire à l'orgueil des vivans, en insultant à l'immuable malheur des morts, à leur néant? Loin de nous cette pensée. Ce culte religieux la repousse. Il ne reste pas de l'homme qui a cessé de vivre sur cette terre, seulement de fugitifs souvenirs, d'horribles débris, une vile

poussière dénuée du moindre prix. Le souffle de la vie dont ils furent animés continuant de subsister, les couvre, les protège, les consacre par la vertu des bonnes actions, dont ils furent l'instrument durant leur passager séjour dans un monde fragile. A la voix de l'Éternel cette froide cendre, pleine d'immortalité, reprendra vie; les proches, les amis, se reverront dans un monde meilleur s'ils furent vertueux, ou se rencontreront pour souffrir s'ils furent injustes et pervers. Ainsi la tombe elle-même console l'homme de bien en attestant son espérance, tandis que l'impie rend lui-même, malgré lui, témoignage à l'immortalité de son ame, par les soins qu'il emploie pour conserver son souvenir. Pourrait-il vouloir attester aux races futures, en se faisant élever les plus superbes monumens, qu'après avoir brillé un instant comme l'éclair, le néant l'a pour toujours englouti dans un malheur, dont son tombeau serait l'irrécusable témoin? Existait-il

dans les siècles un insensé assez insensé pour se faire gloire de son irrémédiable infortune, pour chercher de perpétuer, par des trophées, le souvenir de sa misère profonde? Oui! la religion des tombeaux, constante chez tous les peuples, dans tous les siècles, dans tous les âges, est l'irrécusable garant de l'opinion de tous les hommes, qu'ils ne sont pas nés seulement pour cette terre d'exil, cette vie d'un instant, cette frêle existence, incessamment tourmentée de douleurs, de travaux, de soins, de soucis, mais pour l'immuable paix, le bonheur accompli d'un monde meilleur, dans lequel leur ame immortelle recevra sa récompense. Vérité éternelle, vous faites la plus douce consolation de l'homme de bien, même dans le sein du tombeau; tandis que la tombe de l'impie est forcée d'en devenir contre lui-même le solennel témoin! Nourri de ces pensées, nous visiterons religieusement les monumens les plus remar-

quables (1), érigés dans cet asile de deuil, après avoir examiné les scènes diverses dont il est témoin, et tracé son histoire.

Cet endroit porta d'abord le nom de *Champ l'Évêque*. Frappé de la beauté du site, un riche épicier y fit bâtir, au quatorzième siècle, une maison de campagne, superbe sans doute, ou peut-être disproportionnée à la fortune de son maître, car le peuple lui donna le nom de *la Folie-Regnaud*; cependant son enclos contenait seulement six arpens. Les jésuites de la maison professe en firent l'acquisition, l'an 1626. Ce fut, dit-on, de cet endroit que Louis XIV, encore enfant, vit le combat livré, le 2 juillet 1652, dans le faubourg Saint-Antoine, au grand Condé, alors chef des frondeurs, par le maréchal de Turenne, commandant l'armée royale. Ce lieu,

---

(1) Il existe au moins quinze mille monumens érigés dans ce cimetière, dont seulement un peu plus de deux mille sont à perpétuité. De ce nombre seul résulte l'indispensable nécessité de faire entre eux un choix.

illustré par la présence du roi dans cette importante affaire, fut alors nommé *Mont-Louis*.

L'an 1675, le P. La Chaise fut nommé confesseur du roi. Louis XIV, affectionnant singulièrement le bon Père, joignit au fardeau de sa conscience le poids de la direction des affaires ecclésiastiques; le P. La Chaise devint l'un des hommes les plus importants de la France. Pour le délasser de ses travaux, le roi voulut lui procurer la plus agréable retraite. Par ses ordres, l'enclos de Mont-Louis fut agrandi, sa maison reconstruite. On l'éleva de deux étages; sa façade, tournée vers Paris, fut établie sur une terrasse, où l'on parvenait par un parterre rafraîchi par des bassins, bordé d'arbres de hautes tiges, orné d'arbrisseaux dont les fleurs embaumaient l'air en rejoignant la vue de Sa Révérence. Au bas, se voyaient un jardin potager, une orangerie, et tous les accessoires nécessaires au luxe dont n'était pas exempt le bon Père. De son

habitation élevée, la vue de ce jésuite se promenait avec complaisance sur la capitale, qu'il dominait par son royal pénitent. De son appartement, il apercevait les coteaux de Bagneux, de Châtillon, de Meudon, et, dans le lointain, de *Monthéry la fameuse tour*, tandis que l'activité des maraîchers de la Courtille et les bocages des coteaux de Menilmontant et de Belleville récréaient de plus près ses regards par les scènes diverses de leurs riants paysages. Derrière cet édifice, au-delà de fossés nécessaires dans ce temps à tout manoir distingué pour le transformer en château, se déployait encore un vaste parterre orné de pièces d'eau, terminé par un verger délicieux, où le besoin des faveurs du confesseur du roi rassembla tous les arbres fruitiers du sol français. A droite de la maison, sur la croupe de la colline, s'élevait un bosquet charmant, au milieu duquel des tilleuls formaient une salle de verdure, impénétrable aux rayons du soleil. En respirant un air



toujours pur , l'oreille était charmée du chant du rossignol, du gazouillement de la fauvette et de mille hôtes des bois, peuplant ce bocage charmant. Sur le soir d'un beau jour, Sa Révérence désirait-elle jouir d'une extrême fraîcheur? à quelques pas, un bouquet d'ormes, plantés près d'une fontaine, à laquelle ses eaux limpides, ne tarissant jamais, avaient mérité le nom de la *Fidèle*, lui offrait un délicieux abri. Voulait-elle prolonger sa douce promenade? une allée, bordée d'arbres de hautes tiges, entremêlés d'arbustes dont le parfum satisfaisait son odorat, la conduisait au bosquet portant le nom des *Allées de Vincennes*. De ce point de vue, elle jouissait d'un des plus magnifiques tableaux que la nature, l'art et l'industrie puissent offrir aux abords d'une grande ville. A sa droite, se déployait le faubourg Saint - Antoine ; devant lui, les plus riches campagnes, sans cesse tourmentées par de laborieux cultivateurs, les forçant de produire toujours de plus abon-

dantes moissons, traversées par une route superbe, incessamment couverte de lourdes voitures, apportant à la capitale le tribut des provinces, se croisant avec les cavaliers et les brillans équipages sortant de Paris pour promener au bois prochain leur oisive opulence. A sa gauche, paraissait le château de Vincennes et son donjon, séjour de tristesse et de douleur depuis qu'il avait cessé d'être la demeure des rois ; dans le lointain, elle apercevait les rives de la Marne et les bords de la Seine. Voulaît-elle converser à l'écart avec quelques amis choisis, loin des importuns, des curieux et des solliciteurs, obsédant incessamment celui qui tenait l'oreille du prince, le bon Père s'avancait, vers le nord, par une allée couverte, dans la solitude profonde d'un salon de verdure. Des vignes, sur lesquelles s'élevaient des arbres de hautes tiges, occupaient les pentes de cet enclos, où l'art avait épuisé tous les agrémens champêtres pour y créer un Éden. Sans

cesse on voyait accourir vers Mont-Louis les personnages les plus éminens de la cour et de la ville pour solliciter la faveur du révérend Père confesseur, ou détourner les dangereux effets de sa disgrâce. C'était alors un insigne bonheur d'être admis, pour quelques momens, dans un séjour où, maintenant, l'on redoute si fort de venir habiter pour toujours.

Après la mort du P. La Chaise, Mont-Louis devint la maison de campagne des jésuites, et ne cessa point d'être un foyer d'intrigues. Ce fut, dit-on, dans cet endroit que fut conçu le projet de la révocation de l'édit de Nantes, qui causa tant de pertes à la France, en forçant tant de Français à chercher un asile sur des terres étrangères, où ils portèrent leur industrie, leur commerce, leur activité. De là partirent les dragonnades qui inondèrent les Cévennes de sang ; de là furent lancées des lettres de cachets, au moyen desquelles les jésuites embastillèrent, proscrivirent,

tourmentèrent une foule de jansénistes , leurs ennemis. Lors de la destruction en France de cet ordre fameux , Mont-Louis fut vendu par décret le 31 août 1763, pour payer les créanciers des jésuites. Plusieurs propriétaires se succédèrent rapidement dans une habitation toute de luxe, de nul produit, dont la dépense près de Paris suffisait seule pour absorber des fortunes peu solides , ébranler même les plus considérables ; enfin M. le préfet du département de la Seine acheta , encore par décret, cet endroit fameux pour le convertir en un cimetière.

M. Brongniart, architecte célèbre , fut chargé d'approprier ce lieu à sa destination nouvelle. Forcé de détruire des cultures ne s'accordant plus désormais à son emploi , son habile crayon sut conserver ou créer tout ce qui pouvait contribuer à rendre plus magnifique cet asile mortuaire. Pour rendre l'abord de tous ses points facile , il traça le long de son con-

tour une route sinueuse et ferrée dans le creux du vallon , se prolongeant en ligne droite sur la sommité du coteau parallèlement au mur supérieur. La double allée de tilleuls montant du bas de la colline à la maison du P. La Chaise , fut conservée et prolongée jusqu'au bord du boulevard sur lequel devait s'ouvrir une porte digne de servir d'entrée à ce vaste dépôt de tant de cendres mortuaires. Au-delà du château , deux allées droites s'avancèrent jusqu'à la route supérieure. Tous les bouquets d'arbres servant à rendre ce lieu plus pittoresque furent conservés. Des chemins sinueux partagèrent le gazon en pièces irrégulières, dont les formes variées préservèrent l'œil de l'eunui d'un symétrique et monotone alignement. Une route pavée conduisit d'un magnifique rendez-vous des chars funèbres, à l'ancienne habitation du P. La Chaise , maintenant abattue, après avoir servi dernièrement de demeure à des braves mutilés dans les combats , devenus les fidèles

gardiens de la cendre de tant d'hommes illustres, dont ils défendaient naguère les jours par leur haute vaillance. Dans ses plans, une pyramide colossale servant dans les distributions de son énorme base aux dernières cérémonies funèbres de tous les cultes chrétiens, devait remplacer la maison du révérend Père. Ce monument, peut-être gigantesque, fort dispendieux et tout-à-fait nouveau pour un cimetière de chrétiens, n'a pas été exécuté. Maintenant une chapelle funéraire s'élève sur cet emplacement d'après les dessins de M. Godde; la caisse municipale en fait en partie les frais; mais la reconnaissance publique se souviendra du legs considérable fait par la veuve du docteur Bosquillon, pour subvenir à la dépense de ce monument religieux, dans le principal cimetière de Paris. On regrette seulement que la nature glaiseuse du sol rende glissant et difficile l'accès de ce terrain, lors de la moindre pluie, surtout dans ses parties basses ou bien escarpées.

Rien de plus magnifique que cet asile mortuaire sans cesse fréquenté des curieux, sans cesse traversé de pompes funèbres ; ses routes de terres sont bien entretenues, mais l'humidité du terrain les rend souvent fangeuses. Ne pourrait-on point les couvrir de sable de rivière, après avoir rendu leur terrain solide comme celui des contre-allées des boulevarts ?

Dès l'abord de ce lieu, autrefois si riant, maintenant si sérieux, le cœur se resserre en se voyant entouré de funèbres apprêts, dans une rue étroite, bordée de masures. En frémissant on aperçoit la porte de ce vaste dépôt de dépouilles humaines, ensevelies dans la nuit du tombeau. Aucune inscription n'apprend encore sa destination sainte ; on n'y lit point cette sentence inspirant tant de respect pour le sépulcre commun de chrétiens, autrefois placée sur la porte du cimetière de Saint-Sulpice : **HAS ULTRA METAS REQUIESCUNT BEATAM SPEM EXPECTANTES.** » *Au-delà de ces funèbres*

*limites reposent des morts attendant le prix de leur bienheureuse espérance; mais une croix annonce l'accès d'un sanctuaire où la majesté divine déploya sa puissance. En franchissant le seuil terrible du palais de la mort, tout devient grave et solennel, on croit entendre retentir une épouvantable voix criant aux mortels :*

Pent-être ici pour vous la place est préparée,  
Foulez avec respect cette terre sacrée.

L'âme s'épouvante de se trouver entourée de tant de milliers de victimes de la cruelle mort. Hier, elles partageaient avec nous les douceurs de la vie, ses jouissances, ses plaisirs; hier, de leurs bras vigoureux, elles domptaient les plus durs métaux, l'effort des vents, la puissance des eaux, les ravages du feu, elles posaient des limites à la mer; hier, elles creusaient dans les profondeurs de la terre pour en tirer la pierre, la façonnaient à leur gré, en formaient les édifices les plus

..



hauts ; hier , elles abattaient les forêts , en fabriquaient des vaisseaux , et , franchissant l'abîme de l'Océan , parvenaient à l'autre extrémité du monde ; hier , elles forçaient , par leurs rudes travaux , la terre de devenir fertile , les animaux les plus féroces tombaient sous leurs coups , les poissons ne pouvaient les éviter dans les eaux , les oiseaux s'y soustraire par leur vol rapide. Hier , sous leurs mains habiles , naissaient les tissus les plus beaux , les machines les plus ingénieuses , une vile poussière se transformait en des vases superbes , les métaux les plus rebelles prenaient mille formes , les pierreries dépouillées de leur écorce sombre brillaient des plus beaux feux ; rien ne pouvait résister dans la nature à la puissance de leurs bras , à l'adresse de leurs doigts ; ils ébranlaient la terre et portaient la volonté de l'homme dans les deux hémisphères. Hier , de leur cerveau jaillissaient les plus sublimes pensées : il calculait le cours des astres , déter-

minait les destinées du monde, se frayait mille routes à la gloire, à la célébrité, à la renommée, à la fortune, par le génie, la science, les talens, l'industrie. Hier, leur œil inspirait la terreur par la fierté de son regard, ou bien il consolait les cœurs par une indicible douceur : on voyait y brûler les feux de l'amour le plus tendre, s'y peindre la bonté, la compassion, la pitié, la tendre reconnaissance, ou bien éclater la fureur. Tous les traits de leurs visages étaient l'image des passions de leur ame ; leurs fronts paraissaient tantôt sévères, tantôt benins, leurs joues rougissaient de l'incarnat d'une honnête pudeur, ou subitement se décoloraient s'ils étaient soudain frappés d'effroi ; leurs lèvres devenaient le trône des ris ou le siège du malicieux sourire ; leurs bouches ne proféraient que des paroles de bonté, de tendresse et d'amour, ou distillant le poison du mensonge, de la calomnie, du blasphème, exprimaient les

honteuses passions d'un cœur corrompu ; leurs langues éclairaient le monde du flambeau des vérités les plus sublimes , l'instruisaient , le consolait , le portaient à la vertu , ou devenaient l'instrument du mensonge , de la fourberie et du crime. Hier , ces superbes paraissaient les rois de la nature , ils lui commandaient , elle leur obéissait , ils savaient même à leur gré faire plier la volonté des autres hommes. Hier , la terre tout entière semblait ne pas suffire à leurs insatiables désirs , à la soif sans mesure de la fortune et de la gloire ; ils se targuaient de leurs forces ; ils étaient fiers de leur beauté , de leur rang , de leur puissance , de leurs richesses , de leurs talents , de leur génie. Aujourd'hui , où sont-ils ?... Les voilà dans la poussière , tous sans pouvoir , muets , immobiles , hideux ; l'esprit de vie cessa d'animer ces corps ; ils sont des cadavres infects ; il a fallu se hâter de soustraire aux regards , les restes affreux de ceux qui soumièrent le monde ,

qui nous chérissaient tant, que nous ne chérissions pas moins ; il ne leur reste rien de leurs forces , de leurs talens , de leurs richesses , du rang des chimères dont ils se bercèrent durant leur frêle existence ; ils ont tout perdu pour ce monde ! le soleil ne se lève plus pour eux ; ils ne peuvent plus communiquer avec les habitans de cette terre qu'ils firent peut-être trembler autrefois du poids de leur puissance ; leur sort à tous , en apparence , est le même ; riches ou pauvres , savans ou ignorans , princes ou peuple , leur absolu dénûment est pareil ; ils sont tout nus , sans mouvement et sans vie , dans le sein d'une poussière à laquelle se mêleront bientôt leurs funestes débris. A quoi leur servirent une fortune , une puissance de si courte durée ? quel est le prix de si fragiles avantages ? pourquoi ont-ils vécu , s'ils usèrent mal de la vie ? Mais s'ils en usèrent pour la vertu , combien est doux leur souvenir , combien leur mémoire a

de charme , combien leurs dépouilles sont précieuses , combien leur sort est heureux ! Un instant a suffi pour fixer l'éternelle destinée de tant d'êtres ayant si diversement vécu. L'Éternel , dont ils reçurent le souffle de la vie , leur en demanda l'emploi ; et , d'après leurs œuvres , prononça leur arrêt. Quel est leur destin ?.... On tremble. Demain , peut-être , serons-nous près d'eux , couchés dans une même poussière , et notre sort sera pour toujours fixé. A cette pensée , l'homme juste frémit ; et le méchant , dont le cri secret de la conscience le tourmente , le juge , le condamne , n'est pas épouvanté !

Cependant , en voyant le coteau prochain couvert de tombes , le cœur se raffermir en y considérant les morts devenus l'objet de tant de soins religieux ; car dans la tombe , la seule vertu est digne du respect et de l'hommage des mortels. En voyant ces tombeaux (1) , environnés de

---

(1) Rien n'égale l'activité des travaux dans ce cime-

grilles et de barrières (1), l'ame est satisfaite de sentir à l'abri des insultes de l'im-

tière, où, sans cesse, quinze entrepreneurs sont occupés à construire des monuments funèbres. Dans ce nombre, se distinguent M. Schwind par la perfection et la solidité de ses constructions, marquées de son nom, timbrées des lettres S. F. M. Boudin, dont les magasins, situés rue de Choiseul, fournissent des monuments en marbre; et surtout M. Arrault, demeurant rue Pavée au Marais, dont le goût construit en marbre, avec élégance, les tombeaux les plus riches. Un grand nombre d'ouvriers travaillent, sous leurs ordres, à construire des tombeaux, dont les meilleurs architectes tracent les dessins. Heureux si le désir immodéré de produire du neuf, du singulier, n'enfantait trop souvent le bizarre; si l'envie de paraître précieux par le fini des détails n'excluait fréquemment la simplicité formant l'élément nécessaire du grand, du beau, du magnifique, dans les arts; si, s'écartant des modèles que les Grecs nous fournirent, l'on ne restait pas trop de fois au-dessous du type de la beauté, dont leur goût exquis découvrit l'exemplaire.

(1) M. Tappon, concierge du cimetière, fournit, à des prix modérés, des grilles et des enceintes, en bois ou en treillage, pour entourer les monuments funèbres; et M. Favre, portier du cimetière, vend des arbustes et des fleurs pour les environner, et se charge de leur culture et de l'entretien des tombeaux. Ainsi, dans ce cimetière tout s'offre aux désirs des parens, des amis, pour satisfaire à leur piété envers les morts.

pie, les dépouilles qu'elles enserrent. Avec attendrissement l'on envisage ces enceintes mortuaires ombragées de lugubres cyprès, parées de fleurs toujours nouvelles, cultivées par le respect, la reconnaissance et l'amour. Auprès d'elles, on aperçoit des sièges sur lesquels des parens, des époux, de sincères amis viennent gémir, pleurer, nourrir leurs cœurs de leurs douleurs, à la vue des dépouilles vertueuses de ceux qui leur furent chers, qui leur prodiguèrent eux-mêmes leurs soins et leur tendresse; car les restes du méchant, abandonnés dès leur trépas, sont en horreur; autour d'eux, l'on ne voit point croître de fleurs. Aux yeux des ames vertueuses, ce ne sont point de stériles hommages rendus à des cendres pour toujours refroidies, mais le culte le plus touchant pour des restes pleins d'immortalité.

De toutes parts, le même spectacle paraît, mais sans monotonie; sans cesse il se montre varié par les accidens du terrain,

la structure des monumens , et surtout par la diversité des souvenirs dont chacun retrace particulièrement la mémoire. Tantôt c'est une forêt de tombes ; présentant à l'œil surpris les réunions les plus étranges. Des hommes de tous les pays , de tous les sexes , de tous les âges , de toutes les conditions, des mœurs les plus différentes, des opinions religieuses et politiques les plus contraires , sont venus , sans se chercher , sans se connaître , y trouver leur demeure dernière. Tantôt , en parcourant les longues allées de cette vaste enceinte , ou visitant ses réduits solitaires , avec respect l'on découvre des monumens destinés à servir d'asiles funèbres à des familles entières. Ils ne seront point séparés dans la nuit du trépas ces proches qui tendrement s'aimèrent. Un vieux patriarche , dans une profonde paix , y attend ses enfans ; un époux vertueux aspire au doux moment auquel il se trouvera réuni pour toujours à sa vertueuse épouse ; des parens désolés



versent des pleurs amers sur la perte d'enfans autrefois leur consolation, leur gloire, leur espérance, leur amour, et maintenant le sujet de leurs chagrins, de leurs regrets, de leurs plus cuisantes douleurs, de leur perpétuel deuil. Au milieu de ces larmes sincères de familles désolées, l'ame éprouve une satisfaction secrète de ressentir le mutuel attachement de ces proches ; ils s'aimaient donc sincèrement, puisque la mort n'a pu rompre les liens de leur amour ; ils croient donc encore à la vertu, puisque elle seule continue de subsister au-delà du terme passager de notre fragile existence !

A l'aspect d'un tombeau superbe, élevé à la mémoire d'un seul mortel, on se demande si sa mémoire est digne de tant de pompe. D'un œil avide l'on y cherche quelque souvenir fameux ; en y rencontrant un nom étranger à toute gloire, inconnu de la renommée, dont rien ne proclame le mérite, l'on s'étonne de voir l'aveugle

fortune prodiguer un hommage stérile à des cendres dénuées de la plus mince vertu. Si c'est un pervers, pourquoi tant de pompe ? on s'indigne ; est-elle donc pour aggraver le sort d'un être plongé dans le comble de l'infortune et du malheur ?

Ce serait avec un singulier étonnement que l'on rencontrerait presque toujours dans cet asile mortuaire, les cendres les plus dignes de vénération sous les plus humbles des monumens, si la solide vertu ne dédaignait tout éclat emprunté en redoutant encore le jugement de la postérité sur ses actions les meilleures. Mais si la retenue de tels hommes les empêche de s'apprécier justement, la reconnaissance, l'admiration, l'amour de leurs proches, leur font une loi sévère de proclamer tout ce qu'ils firent de bien, pour servir de modèle à leurs contemporains et de leçon aux races futures. Aux recherches nécessaires pour découvrir leurs restes précieux entre tant de dé-

pouilles vulgaires , on croirait ce lieu sacré presque vide de tout imposant souvenir. Malgré soi l'on accuse d'une sordide avarice ceux qui oublient envers leurs proches ou leurs amis les devoirs même d'une honnête décence ; ils manquent d'entrailles , ceux qui ne respectent point dans la tombe les liens du sang, les devoirs de la sainte amitié, les titres imprescriptibles d'une juste célébrité , et les droits de la gloire. Avec indignation , nous avons rencontré plus d'un nom célèbre manquant même de la plus petite pierre sépulcrale , pour indiquer la présence de ses dépouilles dans des sépultures temporaires (1). Quoi ! des sépulcres

---

(1) Il existe dans ce cimetière trois genres de sépultures : 1<sup>o</sup> les fosses communes , dans lesquelles les indigens sont gratuitement inhumés dans des tranchées profondes de quatre pieds et demi , où les cercueils sont placés les uns près des autres , sans aucun intervalle , mais non superposés. Tous les cinq ans , il les faut rouvrir pour recevoir de nouvelles victimes , tant la mort frappe à coups redoublés dans cette populeuse cité. Ce terme suffit souvent pour consumer les cadavres dans ce sol glaiseux.

temporaires ! Des tombeaux où des morts sont certains de ne pas jouir d'un perpétuel repos ! Des monumens transitoires dont les cendres seront dans peu arrachées pour faire place à d'aussi malheureux débris ! Des tombes dans lesquelles des parens, des amis, déposent des dépouilles

---

Elles sont circonscrites dans l'espace profond s'étendant depuis le bas du rapide coteau, dont la brusque inclinaison est presque parallèle au sol autrefois occupé par la maison du P. La Chaise, jusqu'à l'allée montant à sa gauche, et se prolongent dans toute cette partie basse en retournant en équerre jusqu'au logement du concierge, mais sans dépasser l'allée transversale sur laquelle s'appuient les deux berceaux de tilleuls montant maintenant à la chapelle.

2° Les fosses temporaires, dont la concession est ainsi fixée d'après le règlement de M. le préfet du département de la Seine, en date du 1<sup>er</sup> juin 1817.

Art. 5. « Les concessions, dont la durée est de cinq » ans, sont faites par MM. les maires. Le prix en est fixé » à 50 fr. une fois payés. L'établissement de signes funérai- » res sur ces concessions n'empêchera pas la reprise du » terrain après la cinquième année. »

Les terrains occupés maintenant par ce genre de concessions sont ceux portant, sur notre plan, les n° 4, 45 jusques et compris 54, et le n° 56. Il y a encore des sé-

de proches et d'amis, qu'ils jurent ne devoir jamais oublier dans l'instant même qu'ils consentent de ne pouvoir retrouver leurs tristes débris dans cinq ans seulement! Combien l'homme est égoïste et fragile! étrange façon d'honorer les morts! odieuse aux Grecs et aux Romains, elle couvrirait un Chinois d'infamie, et semblerait le com-

pultures temporaires le long des routes des n° 3, 36, 39, 40 et 43. On ne peut prolonger au-delà de cinq ans le séjour des dépouilles humaines dans les sépultures temporaires, mais il est possible d'obtenir leur translation dans des concessions à perpétuité. Si cette demande est faite dans les cinq années de la possession temporaire, le prix de cette jouissance est déduit de celui de l'acquisition à perpétuité. Les frais dus pour le transport d'un corps dans un nouveau terrain, sont de 29 fr. 60 c., suivant la taxe de M. le préfet, énumérant les divers objets compris dans ce prix.

Enfin, suivant l'article 6 du règlement déjà cité, « les » concessions à perpétuité sont faites par M. le préfet. » Le prix est de 125 fr. par mètre. Les familles auront la » faculté de fonder et d'entretenir toute espèce de monuments funéraires tant dessus que dessous. »

On s'adresse, pour les obtenir, à la préfecture du département, au second bureau de la première division, dont M. Larribe est chef.

ble de la barbarie aux peuplades sauvages, que notre vanité se plaît à dédaigner comme les nations les plus barbares. Un Chinois sacrifie toute sa fortune, s'il le faut, pour acquérir un sépulcre propice à son père; il y vénère d'âge en âge ses aïeux. Est-il pauvre? le sacrifice de sa liberté ne lui paraît pas au-dessus du prix du cercueil magnifique qu'il achète pour son père. La terre dans laquelle les Grecs et les Romains déposaient pieusement la cendre de leurs proches, devenait à jamais sacrée. Dès lors inaliénable, patrimoine incommutable de la famille, elle ne pouvait se détourner de sa destination sainte. Ouvrir un tombeau, même le plus ancien, fut toujours à leurs yeux le plus énorme crime. Enfin des peuplades de l'Amérique du Nord, poussées par des combats désastreux jusque sur les sépulcres de leurs ancêtres, préférèrent d'y périr plutôt que de ravir leurs ossemens à leur dernier asile en les transportant avec eux dans une terre étrangère. Quelle religion

profonde de ces peuples pour la cendre de leurs pères ! Elles formaient pour eux le plus précieux héritage.

Nos mœurs, nos coutumes religieuses, nos lois, les considérations les plus importantes de la salubrité publique, s'opposent invinciblement à ce qu'il soit libre de placer les sépultures dans le champ paternel, mais de vastes dépôts de dépouilles mortuaires sont ouverts aux abords des cités, pour les y conserver avec une respectueuse décence. Vainement la turpitude du cœur de parens riches, avares et ingrats, prétend faire rejailir sur l'autorité publique la honte de l'horrible abandon auquel ils vouent la cendre de leurs proches dans des sépulcres temporaires : les funérailles sont une dette de la parenté, de l'amitié, de la reconnaissance, dont la sépulture constitue le principal objet ; jamais elle ne fut une obligation de la cité envers le riche : de sa part elle peut devenir la récompense de hautes vertus publiques, la munificence de la patrie peut la

donner gratuitement aux indigens, mais elle ne doit rien aux riches pour leurs obsèques ni pour leur sépulture. Chez tous les peuples anciens les propriétaires enterrèrent leurs proches dans l'héritage de leur père, et les habitans de Paris refuseraient d'acquérir seulement deux mètres carrés de terrain pour procurer une immuable paix à la cendre de leurs parens! Rien n'est oublié pour satisfaire la vanité dans la pompe des obsèques; on n'y plaint nulle dépense, tout est oublié, décence, respect, religion, dès qu'il s'agit d'employer quelques écus pour remplir un devoir sacré, mais dont l'accomplissement peu connu dans le moment même des funérailles, plus ignoré dans la suite, contentera faiblement l'amour d'une ostentation fastueuse. Ce ne sont pas de superbes monumens que je réclame au nom de la morale publique, au nom du respect dû à la cendre paternelle, au nom de la tendresse conjugale, au nom de l'amour que vous portâtes à vos enfans, au nom de



la sainte amitié; c'est seulement un sépulcre durable, c'est un parfait repos, c'est une petite pierre que je demande pour ceux à qui vous devez le jour, pour la tendre mère qui vous allaita de son lait, qui vous réchauffa dans son sein, dont les intarissables soins protégèrent votre enfance, dont l'amour consola vos chagrins, qui ne se crut heureuse qu'en vous procurant le bonheur; pour le père dont les vertus furent votre modèle, qui ne s'estima fortuné d'acquiescer quelques biens, beaucoup d'honneur, une réputation intacte, que pour vous en laisser le précieux héritage; pour le frère dont vous chérissiez la tendresse; pour le parent, pour le bienfaiteur qui, vous laissant leur fortune, vous léguaient le soin de perpétuer leur mémoire; pour l'ami dont la douce affection jeta tant de charmes sur vos jours. Ne dédaignez point leurs cendres, elles doivent être chères à vos cœurs; ne souffrez point qu'elles reçoivent le plus sanglant outrage, ne souffrez pas qu'elles péris-

sent entièrement de la terre. Arrachez-les à cet opprobre, affranchissez-vous de cette honte. Si vous êtes père, que vos enfans puissent venir pleurer sur la tombe de leurs aïeux, sur le cercueil de leur mère; ne leur refusez point ce triste adoucissement à leurs regrets, donnez-leur ce pieux exemple, afin qu'eux-mêmes soient contraints d'accorder un immuable repos à votre propre cendre. L'administration publique a rempli ses devoirs, c'est à vous d'acquitter la dette du sang, de l'amitié, de la reconnaissance.

Dans des fosses communes l'administration municipale ouvrit un asile gratuit aux restes de l'indigent, en regrettant que l'énormité de la dépense, dans une cité si populeuse, lui interdît d'y placer leurs corps à perpétuelle demeure (1). Avec douleur

---

(1) La mort frappe chaque année communément, à Paris, vingt mille individus; il faudrait donc acquérir, chaque année, quarante mille mètres carrés de terrain pour les y ensevelir et conserver leurs corps gratuitement. Quelle énorme dépense!

elle se vit contrainte d'adopter cette mesure, en même temps qu'elle offrait aux familles riches ou même aisées, tous les moyens de satisfaire leur piété envers les morts. Deux genres de sépultures s'y présentent à leur choix. Leur prix ne saurait effrayer même des fortunes médiocres. Dans les unes les morts sont certains d'un perpétuel repos, dans les autres ils jouissent seulement d'un transitoire abri. Dans les unes, des parens pieux remplissent leurs devoirs tout entiers envers des restes chéris, auprès desquels ils pourront toujours gémir, toujours pleurer, toujours consoler leur douleur, en redisant à leurs enfans les beaux exemples, les touchantes leçons de parens toujours vivans dans leur mémoire. Tout paraît superficiel, comme tout est transitoire dans les autres sépulcres, et la douleur, et les regrets, et les souvenirs des morts. Ils y sont pour cinq ans! Dans cinq ans les malheureux ossemens placés dans ces tombeaux d'emprunt seront privés

d'un passager asile, leurs cendres céderont la place à des ossemens étrangers, on ne pourra connaître le lieu dans lequel elles se mêleront lentement à la poussière. Quel abandon! quelle insulte réelle pour les morts? On déplore la dure condition de familles pieuses, mais dénuées des dons de l'aveugle fortune, qui peut-être se privèrent elles-mêmes du strict nécessaire pour qu'il leur fût permis d'y pleurer au moins durant cinq années, sur des restes chers à leur amour, au pied de l'humble croix de bois que leurs mains y plantèrent, en espérant de parvenir, encore par de nouveaux sacrifices, à jouir de la triste satisfaction de pouvoir enfin toujours pleurer sur des dépouilles qu'elles chérissent toujours. Mais de quel nom appeler des gens opulens, riches, ou bien même dans une honnête aisance, conduisant avec une insultante pompe le cercueil de leurs parens dans ces fosses de louage! sont-ils pieux, au moment où satisfaisant leur vanité par des funérailles ma-

gnifiques, ils manquent essentiellement au respect envers les ossemens qui en paraissent l'unique objet, en les condamnant à se voir arracher de l'asile indécent auquel leur irréligion les condamne? Sont-ils reconnaissans de la fortune que leur a transmise le défunt, quand ils refusent à sa cendre d'en détacher une faible parcelle pour l'assurer d'un perpétuel repos? Peut-on croire à la sincérité de leurs larmes, de leurs sanglots, de leurs regrets, de leur vénération pour leurs parens, quand leur sordide avarice dévoue leurs restes, avec leurs souvenirs, à disparaître pour jamais dans cinq ans? Vainement leur orgueil prétend orner ces tombeaux; vainement ils les chargent de pompeuses épitaphes : le lieu lui-même dans lequel ils sont placés leur ravit tout leur prix; chacun, en les voyant, se souvient que dans cinq ans rien n'en subsistera, tout y sera renversé, détruit, effacé, tout en disparaîtra avec les tristes débris qu'ils enserrent. Plus ils ornent ces tombeaux transitoires,

plus ces ornemens accusent leur orgueil de préférer l'éclat du moment à une piété constante ; plus ils accumulent les louanges les plus méritées , plus elles les accusent d'ingratitude , et même d'un profond mépris pour la vertu , puisqu'ils vouent à l'éternel oubli la cendre d'hommes qu'ils devraient regretter. Avec le sentiment d'une douleur profonde , l'on voit ces tombeaux infiniment plus nombreux que les sépultures où les cendres mortuaires sont assurées d'un perpétuel repos. Serions-nous arrivés à ces temps malheureux dans l'histoire des nations , où la honte d'avouer soi-même hautement son cœur sans piété pour les auteurs de ses jours , ingrat envers ses proches , ses amis , sans nul respect pour la vertu , n'aurait plus rien d'horrible à des cœurs sans remords ? Non ! car des parens se montrent chaque jour religieux en plaçant les dépouilles de leurs proches dans d'incommutables asiles , ou bien arrachent leurs cendres à

l'opprobre d'un abri transitoire : mais combien ces exemples touchans sont trop rares, en les comparant à la quantité d'ossemens manquant encore d'un immuable repos ! j'en frémis. Quelle ineffaçable ignominie pour leurs familles, si, possédant quelque fortune, ils voyaient ces déplorables restes arrachés du sein de la terre hospitalière ! Le terrain est près de manquer pour recevoir de nouveaux cercueils dans les fosses temporaires. Dans peu de jours l'administration, dont la piété conserva religieusement, depuis quinze ans, tous les monumens funèbres de cette enceinte, se trouvera contrainte, par la plus dure nécessité, de faire renverser des tombeaux voués, par les familles qui les élevèrent, au dédain de l'oubli ; d'effacer entièrement de la terre plus d'un recommandable souvenir ; de consentir à les voir périr victimes de la sordide avarice de parens devenus sans entrailles envers eux. Un vaste espace s'offre encore dans ce ci-

**metière aux sépultures à perpétuelle demeure** ; les monumens ne s'y voient pas encore pressés , et des parens avarés ne s'empresment point d'y transporter pieusement les restes des personnes qui leur furent chères , d'accomplir envers eux un devoir sacré ; ils ne rougissent point de l'inévitable outrage qui les attend , si , pendant quelques instans encore , ils continuent de les condamner au plus irrespectueux des oublis ! Dites-le , cœurs barbares , ces ossemens ont-ils cessé d'être ceux de vos pères , de vos épouses , de vos enfans , de vos parens , de vos amis ? le temps vous a-t-il affranchis envers eux de tout devoir ? Ils sont morts , leur cendre est insensible ; mais vous vivez et vous devez les défendre des affronts ; vous devez protéger leur mémoire : et c'est votre ingratitude qui les dévoue elle-même à la plus sanglante des insultes ; ils sont méprisés par ceux qui leur doivent tout ; mais le cri de votre conscience ne vous fait donc plus sentir com-



bien vous leur êtes redevables ? si elle se  
 tait pour eux , ne croyez pas au moins que  
 l'opinion publique , que vous redoutez en-  
 core , garde un morne silence. En par-  
 courant ce dépôt de la mort , on rencon-  
 trera leurs malheureux ossemens dans un  
 temporaire abri ; on comparera votre for-  
 tune à leur triste abandon, et l'on vouera  
 votre sordide avarice à la honte du plus  
 juste mépris. Seriez - vous d'ailleurs par-  
 venus à cet excès d'insensibilité pour l'hon-  
 neur, la vertu, le devoir, que de vous dire  
 à vous-mêmes, sans en frémir d'horreur :  
 La cendre que je déposai transitoirement  
 dans une fosse temporaire est exposée par  
 moi à recevoir le dernier des outrages : quel-  
 ques écus suffisent pour l'en ravir ; je les pos-  
 sède, leur emploi ne diminuera rien de mon  
 aisance ; mais plutôt que de m'en dessaisir,  
 je consens d'abjurer hautement tout hon-  
 neur, toute vertu, toute tendresse, de mé-  
 riter d'être à jamais reconnu père sans en-  
 trailles, époux barbare, fils ingrat, ami sans

fidélité, et même de me placer, par la cruauté de ma conduite, au-dessous des sauvages les plus barbares? Non, des Français ne pourront consentir à tant d'opprobre.

Au moment où M. le Préfet du département de la Seine, acquit l'enclos autrefois possédé par le P. La Chaise, le terrain situé au bas de son habitation, dans le vallon, fut d'abord consacré aux sépultures. Des fosses communes y furent creusées dans l'intérieur pour les indigens, des sépultures temporaires placées le long des murs. Les pins plantés autour des tombeaux, donnent à cette partie du cimetière un aspect grave et lugubre. L'ame, par sa tristesse, juge qu'elle se trouve dans la dernière demeure des morts : des tombes brisées, des inscriptions funèbres, usées par le temps, l'injure des saisons, recouvertes de mousse, environnées trop souvent de ronces et d'épines, accusent les vivans de la fragilité de leurs souvenirs pour les morts. Quatre rangs de tombes furent placés au dedans

de l'avenue principale, montant à l'ancienne maison du P. La Chaise. La plupart sont dénuées du moindre luxe, mais elles présentent des inscriptions touchantes ; un deuil sincère formait alors le plus bel ornement des tombeaux, et non la symétrie des marbres et l'ornement des dorures. Le premier monument de marbre érigé dans ce cimetière, fut celui de M. Lenoir Dufresne, placé au pied de la terrasse du château vers sa gauche. Le premier monument de pierre fut celui de madame Frémont : c'est une pyramide triangulaire de douze pieds d'élévation, placée dans cette même allée, à sa droite, un peu au-dessus de l'atelier actuel de marbrerie. Sur les autres sépulcres étaient posées des tombes tantôt droites, tantôt couchées, auxquelles les vertus des morts donnaient seules quelque prix. Une si touchante simplicité ne pouvait longtemps durer dans un beau lieu, où tout ce qu'il y avait à Paris d'hommes illustres par

leur science, leur génie, leurs dignités, leur naissance, leurs emplois, ou bien même marquant par leurs places, leur industrie, leur fortune, ambitionnèrent d'y choisir leur dernier asile. Bientôt il devint un superbe élysée, dans lequel l'architecture et la sculpture s'empressèrent de perpétuer le souvenir des morts. Le marbre et la pierre façonnés en pyramides, en cippes, en colonnes, en vases cinéraires, en tombeaux de toutes les formes, de toutes les dimensions, de toutes les structures, vinrent orner, par leur élégance et leur diversité, un lieu que son site rendait déjà si beau. On y creusa des caveaux pour recevoir toutes les dépouilles d'une famille; des cryptes furent taillées dans les flancs du coteau pour remplir cette destination sainte: tantôt ce furent des édifices dont les dimensions imposantes, ou les ornemens, annoncèrent le prix que des parens pieux mettaient à conserver honorablement les cendres de leurs proches; plus de douze mille

monumens, pierres funéraires, mausolées, sont placés dans ce cimetière nouveau. En s'y trouvant toujours entouré de constructions nouvelles, d'ouvriers sans cesse travaillant à perpétuer la mémoire de parens regrettés de leurs proches, le cœur est soulagé dans ce lieu de deuil, en y considérant tant de reconnaissance et d'amour pour ceux qui nous précédèrent dans la carrière de la vie, qui vécurent pour nous, dont les bienfaits ne doivent jamais s'effacer de notre souvenir : signalons maintenant seulement, quelques-uns des monumens les plus beaux, avant d'indiquer tous ceux que, parmi tant de tombeaux, nous avons estimés les plus remarquables.

Au-dessus du cimetière particulier des Israélites, s'élève une élégante chapelle gothique ; tout y paraît antique, très-antique, enfin du meilleur temps en France, du règne de l'architecture arabe, cependant la réunion des morceaux qui la composent est très-moderne. Avec un goût

exquis, M. Alexandre Lenoir sut la former de ruines du Paraclet, et du prieuré de St. - Marcel - lez - Châlons - sur - Saône, pour y placer les restes du fameux Abailard et de la tendre Héloïse, encore au milieu des débris des lieux dont ils firent leur retraite dernière. Au bas de la colline, l'œil est attiré par la statue, en marbre blanc, d'une femme éplorée, placée devant un pan de marbre. Quel deuil fastueux ! Ce tombeau est sûrement celui d'un personnage de grand renom. Ne vous abusez pas, c'est le sépulcre de M. Garreau, qui, d'assez bas étage, devint fournisseur et négociant. Honneur soit à la fortune de M. Garreau ! elle lui procura un beau tombeau, de fréquentes visites et des louanges assorties au luxe de son monument. Personne ne se souviendrait peut-être maintenant que M. Garreau exista, si ce beau mausolée ne se trouvait tout justement en belle vue, dans un lieu bien fréquenté. Sa magnificence con-

traste d'une étrange façon avec l'humblesse de la sépulture de plus d'un homme vraiment illustre, gisant dans ce vallon sous les plus modestes monumens, même sous de simples pierres. Avec douleur, on se convainc que même dans ce lieu l'on ne saurait se fier aux apparences. Le cœur est pétrifié en y considérant tant de pompe pour tenter de rehausser les plus minces personnages, tandis qu'il faut chercher soigneusement parmi la foule, fixer la terre, détourner l'herbe, quelquefois écarter les ronces et les épiques, pour découvrir des noms dignes de l'admiration et du respect.

Devant la porte actuelle d'entrée, presque au sommet de la colline, encore au bord de son lieu le plus escarpé, j'aperçois un monument tout neuf, de bizarre structure, s'élevant à double ou triple étage, surmonté d'un cénotaphe ou tombeau vide en marbre blanc, planant audacieusement bien au-dessus du sépulcre du savant antiquaire Visconti, son voisin, des tombeaux

de Chénier, Parny, Fourcroi, Méhul, voire de Grétry, et qui en ferait tout autant à Suard, Ginguéné, Volney, Dufourny, Brongniart, au chevalier de Boufflers, et même au poète Delille, s'ils n'avaient fait prudemment cacher leurs cendres sous l'ombrage du bosquet prochain. Surpris de tant de jactance, je m'approche pour connaître l'illustre, plus illustre que tant d'hommes fameux. Je lis sur une table de marbre noir, en caractères dorés, longs au moins de six pouces, et ce sont les plus grands du cimetière, *Regnault de Saint-Jean-d'Angély*. Je ne m'en étonne plus : il sacrifia tant pour se mettre en évidence, s'élever, s'agrandir, s'arrondir ; mais on oublia, en exhaussant si fort son mausolée dans un périlleux voisinage, qu'il lui serait peut-être dangereux de le comparer à tant d'hommes possédant des titres certains pour la postérité.

Un spectacle non moins original se présente, en envisageant, du grand rond, la



pente de la colline s'élevant à droite. Sa  
 sommité est dominée par deux seues reines  
 de théâtre, ayant bien humblement entre  
 elles tout de niveau un bas comique du  
 boulevard : Corsse, ce facétieux person-  
 nage qui, sous le masque risible de ma-  
 dame Angot, commanda si bien le rire.  
 Au-dessous sont deux ou trois notaires, au-  
 trefois conseillers du roi, gardes-note sous  
 des niches bronzées ; plus un marchand de  
 bois magnifiquement hébergé, encore une  
 potière d'étain. Cela se pouvait sans énor-  
 me scandale ; mais pour les dédommager  
 de se voir au-dessous d'histrions, ils do-  
 minent tous sur un pair de France, un  
 grand d'Espagne, un homme illustre dans  
 les sciences exactes : et puis plaignez-vous,  
 partisans d'une impossible égalité, qu'elle  
 n'existe point parmi les morts des cime-  
 tières ! Il y a plus ; tout est ici renversé :  
 car dans tous les temps, dans tous les lieux,  
 il a paru et paraîtra absurde et très-absurde,  
 de placer la cendre d'un homme de bien

fort au-dessous des restes d'un baladin. Parens respectueux envers vos proches, prenez soin de ne point déshonorer leurs cendres par trop de vanité dans vos hommages ; en choisissant le lieu dans lequel vous devez pour toujours honorer leurs déponilles, prenez garde à son voisinage.

Dans le vallon prochain, s'étendant le long du mur, l'ame est conviée à se livrer à la plus douce mélancolie, en s'y promenant lentement au milieu de petits tombeaux élégans, environnés de jardins bien soignés. Le feuillage d'arbres verts les couvre de loin en loin d'un mystérieux ombrage, tandis qu'un rideau de verdure dérober à l'œil la nudité de la muraille, en faisant produire à ces monumens variés des effets plus pittoresques et plus saillans. Tout peint dans ce lieu l'hommage de belles ames ; le cœur se dilate en croyant encore respirer au milieu d'êtres bons, méritant une tendresse sans fin. Dès l'entrée de cette vallée, l'on aime à rencontrer des tombeaux

placés dans un enfoncement délicieusement ombragé d'un bocage sous lequel croissent des fleurs. La structure de ces monumens de formes agréables, remarquables encore par les soins dont on les voit l'objet, reçoit un inestimable prix des sentimens dont ils fournissent eux-mêmes le témoignage certain. Les mortels dont ils renferment la dépouille furent, certes, dignes de respect et d'amour, car après leur trépas ils ne cessent point d'être encore révéérés. Bientôt l'on rencontre, presque au milieu du sentier, un berceau où le sombre feuillage d'un vieux sureau, dans le printemps orné du disque d'albâtre de ses fleurs, dispute à des cyprès, des tiges de chèvrefeuille et de lilas, d'orner la tombe d'un jeune enfant, placée sous leur voûte délicieuse comme dans un sanctuaire, au milieu duquel s'élève un modeste piédestal de marbre blanc, toujours couronné d'immortelles, toujours paré de fleurs nouvelles. Des parens désolés de la perte d'un enfant chéri ne pou-

vaient rendre un plus touchant hommage à l'innocence. En s'avancant un peu, la vue se porte vers deux colonnes de marbre placées dans une même enceinte, au milieu d'un petit jardin soigneusement tenu. Celle à droite, dont la blancheur contraste avec la teinte lugubre de l'autre, est surmontée par une colombe prenant son vol vers le ciel. Jaloux de connaître le sens de cette symbolique ordonnance, je m'approche pour lire les inscriptions qui doivent m'en révéler le but : une tendre mère périt victime de son intolérable douleur ! elle ne put survivre à la perte d'une fille adorée. Consumée par l'excès du chagrin, il la précipita dans la tombe près de l'enfant qu'elle aimait tant. Mères, conduisez vos enfans sur la tombe de madame la baronne de Charlus, pour y connaître le trésor d'amour renfermé dans le cœur d'une mère ! Pourquoi l'emphase de son épitaphe rend-elle difficile de saisir un fait qu'il suffisait de présenter avec une simplicité naïve, pour

..

faire ressortir tout ce que cette catastrophe présentait d'attendrissant, de touchant? Je passe une foule de tombeaux où souvent je rencontre de précieux souvenirs, pour arriver à un monument en marbre blanc, dont la matière, la couleur, les formes sévères et pures, me révèlent le caractère du mortel rare dont il protège la respectable dépouille. Tout peint dans cet hommage de la piété filiale le génie ferme et élevé, l'inébranlable constance, la pureté de l'âme, la rectitude des intentions de l'illustre Mounier, membre de l'assemblée constituante, dont la vertu sacrifia tout pour ne point dévier des principes d'honneur que sa sagesse lui traça, et préféra de s'expatrier, à manquer en quelque chose aux devoirs que lui imposait une conscience délicate. Nul éloge n'accompagne ce tombeau : les pages véridiques de l'histoire rediront suffisamment aux races futures tout ce que fut Mounier. Avec peine l'on s'arrache de ce vallon pour parcourir l'al-

lée supérieure, dont les pompeuses cryptes offrent des noms la plupart peu connus au-delà du cercle étroit de leurs parentés.

Sur le plateau tout change d'aspect : en ne se voyant plus dans la solitude ni sous l'ombrage, le deuil a perdu le charme de la mélancolie, il n'est plus si solennel. Au loin environnée de tant de richesses, de mouvement et de vie, l'ame ne saurait se livrer profondément à de lugubres pensées ; elle se voit bien au milieu de tombeaux, mais il ne leur reste rien de sinistre : ce sont des demeures passagères renfermant des dépouilles qu'elles doivent à l'immortalité ; pour l'impie, dès que son ame ne se sent point malgré lui-même, succombant au poids des plus durs chagrins ; heureux s'il conserve quelque décence dans un lieu sacré, ne lui inspirant nul respect ! Rien de plus varié que les sensations et les souvenirs dont l'imagination est affectée sur ce terrain où s'élèvent des monumens de toutes les formes, tantôt séparés.

par de larges espaces, tantôt se pressant l'un près de l'autre. On les voit encore de loin en loin dans les deux vastes pièces s'étendant au bord du plateau vers le bosquet du Dragon ou des allées de Vincennes. Sur leurs gazons l'on remarque particulièrement les tombeaux de l'économiste Morellet, du peintre Valenciennes, dont le pinceau excella pour reproduire les fleurs; celui du statuaire Rolland, dont la noble imagination sut montrer Homère dans la caducité, mais toujours digne de tenir sa lyre; du brave et loyal général Nansouty, vaillant, désintéressé comme Bayard, et toujours, comme lui, fidèle aux lois de l'honneur, du devoir. De modestes monumens portant des inscriptions sans fard, retracent sous le bosquet des allées de Vincennes, les paisibles vertus de plus d'un vieux bourgeois de Paris, dont la vie rappela la bonhomie des mœurs antiques. Au-delà, ce plateau brille de toute la gloire de plus d'un illustre guerrier de notre âge,

Un peu en arrière, les principaux des Protestans reposent paisiblement dans un lieu pour leurs aïeux jadis si funeste. Leurs épitaphes sont pour la plupart d'irrécusables témoins de leur immobile espérance. Parmi eux gît, sans la moindre pompe, madame Cottin, son nom suffit à son éloge; ses talens et ses vertus furent l'honneur de son sexe. L'aspect du terrain uni s'étendant le long du mur est monotone; les tombeaux se pressent auprès de la muraille, sans offrir d'autre singularité que l'antique devise de la maison de Montmorency, inscrite sur le monument du comte Thibault. Sur le gazon s'élève un joli monument renfermant la dépouille de M. Cheval, en son vivant riche boucher, qui, pour attester aux races futures son métier, l'a fait orner de têtes de bœufs et de moutons, dont il fit épouvantable déconfiture; mais ce qui est plus étrange, afin que personne ne perdit jamais de vue le moindre élément de sa fortune, on a fait encore élégamment sculp-



ter sur son tombeau tous ses instrumens de carnage. On frémit d'une si singulière parure.

Derrière la chapelle de la famille Gref-fulhe, est un des plus insignes travers dans lesquels se puisse fourvoyer l'esprit humain. Chacun connaît *la robe d'été, robe d'hiver, que les morts ne dépouillent guères*, qui ne saurait leur servir ailleurs qu'aux entrailles de la terre, on ne peut la voir sans effroi : eh bien ! dans ce lieu, une bière élevée de deux à trois pieds hors de terre sert de monument à une femme. Le but de ce funèbre ornement est-il de faire honorer ce tombeau ? je l'ignore : si cela est, on s'abusa d'une étrange façon. En apercevant cet objet de sinistre figure, chacun recule d'épouvante ! C'est le réceptacle de l'abjection de l'homme, non-seulement placé en évidence, mais encore montré comme le terme de son existence : quelle affreuse pensée ! Une tombe n'a de prix que par l'immortalité

due aux ames vertueuses , et l'on ne voit ici que le triste passage par lequel on est douloureusement introduit dans une éternité de bonheur ou de souffrance. Combien cet aspect horrible , affreux , doit détourner de cette tombe ! Un peu au-delà s'élève un monument d'une forme élégante. C'est une coupole de marbre blanc , soutenue par huit colonnes de même matière : l'antiquité aurait pu en composer une chapelle dédiée à quelques déités champêtres ; elle pourrait encore orner élégamment le kiosque d'un beau jardin ; cependant c'est un tombeau , car je lis une inscription funéraire sur le piédestal , élevé dans son centre , et cette coupole surbaissée se voit surmontée d'une lourde croix de marbre noir. Autour de ce monument consacré au ministre espagnol Urquijo , sont groupés ceux de plusieurs réfugiés de cette nation , ayant cherché à tromper leur chagrin de mourir exilés dans une terre étrangère , en se rencontrant au moins avec leurs compa-

triotés dans la tombe. De si douces affections pour les habitans du sol natal ne se trouvent point parmi les Anglais, car leurs cendres sont indifféremment mêlées à celles des Français sur tous les points du cimetière. Le premier déclin du coteau sert d'abri aux dépouilles de plus d'un illustre personnage. Un monument dont le fronton est soutenu par deux pièces de canon, annonce le dernier asile de la famille d'Abouville; un petit cénotaphe de marbre noir indique la sépulture d'un cardinal de la sainte église romaine, dont l'építaphe m'apprend les titres seulement, mais non les œuvres; plus loin sont les restes mutilés d'une Cléopâtre en marbre blanc, assez indécemment couchée sur la tombe de la mère et de la femme d'un commissaire-priseur, qui crut peut-être honorer leurs cendres par ce chef-d'œuvre d'inconvenance. Enfin deux monumens fort marquans apparaissent dans une même enceinte : sur leurs façades on lit avec étonnement les noms célèbres de

**La Fontaine et de Molière, placés au premier rang au Parnasse français, mais ici beaucoup moins bien honorés que tant de morts sans renom. La gratitude d'un tendre époux qui, dans le voisinage, éleva un monument superbe à une épouse chérie, accuse la reconnaissance publique de ne s'être pas mieux signalée envers des hommes que la France s'honore d'avoir produits. On se plaît d'en voir un bel exemple donné tout auprès par les pharmaciens de France, qui se plurent à célébrer par un beau monument les utiles travaux du bon Parmentier, dont les connaissances variées firent tant d'honneur à leur art, le zèle et les recherches agronomiques furent si profitables à la patrie.**

En se tournant vers la droite, l'œil est frappé de l'élévation et des belles proportions de la pyramide élevée sur la sépulture de la famille Clary, environnée de tous genres de souvenirs. En sortant du bosquet sur lequel elle se trouve appuyée,

sont réunis, dans une assez étroite enceinte, les restes de beaucoup de colons dont la fortune périt dans le désastre de la colonie de Saint-Domingue. Au-delà sont les sépultures temporaires dans lesquelles tout paraît méthodique : alignement parfait, arrangement exact d'après l'ordre précis de l'entrée des morts dans la tombe ; mais dans la réalité quelle confusion ! là tous les rangs, les conditions, les âges sont mêlés, le plus mince bourgeois côtoie la plus illustre cendre ; on y voit de nombreux monumens, mais dans cinq ans ils auront disparu ; on sait déjà le jour auquel ces malheureux débris, arrachés de la terre hospitalière, manqueront d'un asile connu sur la terre qui les vit naître et mourir. Vers le bas du cimetière, de vastes fosses communes sont ouvertes pour recevoir gratuitement les restes des indigens. Des croix d'un bois noirci indiquent le lieu de beaucoup de sépultures ; chaque dimanche ces tombes sont couvertes de parens pieux ver-

sant des pleurs amers sur la cendre de leurs proches. On voit aussi quelques-unes d'elles ornées de fleurs et d'inscriptions dont la touchante naïveté devient la caution de la sincérité des sentimens des cœurs qui les produisirent sans efforts. Ces tombeaux sont les moins beaux, sans doute; mais les jours des mortels dont ils contiennent la cendre furent utiles à leurs proches; ils renferment les dépouilles de beaucoup d'hommes justes, étrangers à la gloire, inconnus à toute renommée, qui traînèrent laborieusement sur cette terre le fardeau d'une pénible existence; mais le terme de leurs infortunes est venu, maintenant ils jouissent d'un bonheur parfait dans le sein d'un Dieu, entre les bras d'un père. Leur cendre précieuse, l'honneur de ces tombeaux, s'y voit encore mêlée aux restes du pervers; mais celui qui leur accorda une heureuse immortalité saura les distinguer au jour de sa clémence. Au reste, peuvent-ils priser les honneurs d'une

terre dont ils sont affranchis? Le monde est bien petit à celui qui jouit de l'Éternel.

A chaque moment, des scènes variées succèdent dans ce séjour de deuil. Attirée par la beauté du site et la magnificence des tombeaux, une foule curieuse parcourt sans cesse ce lieu funèbre. Elle juge, critique, admire les monumens, sans se soucier des morts dont ils renferment les dépouilles, ni des souvenirs dont sont environnées leurs cendres. Éblouis du spectacle de beautés toujours nouvelles, ces promeneurs indiscrets oublient plus d'une fois le respect dû à la cendre des morts, à la douleur de leurs familles. Souvent on serait tenté d'adresser ce quatrain à des visiteurs dont les ris et la gaieté sont les mêmes que s'ils parcouraient les allées d'une magnifique promenade destinée aux plaisirs :

Vous qui ne savez pas que le deuil a ses charmes,  
 Qui visitez ces lieux et qui venez sans larmes...  
 Par de bruyans éclats n'en troublez pas la paix;  
 Apprenez que les morts ont aussi leurs secrets.

Sont-ils de bronze, ces cœurs irréligieux

et légers , dont la vue erre de tombeaux en tombeaux , sans être contristés ? Ils sont , dans un cimetière , aussi gais que dans le lieu le plus profane ; d'un œil sec , ils voient ces tristes sépulcres arrosés des pleurs des veuves , des larmes de l'orphelin ; ils entendent les gémissemens de sincères amis , regrettant leurs amis : ils n'en sont point touchés ! Sans frémir , ils regardent les innombrables victimes de la mort qui les entourent , qui les pressent , qui les investissent de toutes parts. La tombe de leur père ne leur arrache pas un soupir ; le sépulcre de leur mère , pas une larme ; pourraient-ils se souvenir d'amis effacés de leur mémoire , dès qu'ils ne partagent plus leurs plaisirs ; de l'instruction des maîtres dont ils oublièrent les sages leçons ? Pour eux , le moment présent est tout ; jouir de la vie , leur seul but ; mais comment en jouir ? en riant , folâtrant et dansant. Rien ne saurait comprimer , même un instant , la joie folle dans laquelle est placé leur bonheur ;



ils sont venus contenter leur curiosité par l'aspect de superbes monumens de pierre ; devant eux , leurs cœurs restent de marbre ; ils ne leur rappellent aucun tendre , et surtout aucun triste souvenir ; l'affreux bal de Zéphire s'offrirait à leur amusement , peut-être ils ne rougiraient pas encore d'y danser . Que des ames si futiles et si froides sont à plaindre ! La solide vertu a donc perdu sur elles tout empire . Qui pourra briser ces cœurs plus durs que le diamant , lorsqu'ils ne sont pas même effleurés par l'effroyable aspect de tant de milliers de cadavres , dont ils vont , dans quelques momens , partager le triste sort ! Ils ne veulent donc appeler aucunes larmes sur leurs tombes , inspirer aucun regret , ceux qui ne se respectent pas eux-mêmes , en ne respectant point la cendre des morts . Autant leur contenance et leurs propos frivoles inspirent aux esprits solides , de pitié , même de dédain , autant ils aiment à rencontrer dans ce dernier asile des pen-

seurs méditant profondément sur le spectacle terrible soumis à leurs regards. Se promenant à pas lents, dans les endroits les plus solitaires, rien ne saurait les arracher à leurs réflexions. Immobiles à la vue de cendres illustres, ils s'étonnent de voir de tels hommes dans la tombe, se rappellent leurs actions, se ressouvient de leurs discours; leurs exemples fournissent à leurs cœurs les plus utiles leçons. En voyant le sépulcre de jeunes enfans, ils envisagent la vie comme un souffle léger, dont il leur faut se hâter de bien user. Rien ne distrait ces personnages de leurs graves pensées; tout les instruit, tout les touche; ils apprennent à bien vivre, en considérant le sort de tant d'êtres avec lesquels ils vécutent. Leur seul regret est d'y rencontrer difficilement la cendre des hommes les plus fameux de notre âge, dont l'aspect fournirait à leurs méditations, des sujets toujours graves et toujours profitables. C'est spécialement pour eux, c'est pour

les familles possédant dans cet asile mortuaire des cendres respectables, que nous avons entrepris cet ouvrage, dans lequel nous avons tâché de réunir tous les souvenirs intéressans dont ces lieux sont dépositaires, mais en nous montrant toujours exact dans nos descriptions, toujours véridique dans nos portraits, exempt de partialité et de passion, toujours ami de la vertu, jamais flatteur, encore moins adulateur du crime, cependant indulgent pour les erreurs échappées à des esprits trop souvent abusés dans des temps difficiles : nous nous estimerons heureux si nos efforts parviennent à mériter les suffrages des gens de bien, en inspirant, pour les morts, un plus solide respect.

Un signal donné aux employés du cimetière, annonce l'arrivée d'un nouvel hôte dans son dernier asile : ses funérailles deviennent un spectacle dont l'œil des curieux se doit repaître. De tous les points du cimetière ils accourent, ils font foule, ils

s'enquière de la fortune du mort, examinent la pompe de ses obsèques, scrutent dans la contenance des assistans la mesure de leur deuil, heureux si leurs visages gais, leurs regards indiscrets, leur inquiète envie de tout voir et de bien voir, leur avide empressement, le murmure de leurs chuchotemens, quelquefois même l'indécence de leurs propos, n'insultent pas à l'affreuse douleur de parens remplissant dans le plus profond abattement un devoir solennel! Terrible instant pour les cœurs bien nés! jamais ils ne croient y survivre. Les larmes les plus amères, les pleurs les plus affreux, les sanglots poignans, les rugissemens d'une désolation sans mesure, sont encore une faible peinture de l'horrible déchirement du cœur d'un fils pieux et reconnaissant de l'incomparable tendresse de sa mère, à l'instant fatal où, devant ses yeux, s'abîme dans les profondeurs de la terre le triste cercueil de celle qui lui donna le jour. Ses genoux tremblans ne le peu-

vent supporter; son corps, affaissé sous le poids de sa douleur, ne saurait se soutenir; il tomberait avec sa mère dans la fosse, si des amis sincères ne lui prêtaient appui; il s'évanouit dans leurs bras, son sang se glace; son teint pâle, décoloré, annonce l'absorbement de toutes ses facultés; son âme est près de lui échapper; la mort lui semblerait un adoucissement à son indicible tourment; avec chagrin il revoit la lumière, mais élevant son regard vers le ciel, il y voit la patrie de sa mère, son âme y vit encore pour l'aimer; il la retrouvera dans un monde meilleur, pour quelques instans seulement il en est séparé; il la rejoindra, s'il en est digne, pour ne plus la quitter: leur bonheur commun sera toujours pur, toujours constant, toujours inaltérable. Mais il ne la reverra plus sur cette terre; pour toujours il est privé de ses doux embrassemens; elle ne le consolera plus dans ses chagrins, dans sa douleur, elle ne le pressera plus sur son sein;

qui l'aimera comme sa mère ! A cette vue, la nature succombe de nouveau , les sanglots le suffoquent ; peu à peu la pensée de l'immortalité , dans laquelle est entrée sa mère , relève son ame abattue ; il se rappelle ses vertus , ses beaux exemples , ses utiles leçons ; ils vivront toujours dans son cœur ; toujours son soin le plus doux sera de les imiter , de les suivre , pour mériter de la rejoindre dans le sein de l'Éternel , où ils jouiront d'un même bonheur. Telles sont les funérailles de l'homme de bien : l'espoir d'un meilleur avenir y porte un baume consolateur sur les plus cuisantes douleurs. Ils ne sont point séparés pour toujours de nous , ceux dont la mort pour quelques instans nous ravit la présence ; un jour la mort sera contrainte de restituer sa proie ; ils revivront pour ne plus mourir , pour toujours être heureux , pour ne jamais cesser de l'être , ceux qui , durant cette vie passagère , suivirent le sentier étroit de la vertu : mais qu'elles sont af-

freuses les obsèques du pervers ! Où est-il ? le voilà dans le cercueil, celui qui, s'élevant par la bassesse, l'intrigue, la flatterie, n'épargna ni fraude, ni mensonge, ni fourberie pour parvenir, s'enrichir, s'agrandir, obtenir des emplois, posséder des dignités; qui, pour atteindre plus haut encore, tourna toujours au vent de la fortune; qui fut sans foi dans le commerce de la vie, le fléau de ses voisins, l'effroi des gens de bien; dont les coupables desseins tourmentèrent la patrie; qui s'engraissa du sang du malheureux; se servit du pouvoir pour opprimer, de son crédit pour accabler; ne tendit jamais à l'infortune une main secourable; dont on flatta les passions; dont on encensa les vices; dont on révéra jusques aux forfaits, il est tombé dans la fosse. Sa fortune, son crédit, sa puissance, lui ont échappé avec la vie : il n'a plus de bas adulateurs, mais des juges sévères : que s'est-il amassé devant les yeux de l'Éternel ? un monceau de crimes. En

**le considérant avec effroi, le cœur du sage** se trouve sans soutien, sans consolation, sans espoir. Est-il une douleur pareille à cette douleur? On redoute son sort, on voudrait ne l'avoir jamais connu, il voudrait lui-même n'avoir pas existé; malgré lui, son ame continue de subsister pour rendre hommage à la justice d'un Dieu vengeur du crime, rémunérateur de la vertu. Comment se consoleront ses parens d'un si épouvantable destin, en l'oubliant dans l'enivrement des jouissances, des délices, dont la fortune qu'il leur transmet devenant l'aliment, aura bientôt séché leurs larmes, et transformé dans la joie la plus vive leurs futiles chagrins? Ils ne seront pas même regrettés de leurs parens, ces hommes injustes; car leurs ingrats héritiers regretteront seulement de n'avoir pas joui plus tôt du bonheur mensonger auquel la vie de leur parent opposait une invincible barrière. On ne plaindra point



leur mort, on regrettera qu'elle ne soit pas plus tôt venue. Ainsi la mémoire de l'impie périt dès son trépas dans sa propre famille ; le monde ne s'en souvient que pour la détester, l'Éternel pour la punir. Au contraire, l'homme de bien vit toujours dans le cœur des siens : il leur laissa peut-être peu de biens, mais beaucoup d'utiles exemples ; en les formant à la vertu, il leur montra devant eux une meilleure vie, dans laquelle il les attend. Chaque jour ils se rappellent ses exemples, chaque jour ils se ressouviennent de ses leçons ; l'objet de leurs plus tendres vœux est de se hâter de le rejoindre dans le séjour du bonheur qu'il habite. Ses contemporains, ses amis, le pauvre avec lequel il partagea sa fortune, ne cessent point de se souvenir de ses bonnes actions avec respect, avec reconnaissance ; les larmes ne tarissent point sur sa tombe ; on plaint la terre de se voir privée d'hommes dont l'existence faisait son bonheur, tandis que

l'injuste a vécu seulement pour son éternelle honte.

Voit-on paraître un triste char de sapin péniblement traîné par des chevaux étiques, conduit par un vénérable cocher, couvert d'un habit gris-de-fer, souillé de taches, de crotte ou de poussière, suivi de quelques parens marchant tristement à pied, en poussant des soupirs, mais non pas en habit de deuil, certainement ce convoi tournera vers la gauche, presque dès l'entrée du cimetière, et l'on verra ce cercueil s'engloutir dans la profondeur des fosses communes. Nul éloge ne vantera les vertus de cet indigent, mais les pleurs sincères coulant de tous les yeux seront d'irrécusables témoins de la douleur réelle de sa famille. Au printemps nous vîmes avec le plus vif intérêt un convoi s'avancer pieusement vers ce dernier asile du malheur. C'était celui d'une jeune vierge de douze ans ; six de ses compagnes, vêtues de blanc, l'accompagnaient en pleurant. Une touffe de lis posée

sur son cercueil en formait l'unique parure. Son jeune frère, âgé de sept à huit ans, la suivait, donnant la main à sa petite sœur, âgée de cinq à six ans au plus : ils sanglottaient ! Derrière était leur père, homme de travail, dont la contenance annonçait la plus profonde douleur. Arrivés à la fosse, les sanglots redoublèrent. Lorsque le cercueil y fut déposé, le jeune enfant détache les lis dont se trouvait paré le drap mortuaire de la sœur, qu'il pleurerait ; d'une main tremblante il les place sur la fosse, afin de pouvoir encore venir y pleurer, y gémir : en même temps sa petite sœur succombant au poids de cette scène déchirante, suffoquée par les sanglots, tombe évanouie dans les bras de son père ; il l'emporte sans connaissance, presque sans vie. Combien ce tableau de l'amour fraternel était touchant dans la naïveté de ce jeune âge ! Combien ces regrets sincères formaient un plus bel hommage pour l'innocence que les plus magnifiques obsèques !

Oui ! la vertu est seule digne d'honorer la vertu. Ici le cœur était pénétré ; des larmes s'échappaient de tous les yeux ; on se sentait navré de l'affliction de cette famille ; on était ému, jusqu'au fond des entrailles, de sa désolation. Quelle différence de ces funérailles, et de celles où de prétendus amis accompagnent de loin une personne de leur connaissance à sa dernière demeure. A leurs fronts sans chagrin, on les reconnaît facilement ; de crainte de s'ennuyer durant la route en pensant quelques minutes au mort, ils conversent ; de crainte de s'attrister même pour un moment, à l'instant où le cercueil est précipité dans la fosse, ils détournent la vue. A peine est-il disparu, qu'ils se hâtent de courir au cabaret prochain, s'y délasser, par d'amples libations bachiques, de la fatigue et de l'ennui d'une triste cérémonie à laquelle les a conduits le devoir, la coutume, l'usage, mais non le brisement de cœurs sincèrement affligés de la perte d'un ami. La décence peut con-

traindre de remplir l'apparence des obligations que la société impose, mais elle n'inspirera jamais des sentimens solidement vertueux. Un peuple brut montre sans pudeur ses défauts et ses vices, l'homme poli est hypocrite. Habile dans l'art de feindre, il compose toujours son ton et ses manières d'après la convenance du moment, pour ne pas avoir à rougir de la turpitude de ses pensées secrètes ou de la froideur de son ame. Lequel est préférable? celui qui ne trompa jamais personne en ne dissimulant point son mauvais cœur, ou celui qui trompe toujours en faisant parade de l'écorce de sentimens vertueux, tandis que son cœur ne recèle pas moins de corruption ni de vices?

Quelquefois l'on voit arriver en pompe, dans ce dernier asile de l'indigence, des corbillards suivis de deux ou trois voitures de deuil, apportant les dépouilles de gens riches dont les obsèques furent magnifiques. Si cette irrévérence est le produit de

l'avarice des parens , pourquoi tant d'ostentation dans des funérailles dont la pompe dans la ville doit aboutir , dans le cimetière , à tant de dédain d'une cendre à laquelle on a paru mettre un haut prix aux yeux de ses voisins ? Rougirait-on moins d'être dénué d'un cœur reconnaissant, que de manquer à l'extérieur de ses devoirs ? ou bien les funérailles ne paraîtraient-elles à ces hommes vaniteux qu'une occasion de satisfaire leur orgueil, et non un acte commandé par une respectueuse piété envers des morts qui nous furent chers ? Si quelque grain d'humilité porta les défunts à vouloir partager le dernier asile de l'indigent , pourquoi tant de luxe dans les funérailles de ceux qui déjà voulurent être comptés au rang des pauvres, parmi lesquels la mort les plaça ? Ils se reconnaissent eux-mêmes dans un entier dénûment, ils doivent donc arriver comme les pauvres dans leur dernière demeure ; si quelque différence pouvait se

trouver dans leurs obsèques, ce serait de les voir entourées d'indigens recevant, en aumônes, l'argent peut-être moins bien dépensé en funérailles pompeuses; elles seraient alors célébrées par les larmes de la reconnaissance. Cette magnificence surpasserait en mérite celle des chars funèbres et des tentures; les cendres des pauvres ne seraient point contristées de voir prendre place près d'elles des dépouilles accompagnées de la bénédiction du pauvre. Un peintre habile vient d'inspirer une tendre compassion pour le dénûment absolu auquel se voit trop souvent réduit le misérable que pas un parent, pas un ami daigne accompagner jusqu'au dernier asile; il l'a représenté ayant pour tout cortège son chien fidèle, baissant la tête, les oreilles basses, suivant seul le corps de son maître. Rien de plus touchant que l'inviolable fidélité de cet animal envers un malheureux abandonné de ses parens, de ses amis, n'ayant plus que son chien

pour l'aimer, il fut bien misérable ! Mais pourquoi bannir entièrement de cet enterrement les soins que la patrie donne aux restes les plus abandonnés ? c'est elle qui fournit le char, et l'on ne voit aucun des ministres qu'elle emploie aux obsèques, ils y étaient présents. Ce n'étaient pas, il est vrai, des amis, et le devoir forcé ne saurait acquitter envers un mort la dette du cœur. Un malheureux chevalier de Saint-Louis fut, il y a peu de jours, plus malheureux encore : personne n'accompagna son cercueil jusqu'au dernier asile, il n'était même pas suivi du chien fidèle ; il entra seul au cimetière du P. La Chaise, fut s'ensevelir solitairement dans les fosses temporaires, sans un ami, sans l'un de ses anciens compagnons d'armes. C'était cependant un vieux guerrier, car l'on avait placé sa croix de Saint-Louis sur son cercueil ; il n'était point tout-à-fait pauvre, car il fut déposé dans une sépulture temporaire, et personne ne le conduisit au



tombeau ! Quel dénûment pour un vieux soldat ! il ne fut pas même suivi par pitié par un vieil invalide. Cela eût pu fournir la matière d'une touchante épisode, voire d'un tableau ; mais après des informations précises, prises au cimetière, cette anecdote n'est pas exacte. Rien n'est beau que le vrai, nous ne préfererons jamais au vrai la peinture d'un fait honorable pour l'humanité s'il eût existé, mais à reléguer parmi les romans, dont on amuse les oisifs.

Un convoi s'avance ; pompeusement précédé de prêtres en carrosse ; le char funèbre est suivi d'une longue suite de voitures de deuil. Chacun est à son poste, suisse, bedeaux, enfans de cœur, ordonnateur, confesseur, fossoyeurs. Pour la dernière fois, le mort y paraît avec faste ; un riche poêle de velours couvre son cercueil ; des torches funèbres l'entourent. De superbes chevaux panachés, affublés de housses au chiffre du défunt,

traînent un corbillard magnifique orné de panaches. Cochers , écuyers , postillons , riant sous cape de l'argent qu'ils recueillent de la vanité des héritiers , se montrent en vêtement de deuil , portant à leurs chapeaux de longs crêpes , signes équivoques de tristesse. Rarement une douleur véritable dépasse les voitures drapées ; les autres carrosses sont remplis des confrères , des amis , de la clientèle du défunt. Rien de plus exact que leur deuil ; ils sont tout noirs de la tête aux talons. Que de sérieuses pensées doivent naître sous de si lugubres vêtements ! Fermant , peut-être dès demain , la paupière , on leur devrait d'aussi tristes honneurs. Cependant , en présence d'un mort , naguère plein de vie , frappé peut-être d'un coup subit , personne n'est effrayé du trépas qui le menace ; personne ne s'occupe beaucoup du défunt auquel il fait cortège. Que font donc tous ces gens , forcés , par la bienséance ou le devoir , de former cette pompe ? D'abord ils supputent

froidement la fortune laissée à ses héritiers , par le mort ; ils méditent sur les ressorts à faire mouvoir pour obtenir les emplois laissés vacans , aussi pour captiver la bienveillance du successeur. Est - ce un négociant , un entrepreneur ? plus d'un confrère songe aux moyens d'envahir une des branches de l'industrie par laquelle il prospéra. Enfin , chacun s'occupe de soi ou des siens , et parlerait plutôt du froid , du chaud , de la pluie , du beau temps , que de penser un instant au mort , et mille fois moins à la mort.

Attiré par ce pompeux étalage , le public accourt au carrefour servant , aux voitures funèbres , de rendez-vous. Avec empressement l'on se demande l'illustre objet de tant de pompe ; se trouve-t-elle due au mérite éminent , à la naissance , aux emplois ; on l'approuve , c'est un légitime hommage envers la mémoire d'un personnage qui occupa dans le monde un rang distingué ; mais en apprenant que la cendre

d'un boucher , d'un charcutier , d'un bou-  
langer, ou bien d'un homme qui sut ra-  
masser des écus dans une profession mé-  
canique , quelquefois même assez vile , en  
est l'objet, on sourit de lui voir, à son der-  
nier jour , un postillon , des valets et tout  
cet attirail d'un haut rang et du luxe qu'il  
ne connut jamais en son vivant. Quel-  
ques momens on demeure inquiet sur la  
route du cortége ; on se demande le terme  
d'une si fastueuse ostentation ; un sépulcre  
de marbre doit en devenir le but ; sans lui ,  
cette vanité ne saurait recueillir le fruit de  
tant de somptuosité d'un moment. Rare-  
ment l'homme de bas étage sut inspirer de  
nobles sentimens à sa propre famille , et  
nullement le sens des convenances. Atta-  
chée aux espèces et vaniteuse , elle en dé-  
pense à foison dans une circonstance d'ap-  
parat, pour faire beaucoup parler d'elle  
dans son quartier , y grossir l'idée de sa  
fortune. Ce petit point du globe est, pour  
elle , l'univers. Il retentira long-temps du

bruit des pompeuses obsèques qu'elle ordonna. D'ailleurs, qui sera tenté d'aller au loin vérifier si des dépouilles portées avec une insigne pompe jusqu'à la fosse, y sont conservées avec une respectueuse décence? Croyant avoir assez fait pour leur propre orgueil, ces parens vaniteux, manquant d'un véritable respect pour la cendre à laquelle ils semblent attacher tant de prix, ne rougissent point de la condamner à s'engloutir, pour 50 francs, dans la profondeur des fosses communes, où la tranquillité des morts est seulement garantie pour cinq ans. Ils n'ont pas compté les pistoles pour faire fracas dans des funérailles de quelques heures; mille écus et davantage ne leur ont pas coûté pour y briller sous les plus lugubres vêtemens, dans le plus triste moment; moins de cent écus leur semblent un surcroît de dépense, non supérieur à leur richesse, mais plus que superflu pour accomplir un pieux devoir. En retranchant quelques

aunes de tentures , la musique d'un *Dies iræ*, le faux-bourdon du *De profundis*, que le ciel n'eût pas moins bien entendu ; quelques voitures de suite restées vides , le simulacre de valets pour un demi-jour, qui ne les empêcheront pas de rentrer bien humblement à la boutique de famille, de reste ils auraient assuré la dépouille de leur parent d'une perpétuelle paix : mais ils auraient moins brillé, moins fait parler ; leur orgueil se fût moins pavané ; satisfaire une ridicule vanité , leur a paru plus doux. Enfin , l'on part ; suisse et bedeaux , ordonnateur , précèdent le cortège. Deux prêtres seulement , car toute pompe religieuse a cessé ( on n'entend plus dans le cimetière de lugubres chants ecclésiastiques mortuaires), accompagnés de clercs, d'enfans de chœur, mais non *les yeux baissés, et le front rougissant d'une honnête pudeur*, conduisent le mort dans la tombe , débitant à voix basse maintes *dévotes oraisons, et des psaumes*

*et des répons*, auxquels le public ne prend guère part. Heureux s'il garde encore une honnête décence ! Arrivés à la fosse, durant quelques minutes, ils continuent de parler tout seuls à Dieu; on les regarde, les parens pleurent, l'assistance se délasse en voyant bientôt le terme d'une cérémonie durant laquelle il a fallu faire trêve de gaieté. Chacun asperge le défunt, et le quitte pour toujours en se promettant de se dédommager au plus vite de l'ennui d'un triste moment.

Avec respect, l'on voit un mort s'avancer, pieusement suivi d'une parenté nombreuse, vers une sépulture de famille, pour y réunir ses dépouilles à celles de ses ancêtres, de ses enfans, de ses parens. Elles pourront manquer d'un éloge public; mais les larmes s'échappant des yeux de leurs proches, sont la caution qu'ils possédèrent des vertus domestiques, l'on sent qu'elles ne resteront point sans hommage dans leur dernier asile. Avec attendrisse-

ment, l'on voit des amis (1) se charger du fardeau des restes mortels de leur ami, pour ne point laisser à des mains mercenaires à leur rendre les derniers offices pieux : peut-être nul discours ne fera retentir leur louange; mais elle naît des soins touchans dont leurs dépouilles sont l'objet; ils furent dignes d'être aimés, puisque des amis sincères leur prodigent, au-delà du trépas, le plus authentique témoignage d'un inviolable attachement.

Tout est grave et solennel dans les obsèques des chrétiens des communions dissidentes. Dans un profond recueillement, ils parcourent les allées du cimetière, s'occupant du triste devoir qu'ils accomplissent. Parvenus à la tombe, le ministre s'en approche en annonçant qu'il rend la poussière à la poussière; mais qu'il espère de la divine miséricorde qu'elle transformera

---

(1) Nous avons vu MM. les employés dans les bureaux des droits-réunis, remplir dernièrement ce pieux ministère envers l'un de leurs plus anciens camarades.



un jour ces restes hideux en un corps glorieux , pour toujours jouir d'un immuable bonheur avec l'ame à laquelle ils seront pour jamais réunis. Quelques mots d'éloges du défunt , seulement mérités , sont adressés comme des motifs de confiance dans la bonté suprême ; mais de hautes vérités sur l'immortalité de l'ame et la nécessité de bien vivre forment la substance de ces discours terminés par une courte prière. Combien ces graves leçons deviennent éloquentes à la vue de la mort , en présence d'un corps naguère plein de vie , dont maintenant l'on confie la froide dépouille à la terre ! Que ce moment solennel y ajoute de prix ! Aussi chacun est recueilli , chacun garde un religieux silence , les cœurs sont pénétrés , les larmes coulent , chacun se retire , désirant faire un bon usage de la vie , pour n'avoir pas à redouter un éternel malheur.

Les funérailles de guerriers illustres par leurs exploits , terribles dans la guerre ,

**généreux aux vaincus, amis de l'ordre durant la paix, toujours fidèles à l'honneur, toujours constans dans leurs devoirs, sont pour eux le jour d'un véritable triomphe; la pompe due à leur grade, leur rang, leurs dignités, forme le moins bel ornement de leurs obsèques. En voyant leur char funèbre paré d'étendards, environné de troupes rendant à leurs dépouilles les derniers et tristes honneurs, chacun, dans la ville, se demande quel est le vaillant soldat dont la patrie doit plaindre le trépas en honorant sa mémoire; les regrets publics ont pour mesure sa vertu, ses talens et sa gloire. Au moment où ses restes sont retirés du char funéraire, des vétérans de la victoire se chargent de cet honorable poids, les sons funèbres de la musique cessent, ils se séparent pour toujours des drapeaux maintenant ombrageant tristement le cercueil de capitaines qui, tant de fois, les conduisirent à la victoire; les insignes les plus éclatans de leur valeur les suivent en-**

core quelques momens, leurs compagnons d'armes les accompagnent, l'élite de l'armée les entoure l'arme basse, tout annonce le deuil; un silence solennel est seulement interrompu par le tambour faisant, de loin en loin, retentir les derniers roulemens des plus lugubres sons; des prêtres, marchant gravement à la tête du triste cortège, récitent, à voix basse, des prières, qu'ils achèvent sur la fosse. Là, disparaît toute la pompe; les ministres de la religion se retirent, la tombe se ferme, le temps a fini pour ce guerrier, la postérité commence. De la bouche de l'un des compagnons de ses travaux sort le récit de sa glorieuse carrière; il rappelle ses vertus, son génie, sa vaillance, comment il sut, par ses actions d'éclat, s'élever, de rang en rang, aux premiers grades militaires. Un cercle trop étroit peut entendre sa voix, mais les vieux grenadiers qui, tant de fois, le virent, dans les combats, terrasser, vaincre ses ennemis, redisent aux novices dans

le métier des armes combien ce grand capitaine fut, tout à la fois, humain, vaillant et sage; racontent ses batailles, ses victoires, avec la franche naïveté dont il ne dissimulerait aucune de ses fautes, aucun des défauts ni des vices dont se trouverait entachée sa gloire. A ce noble récit, chacun s'excite à bien servir la France en marchant sur les traces d'un guerrier loyal et sans reproche; on plaint le royaume de se voir privé d'un brave, on plaint la terre d'être privée d'un homme dont l'existence fut son honneur et sa gloire. L'armée défile; les drapeaux, s'inclinant respectueusement devant la tombe du héros, rendent le dernier des hommages à la vertu militaire; ces paisibles tombeaux s'étonnent d'être frappés de la bruyante détonation d'armes de guerre, annonçant que la terre ne possède plus que la renommée des hauts faits d'un homme, dont le véridique burin de l'histoire transmettra les leçons à la postérité.

Tout diffère dans l'aspect des paisibles obsèques d'un savant, d'un littérateur, d'un artiste fameux. Ils ne se voient pas accompagnés par un cortège de guerriers, mais suivis de leurs élèves, de leurs disciples, des admirateurs de leur génie, de leurs talens, des productions dont ils enrichirent le monde. Leur esprit fécond fut l'élément de leur renom, et leurs propres œuvres ont pour toujours fixé leur part à la gloire. Ils ont cessé de vivre, mais ils vivent encore dans leurs ouvrages. En les méditant, la postérité assignera leur véritable prix. Celui qui travailla seulement pour son siècle n'est pas digne de l'immortalité; en descendant dans la tombe, il est mort tout entier. Vainement sur son tombeau ses amis prodiguent une pompeuse louange, vainement ils en font retentir les salles académiques; on y loua le cardinal Dubois, ô honte! Chapelain, dont

..... L'âpre et dure verve,  
Son cerveau tonaillant rima malgré Minerve,

Et, de son lourd marteau, martelant le bon sens,  
A fait de méchans vers douze fois douze cents ;

on y loua le poète Saint-Amand, qui, peignant

L'Hébreu sauvé de ses injustes maîtres,  
Met, pour les voir passer, les poissons aux fenêtres

on y fit gravement l'éloge de Colletet, Faret, Gombaud, et autres poètes de même force : et puis fiez-vous à certains complimens académiques. Aussi le public, juge sévère du vrai talent, apprécie seulement un auteur d'après ses œuvres, un savant d'après ses découvertes et son utile science, un artiste d'après les productions de son heureux génie. Avec quel respect l'on considère maintenant les restes de Boileau, de Racine, de Pascal, de Molière, de La Fontaine, heureusement échappés au désordre de nos troubles civils ! Ils vivent toujours, pour la race présente, dans leurs immortels écrits, à jamais dans notre langue le code du bon goût, du bon sens, des sentimens exquis, des pensées sublimes et

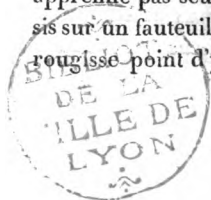
vraies. On s'est efforcé de les atteindre ; mais comment égaler les inspirations de leur génie ? ces hommes fameux seront toujours les maîtres de tous ceux qui voudront se former dans l'art si épineux de bien penser et d'écrire. Heureux les esprits sages qui se contentent de suivre docilement leurs traces sans tenter d'éblouir l'imagination et l'oreille par les vains efforts d'un style tourmenté. Il n'est, pour le vrai, qu'une manière de le peindre ; il craint l'enflure, redoute la bassesse, exprime avec justesse les sentimens du cœur, les effets de la nature et les beautés de l'art, et sait y lire avec des yeux inconnus du vulgaire. Lorsque l'on introduisit au Panthéon la cendre de l'illustre Lagrange, le public songea-t-il qu'il fut sénateur ? non. Il déplora sa perte comme celle de l'un des plus puissans génies du siècle dans la haute géométrie. Voyez cette foule accompagner le poète Delille dans la tombe : chacun se dit ses plus beaux vers ; ses élèves se rap-

pellent ses touchantes leçons, ses préceptes d'un goût sûr; on ne se demande point si l'on a fait son éloge, mais, en lui disant le dernier adieu, si l'on a bien exprimé tout ce qu'il fut, et surtout combien il devenait éloquent en révélant à ses disciples tous les trésors de la poésie. La ville entière s'émeut, les spectacles se taisent pour déplorer la perte de Grétry; son dernier asile est rempli de spectateurs avides de saluer les restes du compositeur habile à peindre, par des accens toujours vrais, toutes les passions dont le cœur est remué; ses chants forment le plus bel ornement de ses funérailles; son éloge redit éloquemment tout ce qu'il fut, mais on retrouve mieux son ame dans sa musique enchanteresse; elle seule transmettra son génie à la postérité. Au moment où les disciples de Monge accompagnent leur maître, s'occupent-ils de ses titres académiques, de ses dignités politiques, d'un pompeux éloge de ses travaux? non. Ils se redisent: Son



génie découvrit les mystères de la géométrie descriptive, et nous en révéla les secrets. Voilà pour nous son titre à la gloire ; il nous suffit pour l'admirer, et nous faire un devoir de la plus vive reconnaissance. Que font les élèves du statuaire Roland pour perpétuer le souvenir de leur maître ? Ils sculptent, sur son tombeau, une copie de son Homère. C'est son chef-d'œuvre. Pouvaient-ils mieux célébrer un rare talent ? Parmi les monumens nombreux dont le goût pur de l'architecte Brongniart embellit cette cité, le plus important était le magnifique palais de la Bourse ; il le construisait lorsqu'il mourut ; c'était le chant du cygne ; ses proches en firent sculpter le plan sur son tombeau ; on ne pouvait rendre un plus bel hommage à sa mémoire. Ainsi, les œuvres elles-mêmes des hommes de génie forment leur éloge et leur gloire, et non des titres, des complimens qui, par leur faux éclat, peuvent fasciner quelques momens les yeux de

leurs contemporains, mais non pas abuser la postérité, dont l'œil sévère considère seulement ce qu'ils firent. Peu de mortels privilégiés jouissent d'une réputation universelle; peu de noms se suffisent à eux-mêmes pour exprimer l'étendue du mérite de ceux qui les portèrent. Hommes savans, littérateurs, artistes, dont on désire faire respecter la cendre et perpétuer honorablement la mémoire, que l'on ne contraindre point ceux dont la pieuse curiosité visite vos tombeaux de recourir aux bibliothèques ni aux musées pour découvrir le mérite entier de vos restes : que votre juste réputation les couvre elle-même de respect, et commande envers eux la reconnaissance. Si vous travaillâtes pour la postérité, qu'elle lise sur vos monumens funèbres eux-mêmes vos titres à la gloire, vos droits au plus honorable souvenir; qu'elle n'y apprenne pas seulement que vous fûtes assis sur un fauteuil académique; que l'on ne rougisse point d'y voir profondément in-



scrits les sujets de vos méditations profondes, l'objet de vos travaux, la matière de vos principaux ouvrages ; que vos tombeaux deviennent, en quelque sorte, des archives publiques, où le peuple apprenne ce qu'il vous doit de belles connaissances, de vérités neuves, d'inventions précieuses, de chefs - d'œuvre sublimes. Alors votre génie et vos bienfaits couvriraient vos cendres d'admiration et de respect, on reconnaîtrait tout ce que perdit la terre en se trouvant privée de vous : de vains éloges, dont le public devine le sens avec effort, dont il ne saurait apprécier ni le mérite ni la justesse, ne peuvent remplir ce but ; mais des faits authentiques, dont l'évidence convainc son esprit en touchant son cœur. La tombe de M. Perier serait à jamais respectée, si l'on y lisait que, le premier, il importa en France les pompes à feu, les perfectionna, fit couler les eaux de la Seine vers des quartiers de Paris jusqu'alors manquant de fontaines pour leurs

premiers besoins. Pourrait-on envisager, sans être pénétré de la plus vive reconnaissance, la cendre de celui dont l'utile génie procura tant de commodité dans les quartiers les plus opulens de cette immense cité? Ce fait, énoncé simplement, n'inspirerait-il pas plus de gratitude pour sa mémoire que de lire séchement sur sa tombe: Il fut membre de l'Institut? Il est temps encore pour lui; car sa dépouille, depuis deux ans délaissée, mais plus heureuse que celle de beaucoup de ses confrères, repose cependant à perpétuelle demeure, tandis que les restes de plus d'un savant, d'un artiste dont s'honora l'Institut, se trouvent jetés çà et là parmi la foule, dans de temporaires abris, n'ayant que le gazon pour recouvrir leurs ossemens abandonnés. Un respect profond envers la cendre mortuaire nous inspira ces pensées : puissent-elles contribuer à faire témoigner plus de vénération pour les restes de ceux auxquels leur génie, leurs utiles talens, méri-

..

teraient une juste célébrité ! Si, durant leur laborieuse existence, ils surent l'obtenir par leurs travaux, pourquoi, dès leur trépas, condamner leurs dépouilles au plus dédaigneux oubli ? L'Institut a pourvu à la pompe des funérailles de ses membres : ne pourrait-il pas veiller à la décence de leurs sépultures ? Le corps le plus savant du royaume ne doit-il pas aussi se montrer le plus vertueux, et la religion envers les morts ne forme-t-elle pas une partie essentielle de la vertu publique ? Il est encore d'autres personnages dont nous envisageons avec douleur les précieuses dépouilles confondues dans la triste masse des restes voués, dans des sépultures temporaires, à l'horreur du plus profond oubli ; ils se signalèrent par des actes singuliers de la plus haute vertu ; l'histoire conservera leur souvenir, et leurs contemporains n'auront pas conservé respectueusement leurs cendres ! Que diraient nos neveux si, dans nos modernes Céramiques, ils ne pouvaient dé-

couvrir les restes de M. Descloseaux, qui, durant vingt-trois années, au péril de sa vie, aux dépens de sa fortune, conserva religieusement, dans le cimetière qu'il acheta, la dépouille du vertueux Louis XVI? de madame de Fougeret, fondatrice de la Société maternelle, dont le cœur bienfaisant soulagea l'infortune de tant de mères, sécha tant de larmes, conserva tant d'enfants à leur famille, à la patrie? de cet administrateur qui aurait eu tant de moyens de s'enrichir, mais dont la probité sévère dédaigna la fortune, pour mourir pauvre et vertueux? de ce jeune médecin auquel son génie promettait un grand nom, mais dont le zèle ardent pour l'humanité sacrifia ses jours et le fit périr victime d'une maladie contagieuse, dont sa science arracha au trépas plus d'un infortuné auquel il prodigua ses soins dans des hôpitaux infectés de la contagion la plus terrible? De telles cendres, et celles de plus d'un autre homme vertueux ou célèbre, sont, certes,

dignes d'être honorées ; il existe, dans cet asile mortuaire, tant de places occupées par la fortune : pourquoi n'en verrions-nous pas quelques - unes consacrées, par la patrie, à honorer la vertu ? Déjà la ville de Paris rendit un juste hommage à la haute vertu, plus encore qu'à la gloire militaire de M. le maréchal de Pérignon, son gouverneur, en donnant à sa famille le terrain où seront conservées ses honorables dépouilles ; elle fit le même honneur à celles de M. Brongniart, architecte de la Bourse, dont l'habile crayon traça le plan de ce cimetière. En acquittant sa dette envers leur mémoire, elle s'honora en honorant ces personnages eux - mêmes. Pourquoi ne s'honorerait-elle pas encore en consacrant, dans ce vaste terrain, une respectable enceinte à rendre un hommage solennel à de hautes vertus ? Plus cet espace serait d'un difficile accès, plus il faudrait posséder de titres éminens à la gloire par ses bonnes actions pour s'y voir admis, plus

cet honneur aurait de prix ; mais pour empêcher à jamais la faveur d'usurper la récompense insigne des bonnes actions , sur chacun des tombeaux placés dans ce lieu vénérable , devrait se voir inscrit l'acte spécial de vertu auquel la patrie rendrait hommage. Déjà nous avons indiqué quelques-unes des respectables cendres que le suffrage unanime des gens de bien ne saurait manquer d'appeler à jouir de cet honneur. Il en est encore d'autres, sans doute, dans ce cimetière. Ne pourrait-il pas aussi faire une partie essentielle du prix décerné, chaque année, par l'académie, à l'action la plus vertueuse? C'est convier les hommes à la vertu, que de récompenser d'une manière éclatante et durable leurs bonnes actions. Une grande pompe ne deviendrait pas même nécessaire à ces tombeaux; car ils obtiendraient le plus haut prix de l'enceinte spéciale dans laquelle ils se trouveraient compris, et davantage encore des bonnes actions dont ils seraient la récompense.



Les pères se hâteraient de conduire leurs enfans dans ce réduit ; en leur montrant le légitime hommage rendu, par la patrie, à des actions excellentes, ils leur apprendraient à bien vivre.

Des pleurs amers et de cuisans regrets forment le touchant cortège des funérailles d'hommes recommandables par leurs vertus et des actes multipliés de bienfaisance. Soustraits désormais aux traits envenimés d'une basse jalousie, hors de l'atteinte d'une haineuse envie, chacun se redit leurs bonnes actions, célèbre, en pleurant, des cœurs excellens, sanctuaires de l'équité, de la bonne foi, du désintéressement, de la reconnaissance, de l'indulgence, d'une tendre compassion pour les fautes et les malheurs d'autrui, dont les entrailles ne purent voir l'infortune du pauvre sans être émues, la main sans le secourir; leurs louanges sont dans toutes les bouches, les regrets sont universels, et ce concert unanime de louanges et de dou-

leur forme un plus magnifique éloge de leur bonne vie que des discours étudiés.

Cet administrateur intègre et sage occupa de grandes places, régît d'immenses richesses, consacra ses veilles au bonheur des provinces ; jamais il ne foula le peuple ; tout fleurit sous ses auspices, personne ne se plaignit de lui ; il mourut pauvre, sans avoir voulu user d'aucun moyen injuste pour s'enrichir : est-il un plus singulier témoignage de sa haute probité ? En le plaçant dans sa modeste fosse, que de justes éloges ! combien de pleurs !

Ce magistrat pacifique, véritable père de ceux qui l'avaient choisi plutôt pour le conciliateur commun de leurs différens que pour leur juge, sut toujours calmer, par l'autorité de sa prudence, les plus violentes haines ; arrêta les insensés près de s'enfoncer dans le dédale, dangereux même au bon droit, de la tortueuse chicane ; rendit à tous une égale justice. Durant les temps les plus orageux de nos troubles ci-

vils , étranger à tous les partis , sa vertu ne fut mise en doute par aucune faction ; toujours il fut choisi pour rendre la justice , comme le plus digne ; le gouvernement , reprenant son assiette , lui confia encore les mêmes fonctions comme au plus éclairé , au plus vertueux . Pendant vingt-cinq ans il remplit son ministère patriarcal dans un quartier peu riche ; son unique ambition fut de faire le bien . Pouvait-il ne pas être amèrement pleuré de ses justiciables , après avoir si long-temps exercé sur eux la fonction d'ange tutélaire ? Voyez leurs pleurs , écoutez leurs sanglots ; vous sentez qu'ils partent du cœur . En approchant de cette fosse , je la vois entourée de jeunes médecins , ils pleurent ; de parens , ils sanglottent . Quel est ce deuil si profond ? Un médecin jeune encore , mais distingué par un rare génie , recommandable par des connaissances singulières , d'un zèle à ne point connaître de dangers pour secourir l'homme souffrant , entre précipitam-

ment dans la tombe foudroyé du mal contagieux qui l'atteignit lorsqu'il prodiguait, dans un hôpital, ses soins à des indigens dont il sauva les jours, en succombant lui-même. Vous voyez ces pleurs ; mais vous n'entendez point les gémissements du pauvre, les accens de sa douleur, de sa reconnaissance, de ses regrets pour celui qui sacrifia sa vie pour lui conserver l'existence. Vous ne pourriez supporter leur cruelle affliction.

Qui vois-je faire cortège à ce convoi ? Une foule portant robes noires, cravattes et toques de palais, sur le cercueil mêmes insignes. J'aperçois des hommes de tous les rangs, de toutes les conditions. Le palais est vide de juges, d'avocats, d'avoués ; les tribunaux se sont spontanément fermés. Cet homme fut donc revêtu d'une haute magistrature ? pas du tout. Ce fut un orateur célèbre ? pas davantage. Que fut-il donc ? Il fut avoué, puis juriscon-

sulte. On pleure, on pleure beaucoup, ce ne sont point des larmes feintes. L'homme rare dont on déplore la perte, rendit son cabinet un sanctuaire dans lequel sa science et son intacte probité, son esprit et l'autorité de sa vertu éteignirent mille procès; son jugement était si droit, que l'on s'en rapportait à son unique sagesse pour terminer mille différens; c'était être certain d'avance de soutenir une mauvaise cause, que de ne pas souscrire à sa décision. Combien de familles lui doivent leur repos, leur concorde! On pleure un homme qui, par sa considération personnelle, ses lumières, sa vertu, surpassa beaucoup de magistrats, fut l'arbitre sans passion des plus hauts intérêts. Je ne m'étonne plus de voir tant de larmes; il ne manque pas de juges; mais qu'il est rare un mortel dont la conscience soit toute seule un tribunal assez révééré, pour que jamais l'on n'ose appeler, sans trem-

bler, des décisions de sa sagesse ! La terre possède peu de ces êtres privilégiés.

Combien d'enfans suivent ce modeste convoi ; tous ils sanglottent. C'est donc leur père ? mais ils sont par centaines. C'est leur instituteur : ce fut un homme bon qui les aima ; qui, par une méthode ingénieuse, sut ravir à cet âge tendre le pénible et dur accès du premier enseignement. Comme ils l'aimaient ! mais son inépuisable bonté pour l'enfance savait toujours se mettre au niveau de leur débile intelligence ; l'amour qu'ils lui portaient devenait lui-même la cause première de leurs succès. Comment oser contrister un être si bon ? Où retrouver un pareil maître ?

Quelle foule compose cet imposant cortège ? Les armes, les sciences, les personnes les plus relevées dans l'administration, y rendent certainement hommage à quelque illustre personnage, et des parens les suivent en pleurant. Cet homme, d'un mérite vraiment rare, devint, par son pro-

pre génie, l'artisan de la plus belle illustration que puisse conquérir une bonne ame par une longue vie, dont chaque jour fut marqué par d'utiles travaux. La pharmacie fut sa profession, mais non pas le seul élément de sa gloire; elle eut une plus solide base, car il la fit reposer sur le bien qu'il fit aux hommes. Ce ne fut pas en chimie un inventeur; mais personne ne sut plus heureusement appliquer les découvertes de cette science à l'économie domestique. Il dota la France de la culture de la pomme de terre. Quelle partie de l'économie rurale n'a-t-il pas améliorée par ses savantes recherches! comme il sut rendre la science utile et vulgaire avec quel soin il examina les élémens de la fabrication du pain, et s'occupa de l'amélioration de la charrue, de la culture des fourrages! quels remèdes il sut apporter aux fléaux souvent affligeant les provinces! quelle activité dans son zèle! quelle prudence dans ses conseils! combien il sa-

vait encourager de jeunes talens ! avec  
 quelle force il réprimait tous les abus !  
 Combien sa vie fut utile ! Quel emploi ne  
 sut-il pas honorer par son intacte probité,  
 ses lumières , le besoin qu'éprouvait son  
 ame bonne de toujours faire le bien , et de  
 le bien faire ! Sur sa tombe , l'académie  
 loue sa science ; la société d'agriculture , sa  
 continuelle sollicitude pour l'amélioration  
 des cultures et de l'économie rurale ; l'ad-  
 ministration des hospices , son zèle ardent  
 pour soulager l'humanité souffrante , visi-  
 ter les hôpitaux , surveiller leur service ,  
 tempérer le sort et les chagrins des Incu-  
 rables , dont il s'était spécialement consti-  
 tué le consolateur et le père ; les pharma-  
 ciens , vantent celui qui fut l'honneur de  
 leur profession ; les pauvres pleurent celui  
 qui fut pour eux une seconde providence.  
 Est-il possible de voir un plus bel hommage  
 rendu à la vertu dans la tombe ? Mais aussi,  
 qui fut plus homme de bien que l'illustre  
 Parmentier ! Était-il une société savante



dont il ne fût point le digne membre? Était-il une association consacrée au soulagement du pauvre, dont il ne fût pas le coopérateur le plus zélé? Il mourut sans fortune. Sa respectable cendre se serait peut-être rencontrée dans cet asile mortuaire, non sans honneur, parce que la vertu jouit du privilège de donner un indicible prix à tout ce qui lui est consacré mais sans distinction; les pharmaciens de la France entière ont cru s'honorer en consacrant un monument élevé à leurs frais, à la mémoire d'un homme qui les honora, en devenant l'honneur de l'humanité tout entière par un mérite singulier. Combien le cœur est satisfait proche de telles cendres! combien elles donnent aux hommes de leçons! pour la jeunesse que d'exemples!

Les funérailles de madame de Fould, auxquelles nous nous trouvâmes présents, il y a plus de deux années, offrirent un spectacle bien rare. Cette dame était juive. Un

cortège de douze à quinze cents pauvres , qui suivaient en pleurant les voitures de deuil , remplit en un moment le cimetière des Israélites. Avant de rendre à la terre sa dépouille , un membre laïc , du consistoire de cette religion , veut prononcer son éloge funèbre ; ses pleurs l'empêchent de parler. Après quelques momens d'un silence solennel , d'une voix forte , s'adressant aux indigens se pressant en foule autour des restes qui bientôt allaient leur être ravis , il s'écria : *Est-il parmi vous quelqu'un, de quelque pays, de quelque religion que ce soit, qui, dans son besoin, se soit adressé à madame Fould, et se soit retiré les mains vides ?* Personne, répondit la multitude, d'une commune voix. *Puisque cela est ainsi, reprit-il, implorons l'Éternel pour celle qui fut si bonne envers tous les hommes qu'elle chérit comme ses frères, qu'elle aima comme une mère ; il lui sera propice en la récompensant d'une vie*

*toute de bienfaisance et de bonnes œuvres.* M. Fould s'avance avec ses enfans. *Jurons ensemble*, leur dit-il, *d'imiter votre mère.* Ce pieux serment est prêté. Aussitôt ils se retirent accablés du poids de leur indigne douleur, et ne peuvent voir accomplir les dernières cérémonies funéraires. Jamais oraison funèbre ne produisit un si touchant effet ; les pleurs des indigens se changèrent à l'instant en des sanglots, en des cris déchirans ; la terre fut arrosée de larmes ; en sanglotant, on entendit le cimetière retentir de l'éloge de cette dame ; chacun bénissait sa mémoire ; chacun se redisait ses bienfaits ; les pauvres l'appelaient leur mère ; les riches s'excitaient à une bienveillance universelle envers tous les hommes, dont elle ferait alors un peuple de frères. Quel bel exemple de bonté madame Fould laissait à suivre ! Non contente de faire le bonheur des siens, comme épouse et comme mère, cette dame vécut seulement pour faire du bien aux

hommes. Née sans fortune, elle se ressouvint du poids accablant de la misère du pauvre; et ne se regarda comme heureuse d'être devenue riche de la fortune acquise par son mari; dans un commerce immense, qu'en faisant à chaque moment de nouveaux heureux. Sans cesse sa main s'ouvrait pour répandre des aumônes sur les indigens quels qu'ils fussent; leur seule misère formait pour eux un titre certain à sa commisération bienfaisante; elle leur donnait, par cela seul qu'ils étaient hommes, et que ces hommes étaient ses frères. Faire élever les orphelins, instruire les enfans des pauvres, assurer leur existence en leur faisant apprendre des métiers, secourir les vieillards dans leur caducité, les infirmes dans leurs langueurs, sécher les pleurs des veuves par ses bienfaits, furent ses œuvres de prédilection, ses jouissances. Ingénieuse dans ses libéralités, elle ne se contenta point de tendre toujours une main secourable aux mal-

heureux venant incessamment mettre sous ses yeux le déplorable tableau de leur insupportable misère ; elle savait encore épargner la pudeur d'une demande aux pères de famille non indigens , mais mal aisés , en palliant alors son aumône sous l'apparence d'un prêt utile à de petites entreprises de commerce , mais dont jamais elle ne redemanda les fonds ; les dons de cette nature s'élevaient souvent à trois ou quatre mille francs , et quelquefois se portaient à dix mille. De quelle solide vertu était douée cette femme ? Quel bel exemple ! Quel sublime engagement que celui d'imiter constamment sa bienfaisance ! Faut-il demeurer étonné des sanglots , des regrets , de la consternation de l'indigent , lorsqu'il la vit entrer dans la tombe ? En cherchant un modèle pareil de tant d'amour et de reconnaissance du pauvre , nous n'avons pu trouver que l'exemple des funérailles de la mère de M. le premier président de Lamoignon. Après avoir

pleuré, gémi sur son cercueil dans l'église de Saint-Leu, sa paroisse, les indigens apprennent que ses restes doivent être transportés, suivant ses volontés dernières, dans l'église des Récollets de Saint-Denis. Leur gratitude ne leur permet point de penser à se voir pour toujours privés de la dépouille de leur commune mère ; ils jouiraient encore en pleurant sur sa tombe ; ils s'y consoleraient encore en répandant sur elle des pleurs d'amour et de regrets ; ils ne peuvent consentir à se voir enlever ce dernier adoucissement à leur amère douleur. Tandis que les prêtres et les parens prenaient un léger repas, avant d'aller à Saint-Denis accomplir les dernières cérémonies funéraires, les pauvres, sentant qu'il leur restait peu d'instans avant qu'on leur ravît leur trésor, prennent la résolution la plus étrange. De leurs mains ils creusent eux-mêmes, dans l'église de Saint-Leu, une fosse, y transportent le corps de leur bienfaitrice, l'y descendent,

s'assurent ainsi des dépouilles de celle qui fut pour eux la plus tendre des mères. Ce fait, si touchant, eut lieu le 2 janvier 1652. Un bas-relief, sorti du ciseau de l'habile Girardon, retraçait sur son tombeau cette touchante scène, si honorable pour la mémoire de madame de Lamoignon. Quel attendrissant spectacle présentent de telles funérailles ! Non, non, il n'est point d'obsèques pareilles à celles accompagnées des pleurs du pauvre et des bénédictions de l'indigence.

Pourquoi, faut-il l'avouer avec une sincère douleur, ces cérémonies laissent-elles rarement quelques traces dans le cœur de la plupart des hommes les plus polis ? Des obsèques sont une lugubre pompe, auxquelles les obligations sévères de la décence, des égards, du devoir, les contraignent d'assister. Dès que le mort est entré dans la tombe, il est condamné au plus profond oubli. Ces hommes, réellement dénués de cœur, regrettant quelques heu-

**res d'ennui , franchissent d'un pied léger** le seuil du cimetièrè, retournent bien vite à leurs affaires, à leurs plaisirs ; celui que l'on aura vu le matin gravement ennuyé à un enterrement , rira le soir dans les cercles , ne rougira point de se montrer au spectacle , peut-être même de folâtrer dans un bal. Hommes frivoles ! dans toutes les conditions vous êtes toujours les mêmes : la contrainte vous fatigue, l'apparence de la douleur vous est odieuse, l'image du terme de votre vie vous est épouvantable ; il n'est point d'efforts que vous n'employiez pour éloigner de vous le déchirant souvenir de ceux qu'il vous faudra bientôt suivre vous-mêmes dans la tombe ; le pauvre noie dans le vin ses prétendus regrets , le riche les engloutit dans l'enivrement du plaisir.

**Tandis que les curieux repaissant leurs loisirs des scènes diverses dont ce funèbre asile devient sans cesse témoin , examinent des monumens superbes, bien ordonnés**



ou bizarres, des parens pieux accourent  
pour rendre hommage aux cendres de  
leurs proches.

Dans ces paisibles lieux, sous des berceaux de fleurs,  
Le chagrin, les regrets, viennent verser des pleurs;  
Ils peuvent y trouver une ombre officieuse.  
Le trépas à leurs yeux cache sa faux hideuse,  
Il range ses sujets dans un vaste jardin;  
Et le séjour des morts est un nouvel Éden (1).

Passant au milieu de tant de tombeaux,  
sans considérer aucun de ceux étrangers à  
leur tendresse, ils parviennent, recueillis,  
au monument renfermant l'objet de leur  
culte pieux. Désormais tout entiers à des  
soins chers à leurs cœurs, rien ne saurait  
les détourner de si touchans devoirs. Voyez,  
chaque jour de repos, les pauvres se hâter de

---

(1) Cette strophe, et les deux vers placés à la description de l'entrée dans le cimetière, furent crayonnés sur le mur de la terrasse de la maison. Leurs auteurs, à nous bien inconnus, ne nous accuseront point de plagiat. En les traçant, ils crurent faire au public une leçon trop souvent nécessaire; nous croyons la rendre plus utile en la répétant dans ce manuel.

venir sur le cercueil de leurs ancêtres ; ils embrassent l'humble croix de bois marquant le lieu du cercueil de leurs proches, la couvrent de baisers, l'entourent de fleurs, les cultivent, les arrosent, et semblent tenter de consoler ces restes de l'abandon cruel auquel leur indigence les contraindra de les laisser à regret dans cinq années, dont le terme ne suffira pas pour calmer leur douleur et tarir leurs regrets. Lisez - en le témoignage certain sur du papier, où leur main inhabile traça grossièrement les preuves irrésistibles des sentimens d'ames bonnes ; combien, malgré toute sa rudesse, leur douleur devient éloquente ! combien elle est empreinte de l'inimitable cachet de la sincérité ! Voyez ces parens, désolés de la perte d'un enfant, l'objet de leur tendresse : ils n'ont point de marbre à placer sur sa tombe pour perpétuer fastueusement son souvenir ; mais ils posent, au-dessus de son berceau, ses jouets : ils leur suffiront pour se rappeler tout ce qu'a per-

du leur amour, tout le plaisir qu'une mère éprouvait en le voyant se livrer au doux repos de l'innocence; tout le charme qu'un bon père ressentait, au milieu de ses plus durs travaux, de voir le fruit de ses purs amours se livrer paisiblement à ses naïfs jeux. En les considérant, combien ils versent de pleurs! Ils sont bien réellement pour eux, le monument d'une douleur interminable et d'interminables regrets : le marbre, le bronze et la dorure n'auront jamais le pouvoir d'émouvoir aussi profondément les cœurs. En considérant la native simplicité de cet hommage de l'amour paternel du pauvre, chacun sent involontairement des larmes mouiller ses yeux, et s'écrie : Combien ces bons parens aimaient leur enfant! Où trouver, sur la tombe des riches, une épitaphe aussi touchante? Elle n'est gravée ni sur la pierre, ni sur le marbre; ce ne sont point d'orgueilleux caractères tracés en or, mais sur un papier grossier, qu'une simple vitre dé-

fend de l'injure des saisons : *Ici reposent les restes chéris de Pierre Génie , âgé de sept ans cinq mois , décédé le 28 juillet 1819. Enfant aussi doux qu'aimable , sa tendresse pour ses chers parens fut sans égale ; sa perte les rend inconsolables. — A notre frère bien-aimé , qu'une mort cruelle et prématurée ravit , en quarante-sept heures , à notre amour. Prie le dispensateur de toutes choses , devant lequel tu dois être , de donner à tes parens la force de supporter la douleur que leur cause ta malheureuse fin. — Dors , mon frère , ton frère et ta sœur veillent pour te pleurer. Où rencontrer des sentimens plus délicats et plus tendres ? Vous qui recherchez les jouissances pures des bons cœurs , ne dédaignez point , dans ce funèbre asile , la dernière demeure du pauvre ; venez la visiter le matin des jours de fête , vous y contemplerez ses soins religieux pour des restes qu'il chérit ; vous y verrez , sans faste , verser des pleurs sincères ; à ce touchant*

spectacle, vos yeux se mouilleront, mais vous ne pourrez regretter les larmes délicieuses que vous aura fait répandre la vertu, que vous auront ravies la vue d'un culte pur rendu à des mortels dont on n'a gardé le touchant souvenir que parce qu'ils furent réellement regrettables par une existence vertueuse.

Sur tous les autres points de cet asile du deuil, l'on voit, chaque jour, des parens, chargés de tristes arbrisseaux ou bien de fleurs, arriver, dès le matin, pour orner les tombeaux de ceux qu'ils chérissent. Des jardiniers les plantent et les arrosent. Rien de mieux entretenu que les parterres formés sur cette terre aride dans les enceintes environnant chaque tombeau. Voyez cette veuve assise près de la tombe de l'époux ravi à sa tendresse : tantôt, la considérant avec douleur, elle pleure ; ses regards ne peuvent sortir de dessus la terre renfermant celui qu'elle aime toujours, qu'elle chérit, auquel elle regrette d'avoir

pu survivre ; tantôt on la voit prosternée ,  
l'arrosant de ses larmes , l'inondant de  
ses pleurs , la couvrant de baisers , la jon-  
chant de fleurs , y attachant des couronnes  
d'immortelles , en suppliant le ciel de se  
montrer propice à celui qui , sur cette  
terre , forma tout son bonheur. Plus loin ,  
une mère désolée , étendue sur le tombeau  
d'un enfant chéri , ravi à sa tendresse , ivre  
de la douleur d'avoir survécu à son fils , ose  
accuser l'Éternel de s'être mépris , et ré-  
clame de sa bonté , comme une faveur in-  
signe , de n'être bientôt plus séparée de  
l'objet de son intarissable amour. Sous un  
bosquet prochain , des enfans respectueux ,  
courbés devant la tombe de leur vertueux  
père , demandent de pouvoir suivre ses  
exemples , en adressant les vœux les plus  
ardens pour la félicité de celui dont la ver-  
tu protégea leurs premiers ans , dont la  
bonté fut le charme de leur enfance. Que  
vois-je ? C'est un époux venant , chaque ma-  
tin , déposer une fleur sur la tombe d'une

épouse toujours chérie. Privé maintenant de ses chastes embrassemens , chaque jour il apporte sur son tombeau le témoignage de son constant amour. Ni les plus durs frimas, ni les chaleurs excessives, ne peuvent retenir sa tendresse ; il aime toujours, parce qu'il aima sincèrement l'objet auquel il unit pour jamais son bonheur et sa vie. Au pied du coteau , des jeunes gens , oubliant que leur mère n'entend plus leurs voix dans la nuit du trépas , tentent de consoler sa cendre en venant déposer sur ses restes des couronnes académiques auxquelles elle eût souri. De jeunes filles s'approchant respectueusement du tombeau de leur mère , levaient en haut les yeux , en réclamant pour elle la divine bonté ; leur prière fut interrompue de pleurs et de sanglots ; sur un marbre glacé , elles imprimèrent des baisers brûlans d'amour et de regrets. Ayant satisfait leur piété , elles se relèvent , et s'écrient de l'accent de cœurs navrés d'une douleur sans mesure : *Adieu,*

*maman, nous reviendrons bientôt.* Pauvres enfans ! ils croyaient encore être entendus de leur mère, parce que toujours elle vivait dans leurs cœurs ! Sous un berceau prochain, des enfans oubliant aussi que leurs jours de fêtes s'étaient convertis en des momens de deuil et des jours de douleur, ornaient de roses, et tressaient des couronnes de myrtes et d'immortelles sur la tombe de leur mère; ils lui apportaient encore le tribut ordinaire de leur amour, au jour autrefois si délicieux dans lequel ils avaient la douce habitude de célébrer sa fête. Que ce délire de la piété filiale est touchant ! Plus loin un vieillard, courbé sous le poids des années, de sa débile main cultivait, en pleurant, des fleurs croissant sur la cendre d'un fils ombragée du cyprès destiné à couvrir de ses tristes rameaux leur commune tombe. Que ce tendre commerce entre les vivans et les morts a de charmes pour les cœurs vertueux ! Mais comment peindre ces scènes héroïques, où la nature se sur-



montant elle-même, ne peut soutenir le poids de sa douleur, lorsque le cœur, pour satisfaire à sa reconnaissance, s'impose lui-même un fardeau supérieur aux facultés de son corps. Raconter de tels faits dans leur simplicité, suffit sans doute pour faire apprécier tout leur prix. Un époux vit son épouse périr pour lui victime de son tendre attachement. Durant un long emprisonnement de son époux, aux tourmens de sa triste situation, elle joignit la dure privation de tout aliment d'un jour l'un, pour en nourrir plus abondamment son mari. Reconnu innocent, ses fers tombent; mais sa femme succombe consumée par une maladie lente, dont sa respectable abstinence et ses chagrins sont la première cause. D'abord ses restes sont placés dans un temporaire abri; mais son mari lui doit un monument plus digne de sa vertu, plus convenable à sa reconnaissance. A la vue de sa dépouille, entrant dans un nouveau tombeau, il prononce l'éloge d'une épouse

chérie, parvient à l'achever; mais lorsqu'il cesse de parler, la douleur le suffoque, ses pieds ne le peuvent supporter, difficilement on l'entraîne, bientôt un flot de sang l'inonde; tout annonce qu'il va périr victime de sa tendresse et de sa reconnaissance; difficilement il revient à la vie pour continuer ses larmes et ses regrets. Au printemps dernier, une femme donna un exemple non moins singulier de toute l'énergie de l'amour conjugal. Dans le trouble d'un accident funeste qui lui ravit en peu de jours son mari, absorbée du poids de sa douleur, elle ne sut penser au lieu convenable pour sa sépulture, ses restes furent placés dans une fosse temporaire; elle l'apprend: aussitôt elle leur veut assurer un perpétuel repos. Pour être certaine de posséder le trésor auquel sa tendresse donne le plus haut prix, son courage la détermine d'affronter le plus cruel spectacle. Au jour de l'exhumation, elle se rend au cimetière, s'approche de la fosse,

en voit tirer le cercueil ; mais est-elle assurée que, parmi tant de cadavres, il n'existe point d'erreur dans les dépouilles qu'on lui présente ? Renfermées dans une bière, elle ne saurait les reconnaître : vainement on lui représente l'infection d'un cadavre ayant péri d'un dépôt dans la tête ; elle réclame comme une grâce l'ouverture du cercueil, peut-être reconnaîtra-t-elle le linge lui servant de linceul. On le lui accorde ; elle paraît hésiter ; demande un instrument pour découdre le fil qui le retient, elle-même y fait une large ouverture, aperçoit encore la tête de celui pour lequel elle vécut, se précipite à son col ; on veut la retenir ; ces efforts sont vains, elle s'écrie : *Toujours il m'aima ; jamais , durant sa vie , il ne me fit de mal ; pourrait-il m'en faire maintenant ; laissez-moi.....* Elle couvre de baisers brûlans le visage de ce cadavre, devenu pour tout autre effroyable ; les pleurs l'inondent, les sanglots la suffoquent : abattue sous le poids de sa dé-

solution, elle s'évanouit, après avoir donné un exemple peut-être unique de toute la puissance du délire de l'amour conjugal. Oui, une femme peut seule aimer ainsi; il n'est pas donné à l'homme d'éprouver tant d'amour. Que de beaux exemples présente encore ce lieu funèbre! mais il faut posséder un œil attentif pour les voir, un bon cœur pour les sentir.

Avec respect, l'on est témoin de scènes si touchantes. Pourquoi faut-il que le recueillement des personnages les plus graves, soit incessamment troublé dans ces lieux de deuil, en y lisant des épitaphes dont la diction, les pensées bizarres, une ridicule emphase, les éloges déplacés, ou bien l'extrême froideur, excitent le dédain, la pitié, et trop souvent un sardonique sourire? Ecoutez ce précepte du poète de la raison :

**Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles  
Sont d'un déclamateur amoureux de paroles.  
Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez;  
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.**

Ces grands mots dont l'auteur, alors emplît sa bouche,  
Ne partent point d'un cœur que sa misère touche.

Qu'aurait-il pensé en voyant, dans ce cimetière, gravés profondément sur une pierre tumulaire, à perpétuelle demeure, cette inscription en manière d'épitaphe? *Les torrens sont descendus de la montagne; ils ont emporté la chaumière, et ruiné l'espoir du couple paisible qui l'habitait; une tendre mère périt sous les débris, l'époux croyait avoir sauvé sa jeune compagne et le trésor que renfermait son sein; elle n'a survécu que pour mettre au monde le premier et dernier gage d'un mutuel amour; ensuite elle est allée rejoindre sa mère, et toutes les deux reposent ici. Pleurez sur l'époux obligé de vivre, sur l'orpheline privée à trois mois des baisers et du lait de sa mère; et maudissez le torrent de la montagne. Quel épouvantable galimatias double ou triple! quel phébus dans cette ire contre le torrent de la montagne! pourquoi tant de*

grands mots et de pensées burlesques pour inviter les passans , non-seulement à pleurer la mort de deux êtres probablement fort bons, mais à maudire le torrent de la montagne? ce qui ne saurait en conscience se faire, sans bien connaître le sens caché dans ce mystique torrent. Est-ce la mort que l'on voulut ainsi désigner?

De murmurer contre elle et perdre patience

Il est mal à propos ;

Vouloir ce que Dieu veut, est la seule science.

Qui nous met en repos.

MALHERBE.

Serait-ce la Divinité elle-même qui permit au torrent d'engloutir ces déplorables victimes, qu'il faudrait maudire? Sans frémir, on ne le saurait penser. Et puis, voyez la torture dans laquelle jette une imagination bizarre ; elle convie tout le monde à partager sa douleur, ses chagrins, son tourment ; elle voudrait faire pleurer. Que fait-elle naître? le sourire. Qu'il était préférable de se contenter des

deux inscriptions placées sur les façades latérales : *A ma belle-mère, ma seconde mère; 31 octobre 1815. A ma femme, après un an de mariage; 30 mars 1816.* Elles peignaient elles seules le sentiment, en inspirant de la pitié pour l'infortuné privé en si peu de temps de sa jeune épouse et de sa seconde mère. Se croirait-on à Paris au dix-neuvième siècle, ou bien au milieu de Lutèce païenne, en voyant gravement, dans le cimetière du P. La Chaise, un honnête Parisien supplier humblement les passans, de prier les *dieux immortels* pour le repos de son parent. J'y lis ce quatrain sur le tombeau d'un coiffeur; c'est bien sa profession, le titre dont il s'honore davantage; car il est profondément gravé sur sa pierre tumulaire :

Actif, intelligent, plein de goût et d'adresse,  
 Il fut, aimant les arts, le premier dans le sien.  
 Sensible et généreux, son cœur goûta l'ivresse  
 Du bonheur, du génie, et de l'homme de bien.

On ne pouvait mieux faire l'éloge de

toute la plénitude des talens du perruquier, que dans le premier de ces vers. Lisons-le bien : Il fut *actif, intelligent, plein de goût et d'adresse ; il fut, aimant les arts,* chacun le sait ; il les aima, en fut amoureux jusqu'au délire ; en amassa chez lui les chefs-d'œuvre, les entassa, les adora, et par conséquent il dut priser son talent pour la coiffure, tout juste à sa valeur ; on ne s'attendait guère, par conséquent, à le voir vanter dans son épitaphe, d'avoir été le premier perruquier du monde ; cependant on y lit, qu'*il fut le premier dans le sien ;* on n'en doute point ; mais le talent futile d'un perruquier est-il un art ? *Il fut sensible et généreux ;* excellentes qualités, bien louables dans la tombe ; il les posséda ; mais *son cœur goûta l'ivresse du bonheur, du génie...* créateur de perruques ; car, sur tous les murs de Paris, il s'en est proclamé l'inventeur ; on veut encore qu'il soit ivre du bonheur de cette création, et que, peut-être comme

..



Pygmalion , il se soit mis à genoux devant ses perruques. Un *homme de bien* reçut-il jamais de plus mauvais complimens sur sa tombe, tout en prétendant honorer son talent. Qu'il est à plaindre d'avoir eu pour panégyriste un esprit aussi gauche ! Jamais l'on ne vit, réunies dans peu de mots, plus d'inconvenances ; cependant cette épitaphe n'est pas la seule de son genre. Qu'aurait pensé le bon Horace, si on lui eût dit qu'un jour son fameux *Quandò ullum invenient parem* servirait de permanente oraison funèbre à un suisse de paroisse, qui put être un fort bel homme, un fort honnête homme, mais ne fut jamais un Quintilius. Ce beau vers, d'ailleurs si déplacé, prêtait d'ailleurs à plus d'une interprétation ridicule ou maligne. Les marguilliers l'auraient-ils fait placer ? Il exprimait tout leur embarras de jamais rencontrer un si beau suisse. Était-ce sa femme ? L'inconvenance devenait encore plus forte. Mais à quel

degré de stupidité était parvenu celui qui , estimant reposer dans ce cimetière , le comble du bonheur , et le prenant sans doute pour le ciel , inscrivit sur un tombeau : *Ici repose , au SÉJOUR DES BIEN-HEUREUX , Joseph D.... , marchand de beur!* Mais il a de quoi se consoler dans la sottise de son voisin , qui y fit bien graver sur un tombeau , et nous l'avons bien lu : *Ici repose l'ame de mon père ;* et cet homme n'est pas un Chinois , croyant une ame capable de reposer sur une tablette. Plaignons seulement la profonde ignorance d'un serviteur fidèle , ou bien d'un protégé peu instruit , estimant honorer la cendre d'un homme de bien , lorsqu'elle se trouvait encore veuve de toute marque de souvenir. En attendant un monument , digne de sa vertu , qui s'y voit maintenant , il inscrivit , sur un carton , ces mots : *Sous cette noble épine , repose celui dont les vertus sentaient la rose. Passans , curieux des tombeaux , ici , le coffre des*

*vertus repose sans flambeau.* Jamais l'on ne vit la dépouille d'un homme vertueux assimilée à un coffre, et son ame devenue un flambeau animant ce coffre ; mais celui qui eut cette pensée bizarre et presque burlesque, s'y complaît tellement, qu'il l'a reproduite au pied d'un fort beau monument et d'une inscription digne de la cendre qu'il renferme, en la plaçant de nouveau comme un hommage méritant d'attester aux curieux toute l'étendue d'une reconnaissance dont il ne rougit point, car il l'a signée en toutes lettres. S'il eût consulté une raison éclairée, il eût senti que, loin d'inspirer du respect pour le mortel dont il révérait la mémoire, il prêtait à rire devant sa dépouille sacrée ; mais, content de lui-même, il ne s'est point aperçu combien sa pensée se trouvait exprimée de la plus ridicule façon. Pardonnons à son zèle, en espérant, à l'avenir, qu'un imprudent ami ne pourra désormais atténuer le respect

dû à la cendre d'un patron , dont il lui était honorable de reconnaître les services. Déjà l'administration a fait disparaître plus d'une inscription répréhensible dans un lieu continuellement ouvert à la curiosité publique , à l'investigation de Français avides de souvenirs , au respect des habitans de Paris , le parcourant sans cesse pour y vénérer leurs parens ; la décence commandait d'en bannir toute satire injurieuse pour les morts , tout reproche amer pour les vivans ; de conserver , envers les défunts , le respect , et de proscrire toutes pensées messéantes contre les principes d'une morale pure , et la vénération profonde due à la Divinité. Déjà l'on a beaucoup fait ; car l'on ne saurait s'imaginer à quel degré de folie l'ignorance et la passion s'égarèrent sur des tombes. Croirait-on qu'un mari , d'une méchante humeur , loin d'y dérober aux regards les défauts de sa femme , qu'il devait plaindre s'il ne la regrettait pas , fit copier , sur sa

dépouille encore brûlante, cette satirique épitaphe ?

Ci-gît ma femme, ah ! qu'elle est bien  
Pour son repos et pour le mien !

Sans doute il est pénible d'avoir à relever les fautes de parens insultant, sans s'en douter, les morts en les croyant révéler; mais une critique délicate, fine et sévère, est nécessaire pour conserver à ce lieu sacré toute sa décence; plus d'un barbarisme en doit être proscrit, et surtout un sens exquis être employé pour empêcher des proches peu instruits de changer en scandales l'expression de leurs regrets, leur interdire des inconvenances, ne leur laisser honorer seulement que ce qui, pour tous, est estimable, respectable, vénérable.

Lorsqu'aux premiers jours de novembre, les arbres, dépouillant leur aimable verdure, annoncent, par la nudité de leurs branchages, la passagère mort de tout ce qui, sur la terre, fructifie, la

dernière fête champêtre des habitans de Paris, est celle des Morts. De toutes les portes de cette vaste cité sort, à la fois, une foule immense, se pressant pour visiter les funèbres asiles où dorment tristement ses amis, ses parens, attendant le plus heureux réveil. Les cimetières sont remplis. Le dogme saint de l'immortalité est l'ame de cette lugubre fête. Chacun s'écrie :

O mort ! est-il donc vrai que nos ames heureuses,  
 N'ont rien à redouter de tes fureurs affreuses ?  
 Et qu'au moment cruel qui nous ravit le jour  
 Tes victimes ne font que changer de séjour ?  
 Quoi ! même après l'instant où ses ailes funèbres  
 M'auront enseveli dans les noires ténèbres,  
 Je vivrais ! Doux espoir ! que j'aime à m'y livrer !

RACINE, *Poëme de la Religion.*

Dans l'enthousiasme de ce beau sentiment, chacun cherche le tertre modeste, la pierre funéraire, le triste cyprès, la couronne de fleurs, le monument sous lequel repose la cendre de celui qu'il aime, qu'il aime, qu'il veut toujours aimer. Combien de

prières, d'accens d'une douleur profonde, de cruels regrets, de tendres cris d'amour, retentissent dans ces lieux, où chaque grain de poussière retrace un souvenir ! Ici, la sœur pleure son frère ; la mère déplore le trépas d'une fille ravie, dès son printemps, à ses tendres caresses ; à la vue du tombeau renfermant la dépouille de l'enfant qu'en vain elle nourrit de son lait, une mère soupire ; un vieillard pleure entre le sépulcre de son père et la cendre d'un fils, au milieu desquels, déjà, lui-même marqua sa place dernière. Là, c'est

..... Une jeune beauté,  
 Dont la douleur se tait, et veut fuir la clarté :  
 Ses larmes cependant coulent en dépit d'elle ;  
 Son œil est égaré, son pied tremble et chancelle.  
 Hélas ! elle a perdu l'amant qu'elle adorait,  
 Que son cœur pour époux se choisit en secret ;  
 Son cœur promet encore de n'être point parjure ;  
 Une veuve non loin de ce tronc sans verdure,  
 Regrettait un époux, tandis qu'à ses côtés  
 Un enfant, qui n'a vu qu'à peine trois étés,  
 Ignorant son malheur, pleurait aussi comme elle.

FONTANES.

**Voyez ces orphelins étendus sur la tombe de leur père, comme ils l'arrosent de larmes.** Ils sentent tout ce qu'ils ont perdu. De vieux amis, tremblant sous le poids des années, viennent visiter la tombe de vieux amis. Écoutez leurs regrets, leurs prières : ils voudraient déjà tenir la place qu'ils marquèrent près d'eux pour leur propre sépulture. Considérez ce jeune époux envisageant, avec une douleur sans mesure, la tombe d'une épouse chérie. Il pleure, il soupire, il prie, il aspire à sa félicité, tandis qu'il n'est plus pour lui de bonheur sur une ingrate terre. En ce jour solennel, ce n'est point la magnificence des monumens que l'on veut admirer, c'est à l'immortalité des ames que l'on vient rendre un authentique hommage; ce ne sont point des cendres éternellement glacées que l'on se hate d'honorer, mais l'on veut consoler, par des prières officieuses, des cœurs continuant de subsister pour nous aimer : c'est le plus bel hommage rendu au Dieu



punissant toujours le crime et récompensant la vertu. Qu'elle est morale, qu'elle est touchante, cette fête mortuaire dans laquelle s'établit le plus tendre commerce entre les vivans et les morts ! Une douce espérance naît seulement sur le tombeau de l'homme de bien ; on le voit entouré de ses proches, tandis que le sépulcre de l'homme injuste et pervers demeure désert. Quelle leçon ! Ses parens sentiraient-ils déjà qu'il n'est pour lui aucun solide espoir, qu'une éternité de malheur s'est ouverte devant lui ?

Remplis de ces pensées, seules capables de rendre précieux des tombeaux à des amis de la vertu, sensibles au pouvoir du talent, à l'empire du génie, pendant plus d'une année nous avons visité tous les réduits de cet asile mortuaire. Il n'est pas une pierre sépulcrale, pas un cippe, pas un monument que scrupuleusement nous n'ayons visité, pour y lire les intéressans souvenirs dont ils sont les immuables gar-

diens. Quelquefois même nous avons été assez heureux pour découvrir des noms célèbres ensevelis, dans un profond oubli, sous un simple tertre recouvert de gazon. En même temps nous avons recueilli toutes les épitaphes intéressantes par leur objet, ou piquantes par leur diction; enfin nous avons soigneusement examiné chaque monument pour pouvoir exactement le décrire. Possédant ces connaissances premières, persuadés que des tombeaux n'ont de prix que par le mérite des cendres qu'ils enserrent, nous avons ouvert les pages récentes de l'histoire contemporaine, consulté les éloges de tous les personnages marquans dans les lettres, les sciences, les arts, les annales de la vertu et de la gloire; examiné leurs écrits, leurs productions, leurs chefs - d'œuvre, leurs hauts faits; demandé à leurs familles des notions certaines sur des hommes aussi précieux, mais dont les bonnes actions non moins utiles furent moins con-

nues. De tous ces faits, nous avons commencé de composer un ouvrage sur les TOMBEAUX DE PARIS, contenant le *Nécrologe de toutes les personnes célèbres enterrées soit dans les nouveaux cimetières, soit dans les églises de Paris, avec la description de ces cimetières, de leurs monumens funèbres, le texte de leurs épitaphes, auxquelles seront jointes celles des tombeaux de Saint-Denis, et la description des Catacombes*. Le premier tome de cet ouvrage, formant l'histoire complète du *Cimetière du P. La Chaise*, paraîtra en décembre prochain. Ce sera un très-gros volume in-8°, orné de vingt-quatre planches représentant au trait, avec exactitude, la perspective, les ornemens et la dimension de plus de quarante de ses principaux monumens, d'une vue servant de frontispice, exécutée par un habile graveur. Son plan y est joint, représentant fidèlement l'état actuel du cimetière; en indiquant nominalemeut la position précise de chaque

tombeau remarquable. Parmi ses quinze mille monumens, nous en avons seulement choisi près de huit cents qui nous ont semblé maintenant les plus marquans; mais la méthode que nous avons adoptée, d'indiquer, par un numéro, chaque espace circonscrit par des routes ou des chemins, nous permettra toujours d'y placer soit d'anciens tombeaux que nous aurions involontairement omis, soit tous ceux que la mort forcera d'élever à des personnes célèbres sur lesquelles les familles voudraient appeler spécialement la vénération, par leurs actes de vertu qu'elles révéleront, l'éloge des talens ou des travaux dont elles voudront perpétuer plus certainement le souvenir, que par des épitaphes trop laconiques pour remplir cette intention pieuse. Notre dessein est de l'augmenter, au moins tous les six mois, du nécrologe et de la description des monumens funèbres des personnages dont la capitale doit regretter la perte. Ainsi ces funéraires ar-

chives pourront devenir un honorable dépôt dans lequel les familles trouveront constamment les titres de leurs proches à une juste célébrité, l'exemplaire de leurs vertus publiques et domestiques, et l'inscription de leurs droits à la plus solide gloire. Exemptes de partialité, de l'atteinte de passions haineuses, admiratrices de la vertu partout où elle se montre, jamais adulatrices du vice, elles fourniront à la postérité des documens certains sur le solide mérite de morts dont, trop souvent, elle ignore le prix des actions. Jamais elles ne tairont les titres des savans, des artistes, des hommes vaillans, des héros, des hommes de génie à la gloire; elles environneront leurs tombes de la considération due à leurs talens, à leurs vertus, sans attendre que les éloges académiques et les dictionnaires historiques disent ce qu'ils furent ou ce qu'ils firent; mais elles prendront encore une singulière satisfaction à publier toutes les bonnes actions de mo-

destes vertus redoutant l'éclat dans une vie toute de bienfaisance, tout entière utile aux hommes, et digne de servir de modèle dans le sein des familles. Ce sont elles qu'il nous sera le plus doux de proclamer, parce que les dictionnaires et les éloges, célébrant seulement les hommes de génie, leurs œuvres, leurs productions, leurs ouvrages, ne s'occupent jamais des vertus domestiques dont l'exercice de chaque jour forme les meilleurs exemples à suivre, les meilleurs modèles à imiter. Non, vous n'y serez pas oubliés, enfans respectueux, tendres mères, patriarches vénérables, qui fites de vos demeures le sanctuaire du bonheur; artistes ingénieux, dont les veilles dotèrent la patrie d'inventions utiles; négocians, dont les spéculations sages produisirent l'abondance; manufacturiers industriels, dont les conceptions marquées au coin du génie affranchirent la France d'un tribut à l'industrie étrangère. Il suffira à vos parens de déposer dans ces

annales le souvenir de tout ce que vous faites de bien, pour que désormais il soit transmis d'âge en âge. Vos noms brilleront d'un éclat non moins beau à côté d'hommes peut-être, durant leur vie, plus célèbres ; car, est-il dans la tombe d'autre gloire que celle de la vertu, des services réels rendus à son pays, des connaissances dont on a enrichi ses compatriotes, du bonheur dont on dota les siens, en y faisant encore participer le pauvre dans son réduit, le malade sur son lit de douleur, la veuve et l'orphelin dans leur dénûment absolu ?

Surpris de la masse de faits précieux recueillis par nous depuis plus d'une année ; certains que, pour le seul cimetière du P. La Chaise, ils composeront un gros volume, nous avons senti que l'étendue de ces matériaux surpasserait de beaucoup la grosseur d'un manuel facilement portatif, tout à la fois utile aux hommes instruits, auxquels il suffit seulement de rencontrer un nom fameux pour en savoir tout le

mérite; aussi profitable aux curieux avides de trouver dans ce cimetière les tombeaux les plus marquans, les monumens les plus beaux, les épitaphes les plus singulières. En conséquence, nous avons détaché de notre ouvrage complet quelques vues générales sur ce cimetière, en y joignant l'indication de l'objet des monumens marqués sur notre plan, et seulement une notice dans chaque genre de mérite. Nous espérons qu'elles suffiront pour estimer, à sa valeur, la nature de notre travail.

Pour mettre un ordre exact dans nos indications, nous avons marqué sur notre plan, d'un numéro particulier, tout espace de terrain circonscrit par des chemins, et nous avons suivi ces numéros ordinalement, de proche en proche, de manière que chacun s'appuyât toujours sur le précédent et sur le suivant; nous nous sommes seulement écartés de cet ordre sévère pour les pièces situées le long des murs, dont les intersections se trouvaient à de trop



longues distances, pour ne pas cesser d'être clairs en décrivant tout à la fois de trop grands espaces. Nous avons dû préférer cette dénomination ordinale à celle actuellement suivie dans le cimetière, dans laquelle le nom d'un même terrain tantôt s'étend sur plusieurs pièces, comme dans celle de l'Orangerie, ayant quatorze subdivisions; tantôt se rencontre double ou triple sur une même pièce, comme celle du Quinconce, de mademoiselle Rivière et de l'ancien tombeau du maréchal Ney; ou bien celle de madame Guyot, et de Molière et de La Fontaine, qui sont précisément les mêmes, et ne changèrent de dénomination que par l'arrivée, dans leur enceinte, de morts plus fameux.

Cette méthode, nécessaire pour nous-mêmes dans notre description, n'empêchera point cependant de suivre la route que l'on voudra dans la visite du cimetière. Sur quelque point que l'on s'y trouve, on verra sur le plan l'indication précise des

monumens dont on sera voisin, que nous aurons jugés les plus remarquables ; et dans la table alphabétique des noms terminant cet opuscule , un double numéro indicatif du numéro dans lequel ce monument est compris sur le plan tracé sur le terrain , et de la page à laquelle il en est question dans l'ouvrage. Voudra-t-on se borner seulement à visiter quelques monumens ? la table alphabétique servira tout à la fois à reconnaître leur place sur le plan, et le terrain et la page où il en est question dans l'ouvrage ; mais l'on n'y trouvera point leurs descriptions, leurs épitaphes, ni la biographie des personnages auxquels ils sont consacrés, ces détails ne pouvant entrer, par leur longueur, que dans l'ouvrage complet sur les tombeaux de Paris. Commençons maintenant l'indication ordinaire des monumens, à partir de la nouvelle porte d'entrée, en tournant à sa droite.

N° 1. Cet espace, voisin de la nouvelle

porte que l'on ouvre maintenant, est à présent occupé par des fosses communes, sur lesquelles le pauvre ne peut élever des monumens fastueux, ni durables; on y rencontre de loin en loin quelques croix d'un bois noirci, portant un petit nombre d'épithaphes.

N° 2. Revenons maintenant près de la porte actuelle. A sa droite est une petite porte servant d'entrée au cimetière particulier des Israélites. Il n'est ouvert aux personnes des autres religions que dans le moment assez rare dans lequel les Israélites accomplissent des cérémonies funèbres; cependant ils nous ont permis d'y entrer, et nous y avons remarqué d'abord le tombeau en marbre blanc du juif *Calmer*, en son vivant vidame d'Amiens, et seigneur de la plupart des terres de la duché-pairie de Chaulnes, et celui de sa femme, morte trente-trois ans après lui. Son corps fut transporté dans ce lieu, d'un ancien cimetière possédé par les juifs à la Villette. Dans le fond, à gauche, une pyramide de pierre

indique d'abord la sépulture du grand rabbin David *Sintzheim*, chef du sanhédrin tenu à Paris en 1807. A sa droite, est la tombe en marbre de madame *Fould*. Déjà nous avons parlé de son universelle bienfaisance, en décrivant son enterrement. Son mari, embarrassé de peindre sa vertu dans une laconique épitaphe, s'est contenté d'y faire inscrire son nom, persuadé qu'il suffirait au cœur des Israélites, seuls admis dans ce cimetière, pour faire de sa vertu le juste éloge. Un peu plus haut, s'élève un monument élégant consacré à la mémoire de M. et de M<sup>me</sup> *Lopez*, juifs portugais; celui-ci fit, en mourant, une pareille aumône aux pauvres juifs et aux chrétiens indigens de la paroisse sur laquelle il mourut. A leur droite est le monument non moins remarquable du jeune *Abraham Diaz Carvalho*. Leur structure, noble et imposante, nous a fait graver ces deux derniers tombeaux dans notre ouvrage complet. Un peu en avant est la tom-

be du juif *Sylveira*, homme de bien. *Passant*, disent ses enfans sur son épitaphe, *si tu as aimé tendrement ton père, juge de nos pleurs.*

N° 3. En sortant de cette enceinte, parcourons l'espace qui lui est supérieur hors de ses murs. D'abord on y remarque, sur le bord du chemin, une épitaphe pleine de sentiment sur la tombe d'*Étienne Leroux*, vertueux, bienfaisant, bon père, et tendre époux. Au milieu du triangle s'élève, dans son intérieur, une chapelle gothique du plus excellent goût. Dans ces tombeaux reposent les cendres d'*Abeilard* et d'*Héloïse*, sauvées comme par miracle de nos troubles civils; ce qui n'est pas moins surprenant que de les voir revenus dans Paris, théâtre de leurs amours et de leurs malheurs, sous les débris des cloîtres dans lesquels ils expièrent leurs fautes par de longs chagrins et d'interminables pleurs. Un peu plus haut s'élève, dans une assez pesante masse, le tombeau de M. le comte de *Colbert*, con-

tre-amiral ; ayant porté un nom toujours cher à la France, il suivit le roi dans son exil. Toute l'estime qu'il peut inspirer ne saurait empêcher de s'étonner de la façon singulière dont se termine son épitaphe, *honnêtes gens, priez pour lui*. Un examen de conscience est donc préliminairement nécessaire pour savoir si l'on se trouve digne de prier pour son ame. Autrefois l'on recommandait simplement les défunts aux prières de tous les fidèles : il paraîtrait que, pour prier, il ne suffit point maintenant d'être chrétien et même catholique. Vient ensuite la sépulture de M. *Tiron*, notaire, et celle de madame *Narjot*, sa fille, femme aussi d'un notaire. Le long de la route, est dans une ligne temporaire *Louis Dallemagne*, homme honnête et bienfaisant, sur la tombe duquel ses parens poussèrent, en 1814, des sanglots, et les pauvres répandirent force pleurs, plantèrent un cyprès, firent croître des fleurs, puisque son épitaphe ne saurait mentir. Pourquoi, six

ans après , y voit-on seulement pousser sur ce temporaire asile des ronces et des épines ? Pauvres humains , que votre reconnaissance est fragile ! Un peu plus bas , un piédestal , revêtu de marbre , marque la sépulture du docteur *Louis* , médecin de la faculté de Paris , dont l'inscription funéraire annonce un homme vertueux et savant.

N° 4. A la tête du terrain voisin , s'avancant s'élève vers le nord-est , un grand et gros cippe de pierre surmonté d'un vase cinéraire consacré à la mémoire de M. *Sargenton* , en son vivant , riche négociant de la Martinique. Plus bas , la singulière épitaphe du chirurgien *Prouteau* , excite un involontaire sourire par sa tournure originale. Près de lui l'éloge simple de la pieuse et modeste *Dutour* , religieuse de Montmartre , convie au regret par sa naïveté. A ses côtés repose M. *Devin de Fontenay* , jeune officier qui prodigua sa vie dans cent combats , et vint expirer de maladie dans son lit. Derrière lui , le général

**Quesnel**, qui vécut fidèle à l'honneur, fut toujours brave, et périt par un accident funeste dans les eaux de la Seine. Entre eux est un magistrat, car il endossa la robe, et jugea des procès ; cependant, quoique maître des comptes, M. *Lourdet de Santerre* préféra aux débats de la noire chicane, le joyeux tambourin de la comédie italienne ; car elle lui doit *Annette et Lubin*, *Colinette à la cour*, et autres opéras-comiques, dont l'honneur son épitaphe. Derrière ces personnages repose en toute humilité, sous une petite pierre, *Claude Redon*. Personne ne se persuaderait qu'une sépulture si vulgaire soit celle de M. *Redon de Beaupré*, excellent administrateur dans les colonies et la marine, devenu, par son unique mérite, sénateur, comte, et pair de France ; mais il mourut pauvre, et sa dépouille qui, deux ans plus tôt, aurait été placée pompeusement dans les caves du Panthéon, est venue mesquinement s'engloutir dans les fosses temporaires du ci-



metière du P. La Chaise. Ne plaignons point sa mémoire de ce que sa cendre occupe d'abord un humble asile, il forme un témoignage de sa haute probité; mais espérons qu'il lui sera rendu plus d'honneur. Un peu plus vers le bord du chemin, *M. Pierre-Pierre* invite les passans d'aller dire à tout Bordelais que le chef-d'œuvre des vertus conjugales repose dans ce lieu, et ce chef-d'œuvre c'est sa femme. Dans l'intérieur, tout auprès, s'élève une pierre tumulaire accompagnée de deux têtes de chevaux de bronze: tel est l'ornement de la tombe de *M. Van Heumen*, honnête loueur de carrosses, et, de plus, en son vivant, marchand de chevaux, qui aima tant ces animaux, qu'il parut à ses parens fort convenable d'honorer sa tombe de leur représentation. *M. Galle*, artiste bronzier, habile pour l'ornement des meubles, est son voisin. Son épitaphe lui donne des vertus domestiques et d'excellentes qualités sociales. *M. Allaire*, ancien administrateur des fo-

rêts, le côtoie. Placés bien distans l'un de l'autre en ce bas monde, maintenant ils sont bien rapprochés. Occupés, l'un de l'art du dessin et de la fonte des métaux, l'autre, de l'amélioration des forêts, leur temps fut bien différemment employé ; mais l'un et l'autre en usèrent, dit-on, pour faire le bien. Une colonne attire mon attention ; sur son inscription, j'y lis une humble demande des parens de M. *Vignon*, invitant les passans d'adresser pour lui leurs prières aux *dieux immortels*, suivant les us de Lutèce, il y a dix-sept siècles. Près de lui, repose la cendre d'*Alexandrine Caboche*, vierge de douze ans, dont les proches célèbrent, avec l'accent des plus doux sentimens, les modestes vertus. Sous une colonne de pierre sont placées les dépouilles mortelles de M. *Journu-Aubert*, négociant opulent, devenu comte de Tustal, sénateur, pair de France ; il rendit un grand service à son pays en apprenant à rendre fertiles les landes immenses avois-

nant Bordeaux. Tout proche de lui, sur la route, est enclos dans la tombe l'*excellent cœur* de mademoiselle *Pigault-Lebrun*; si vous en doutez, lisez son épitaphe. Ensuite se rencontre la pierre tumulaire de *Pierre Sonnerat*, illustre par ses voyages dans l'Inde, qu'il parcourut avec l'œil d'un homme instruit; ce fut un observateur exact qui, dans ses relations précises, sut être vrai. Un peu plus bas, est un petit monument fort simple, mais remarquable par un médaillon en bronze dans lequel est sculptée, sur le bronze, la tête de l'architecte *Célerier*, qui construisit et restaura plus d'un édifice fameux de la capitale. A ses côtés sont les tombes du général *Oudot* et de M. *Thiébauld*, morts victimes de la prise de Paris, en 1814; mais, pour consoler leur courage, à leurs pieds se trouve aussi dans la poussière un officier russe. Un peu en arrière, sont les débiles restes de mademoiselle *Pacaud*, jeune enfant ravi, dès le berceau, à la tendresse de ses

parens, mais sans doute déjà congrue en langue latine, car dans ce savant idiome elle convie son *papa*, sa *maman*, de venir visiter sa tombe. Lisez son épitaphe si vous doutez du miracle. A sa gauche, est la pierre tumulaire de madame *Poulain*, accusant ses enfans, par son triste abandon, de ne se plus souvenir de sa tendresse. Si l'on en croit son éloge, personne ne rendit sa famille plus heureuse que madame *Comminges*. Rien ne serait surprenant dans l'épitaphe de madame *Franconi*, si elle n'était terminée par cette exclamation, fort singulière pour une femme bien et dûment mariée, et vivant sous le toit conjugal : *Pauvre Héloïse!* Au-dessus de ces dames repose modestement l'*amplitude* du feu recteur de l'université de Paris, *Charbonnet*. Il fut sans doute fort savant, dut instruire parfaitement la jeunesse; mais pour faire apprécier son éloge, suivant l'antique usage inscrit en latin, pourquoi n'a-t-on pas eu pour le public peu instruit, l'in-

indulgence de le traduire en langue vulgaire. Non loin de lui sont célébrées, par les plus doux regrets, l'amabilité, les graces et les vertus de mademoiselle *Carcenac*. A sa droite sont les restes de l'avocat *Julienne*, dont l'inébranlable fidélité ne put supporter, en 1815, la pensée de trahir la foi qu'il venait de renouveler à la maison de Bourbon, et de courber de nouveau la tête sous un joug devenu pour lui odieux. Un peu plus loin, madame de *Remusat* s'écrie, sur la tombe d'un enfant chéri : *Ma fille, pourquoi partir si vite?* Le tombeau du comte d'*Arberg* a pour toute recommandation de grands titres. Sur le bord du chemin se prolongeant vers le nord, sont les dépouilles de M. l'abbé *Hauteffages*, janséniste déclaré par sentence, dont la présence dans cette enceinte aurait surpris plus d'un jésuite; puis la jeune demoiselle *Vesques*, dont on affubla la mémoire d'une épitaphe copiée sur celle d'une respectable mère de famille repo :

sant à Montmartre. A leur droite, repose le docteur *Jeanroi*, médecin de l'ancienne faculté de médecine, mais non pas de ces hommes persuadés que, dans un corps antique, doit à jamais résider toute sagesse. Il crut encore utiles à la science les lumières de la Société royale de médecine naissante; il en fut membre, et membre actif; en devint le bienfaisant représentant dans des épidémies, et prouva, par son heureuse pratique, qu'il fut bon médecin, car il guérit sans cependant pouvoir lui-même se garantir de la contagion. A sa droite repose don *Alvaros*, riche négociant espagnol; cet homme de paix, craignant d'être témoin des désastres des discordes civiles dans sa patrie, préféra de mourir dans une terre étrangère. Recueillons sur sa tombe un exemple des maux causés par les révolutions: non-seulement elles ébranlent les plus fermes empires, mais elles tourmentent les jours des hommes les plus paisibles en ruinant leur fortune. Une pe-

tite colonne me révèle la sépulture de M. de *Jaucourt*, en m'apprenant qu'il fut officier-général, et puis c'est tout ce que je sais de son histoire. Un petit tertre est dominé par un monument, construit élégamment, renfermant les cendres de la famille *Péan de Saint-Gilles*, dont l'un est maire du 7<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Un peu plus bas M. *Jacques Jouet*, que l'on regretta beaucoup lorsqu'il mourut. Non loin, M. *Duchesne*, carrossier de Louis XVI, qualification plus qu'indifférente dans l'autre vie. Enfin deux énormes tables de marbre noir sont chargées de m'apprendre que là reposent les cendres du magnifique seigneur *Saladin de Crans*, autrefois membre du conseil-d'état de la république de Genève, puis, à Paris, administrateur de la manufacture des glaces, et de très-noble dame anglaise *Eyer-ton*, son épouse.

N<sup>o</sup>. 5. Une petite colonne, maintenant portant un certain air de vétusté, plus une

aiguille, indiquent la tombe de madame veuve *Colmet de l'Épinay*, suivant son épitaphe, fort regrettée. Celle de madame *Ravenel* est remplie des plus doux sentimens; pour M. *Wouillecomte*, régisseur de la pourvoirie de la maison du roi, son éloge est, dit-on, dans le cœur de tous ceux qui le connurent; les monumens de pierre sont peu durables, mais les souvenirs, placés dans de bons cœurs ne s'effacent jamais. Madame *Fret* fit, de ses adieux à son mari, tout à la fois une élégie, plus, une espèce de logogriphe sentimental : plaignons-la, car il nous semble qu'elle aima tendrement; et de grands mots, suivant le sévère Boileau, ne sont pas convenables pour exprimer cette douce pensée : *J'ai aimé*. A sa gauche, repose madame la marquise de *Mondragon* : l'envie respectera sa mémoire, car toujours elle s'oublia, dit-on, pour le bonheur d'autrui. Près d'elle, est la cendre d'un brave, dont on se contente



de la Gazette pour raconter les plus hauts faits ; c'est de M. le maréchal-de-camp *Sopransi* qu'il s'agit, reposant auprès du jeune *Visconti*, son frère d'un autre lit ; leur mère fixa entre eux sa demeure dernière. Que cet exemple de tendresse maternelle est touchant ! A l'ombrage de six marronniers antiques , reposent M. et madame *Réveillon*. Leur nom et leur présence, dans cet asile dernier de toutes les douleurs, rappelle la première étincelle des troubles de la révolution dont ils devinrent les premières victimes ; mais , en renversant leur fortune, elle ne put abattre leur vertu ; encore moins les empêcher de retrouver le bonheur durant une longue vieillesse , pendant laquelle ils goûtèrent , dans une heureuse médiocrité , les jouissances pures de leur mutuel amour. Un peu plus vers la gauche , sont mesdemoiselles *Lecreulx* et *Girard*, ravies, dès leur printemps , à l'amour de leurs parens déplorant leur absence cruelle.

N° 6. Une simple tombe révèle la cendre de M. *Cochard*, juge intègre, digne ministre de Thémis, n'envisageant, dans tous les différens, que la loi et la justice, mais qui, jaloux de toujours avoir entre les mains sa balance, l'accepta de tous les gouvernemens qui rapidement se succédèrent dans la France. A sa gauche, reposent M. le comte de *Tessé* et son épouse, autrefois mariés comme de hauts et puissans seigneurs, mais reposant pour toujours sans nulle distinction honorifique, parce que leur vertu sut dédaigner un titre neuf, dont l'éclat peu solide eût, à leurs yeux, en quelque sorte terni l'illustration de leur antique race. Le long de l'allée, vers la même hauteur, gît, sous une simple pierre, l'académicien *Tenon*. Ce savant ne se borna pas à la possession de titres académiques et d'un fauteuil; mais il voulut être réellement utile à la race présente, par ses guérisons et par l'amélioration des hôpitaux; aux races futures, par

ses découvertes précieuses en anatomic. Un peu plus haut, sont enclos dans un tombeau, dont de grosses chaînes défendent l'approche, les cendres de M. *Delondres*, de madame *Henry*, sa veuve, qui fit apporter près de lui sa dépouille mortelle, de Carcassonne, et de l'honnête M. *Darbonne*, son beau-père; tous ayant gagné leur fortune en vendant au public force excellentes drogues, qui purgèrent convenablement, guérèrent quand il en fut encore temps, mais n'empêchèrent personne, pas plus qu'eux, de mourir quand le moment en fut venu. A leur gauche, gît M. *Beaufils*, en son vivant, directeur habile du Mont-de-Piété; puis, M. *Henry*, secrétaire de cette administration, après avoir été l'opulent greffier en chef de la chambre des comptes de Paris. Riche de rentes sur l'état et par ses charges, il fut réduit à la médiocrité, mais sans rien perdre de la considération commandée par une résignation sage pour son

nouveau sort , une vie laborieuse , une conduite toute de probité , toute d'honneur. A la gauche est une paroi de muraille à sommité triangulaire , servant de garantie , vers le nord , à la sépulture de la famille *Adet* , dont l'accès se trouve défendu par de grosses barres de fer , d'assez sinistre effet. Dans leur enceinte , se trouve encore la seule épitaphe de madame *Adet* , veuve du docteur en médecine de l'ancienne faculté de Paris , titre qui a paru plus honorable à ses parens , que celui de membre de la nouvelle dont le public se contente , parce que chaque jour icelle le guérit tout aussi bien. Auprès , l'on remarque la pierre funéraire de M. le comte de *Mun* , ancien lieutenant-général , vieillard vénérable , dont l'existence fit le bonheur des siens. A sa gauche , sont les cendres de la jeune dame *Piquenot* , dont l'épitaphe fit scandale par un procès entre un beau-père et son gendre , insulté de n'y point lire son nom , et

d'y voir que sa femme mourut *victime d'un hymen malheureux* ; ce qui fut so-  
lennellement raturé , enlevé , anéanti par  
arrêt , attendu qu'il n'était point judiciai-  
rement démontré que M. Piquenot n'eût  
point rendu sa femme très-heureuse. Per-  
sonne ne fut tenté d'élever de doute sur  
les éloges touchans composant les inscrip-  
tions funéraires du monument prochain ,  
abrité d'un toit en pierre , soutenu par six  
colonnes , renfermant les cendres de M.  
et de mademoiselle *Duclos* , annonçant  
une vie bienfaisante et très-utile , dont on  
ignore les actions. Combien d'intérêt in-  
spirent les monumens voisins ! ce sont seu-  
lement deux piédestaux de pierre , unis  
par une commune tablette et un cœur ;  
mais en apercevant dessus les noms de  
M. et de madame *Malus* , tout homme  
instruit se souvient qu'ils furent l'un et  
l'autre dignes de longs regrets. Chacun se  
rappelle le deuil universel dont fut enve-  
loppé le monde savant , à la mort de M.

Malus , enlevé prématurément , à l'âge de trente-sept ans , à la science dont il était l'honneur , à la patrie dont il était la gloire. Né à Paris , le 23 janvier 1775 , d'une famille honorable , ses études furent brillantes. Dans la fougue de la jeunesse , enflammé d'un saint enthousiasme pour la mémoire des grands hommes de la Grèce et de Rome , dont la brillante histoire avait enrichi ses premiers ans de beaux exemples et de grandes leçons , son génie austère produisit , à dix-huit ans , une tragédie en cinq actes , sur la *Mort de Caton*. Ce grave sujet n'était point traité d'une façon tout-à-fait indigne d'un si grand homme , par un auteur de dix-huit ans ; quelquefois même il sut tout-à-fait faire parler Caton comme Caton. Abandonnant le commerce des muses pour l'étude sérieuse des sciences exactes , il entra dans l'école du génie , se passionna pour les mathématiques , admira leur exactitude , tandis que son esprit se jouait en pénétrant dans leurs

profondeurs. Ayant acquis les connaissances nécessaires dans cette arme, il brûlait d'y servir ; mais les commis du ministère de la guerre , alors dirigé par Pache , redoutant sa naissance , ne croyant pas un civisme assez pur au jeune auteur d'une tragédie sur la mort de Caton , jugèrent impitoyablement indigne d'être officier dans le génie militaire , celui qui devait faire tant d'honneur à cette arme ; il fut envoyé dans les rangs , pour y servir comme réquisitionnaire. Malus endosse le sac , charge son épaule du mousquet , et devient soldat dans une demi-brigade. Alors s'élevaient , par des mains encore novices dans le métier des armes , des fortifications autour de Dunkerque. Malus fait partie des travailleurs , remue des terres , conduit la brouette , dirige ses camarades avec une intelligence et des talens bien supérieurs à son trop modeste emploi. Une sombre terreur avait cessé , un certificat de civisme avait discontinué d'é-

tre un aveugle brevet de capacité pour tout emploi, on prisait enfin le talent, et même l'on recherchait avec soin tous les jeunes gens parmi lesquels on en soupçonnait le germe. C'était au moment où se formait le plan de l'école polytechnique, dont l'enseignement, confié à des hommes transcendans dans les sciences, devait rendre d'abord cette institution nouvelle redoutable à l'Europe entière, pour devenir, dans la suite, son modèle. Des commissaires, envoyés aux armées pour y recruter les talens, ne manquèrent point de distinguer dans la foule le jeune Malus; ils s'étonnèrent de l'ignare stupidité qui l'avait transformé en pionnier, et le choisirent pour être du noyau de cette école, à laquelle on voulait faire atteindre tout d'un coup un haut degré d'illustration. Fière de se voir pour instituteurs des savans du premier ordre, joignant aux connaissances les plus profondes le talent plus rare de rendre la science vulgaire par leur habile en-



seignement, la plus noble émulation anima cette ardente jeunesse devant laquelle s'ouvrait, par des études approfondies, la route de plus d'une gloire. Dès les premières luttes, Malus, par son génie facile, son esprit exact, ses méditations profondes, infatigable dans le travail, passionné pour les sciences, laissa loin de lui ses rivaux, et se montra digne d'instruire les autres lorsque lui-même s'instruisait. Bientôt l'arme du génie le vit dans ses rangs avec toute la distinction due à son rare mérite, mais avec une utilité plus rare encore, parce que Malus sut toujours sacrifier à ses devoirs l'éclat d'une réputation qu'il eût dû conquérir au prix des obligations du service, auquel il croyait devoir l'emploi tout entier de son étonnante intelligence. C'était comme officier qu'il voulait à l'armée se distinguer, c'était pour son honneur et ses succès qu'il y devait exister; il lui fallait y combattre, et non s'y occuper de recueillir des palmes académiques :

aussi jamais il n'envisagea aucun travail supérieur à ses forces, aucun danger supérieur à sa haute valeur. Aux armées de Sambre-et-Meuse, du Nord et d'Égypte, aux batailles de Chébriz, d'Héliopolis, de Coraim, au siège de Jaffa, d'un œil ferme il affronta tous les périls des armes; plus étonnant encore, l'armée d'Orient l'admira affrontant la peste en sacrifiant lui même ses propres jours pour établir des hôpitaux pour ses compagnons d'armes frappés de cette terrible contagion. Bientôt atteint du mal affreux, il en endure les souffrances; sans trembler, il voit le fil de ses jours près de se rompre, parce qu'il avait rempli ses devoirs envers l'homme souffrant, il échappe au péril pour sacrifier encore sa vie à l'utilité et la gloire de l'armée. S'il aurait cru manquer à ses obligations militaires en usant, pour son avantage personnel, des rares facultés de son génie inventif et profond, le zèle animant Malus pour tout ce qui était utile à l'armée lui fit cependant une

loi d'employer tout ce qu'il possédait de science pour travailler à sa gloire et sa prospérité. Ce beau sentiment le rendit un des coopérateurs les plus actifs des travaux de cette colonie savante qui, sous le nom d'Institut d'Égypte, créa, dans cette contrée lointaine, les plus étonnantes ressources à l'armée d'Orient, exilée sans soutien au loin de la patrie, qui reporta, pour un moment, les arts utiles dans leur première patrie, en même temps qu'elle se chargeait des dépouilles scientifiques de la vieille Égypte, pour éclaircir les obscurités des premiers temps du monde jusqu'alors impénétrables pour l'Occident. De retour en France, les organes de M. Malus, affaiblis par deux atteintes de la peste, ne lui laissèrent plus assez de forces pour se livrer aux durs travaux des armées actives. Retenu, par une santé débile, dans des occupations plus sédentaires, d'importantes constructions dans les places fortes employèrent ses talens; mais quel est le pouvoir du

génie ! des travaux, dont tout autre eût été surchargé, devinrent pour lui de simples délassemens laissant à ses facultés trop de loisirs. Dans l'impossibilité de demeurer inactif, il employa la puissance de son génie aux plus hautes recherches scientifiques. Un premier Mémoire sur l'optique, approuvé par l'Institut, commença de faire apprécier son mérite surprenant. Pour tout autre, ce Mémoire très-savant eût paru un succès éclatant, mais, à ses propres yeux, ce ne fut qu'un essai de ses forces. L'académie des sciences indiqua pour sujet de son prix de rechercher les lois de la double réfraction. C'était placer Malus, tout à la fois géomètre profond et physicien habile, dans un champ inconnu à l'esprit humain, mais dans lequel son génie devait lui ouvrir des routes jusqu'alors ignorées. Ami du vrai, assez fort pour ne point redouter de combattre même les erreurs d'un grand homme, même pour les relever et le vaincre, il osa prouver la vérité \*

d'une loi de la nature découverte par Huygens, mais méconnue par Newton; il la démontra, sut en fournir la preuve par les plus ingénieuses expériences et les plus élégans calculs: tout d'une voix, il remporta le prix; mais ce qui était beaucoup plus important qu'un prix, dans l'affection des rayons lumineux il découvrit une infinité de propriétés ignorées, dont la connaissance lui fit presque saisir la nature de la lumière elle-même. Aux yeux de ses contemporains, Malus ne fut plus seulement un homme du premier mérite, ce fut un de ces génies transcendans que les siècles s'honorent d'avoir produits. Chacun s'étonna de la surprenante modestie, et de la singulière abnégation d'un homme ayant jusqu'alors sacrifié toute ambition de la gloire la plus pure aux obligations de l'état auquel suffisaient des talens d'un ordre bien inférieur. Tout à la fois tous les honneurs académiques vinrent orner son front. L'Institut de France lui ouvrit ses portes,

la Société royale de Londres lui décerna une médaille d'or, hommage spontané d'autant plus flatteur, que des Anglais l'accordaient à un Français vainqueur du grand Newton. En un instant son nom retentit avec éclat dans toute l'Europe savante. Étonné d'avoir jusqu'alors méconnu tout le prix d'un homme dont il aurait dû depuis long-temps avoir apprécié le talent, le gouvernement le nomma directeur des études de l'école polytechnique, dont lui-même s'était honoré d'être l'élève. Rien ne pouvait davantage satisfaire son amour-propre. Tant d'honneur et tant de gloire semblaient lui promettre une longue continuité de jours heureux, de succès toujours nouveaux, d'une gloire toujours plus brillante ; mais ses travaux sur la lumière avaient été le chant du cygne. Depuis long-temps affaibli par les terribles maladies qu'il avait essuyées dans l'Orient, ses organes succombèrent au poids de son génie ; et ce flambeau, dont la clarté semblait

devoir long-temps encore éclairer la terre, s'éteignit dans les angoisses d'une lente et douloureuse maladie. Ni les secours les plus pressés de la médecine, ni les témoignages du plus vif intérêt des hommes de tous les ordres, ni les consolations de la plus tendre amitié, ni les soins pressés d'une épouse chérie, ne purent le ravir au coup fatal ! son heure dernière avait sonné. Comme Pascal, avec lequel son génie eut plus d'un rapport, il expira dans sa trente-septième année. Sa mort fut un jour de deuil pour la science et l'armée ; les personnages les plus célèbres s'empresèrent de prononcer, en pleurant sur son tombeau, l'éloge du militaire intrépide, du génie profond, de l'homme chez lequel la modestie et l'amour du devoir firent taire l'ambition de la célébrité. Cette inscription fut gravée sur sa modeste tombe : « *Etienne-Louis MALUS*, né à Paris, le 23 juillet 1775, membre de l'Institut de France, de l'Institut d'Égypte, et de la Lé-

» gion - d'Honneur. Physicien ingénieux  
 » et persévérant, il marcha sur les traces  
 » du grand Newton. Il s'immortalisa par  
 » ses découvertes sur la lumière. Une ma-  
 » ladie lente et douloureuse l'enleva dans  
 » sa trente-septième année, le 24 février  
 » 1812. » Inconsolable d'une telle perte,  
 sa triste veuve ne fit plus que douloureu-  
 sement languir, ayant sans cesse devant  
 les yeux l'image chérie de celui sans le-  
 quel elle ne pouvait exister. Dix-huit mois  
 suffirent pour consumer ses jours dans le  
 deuil et dans les pleurs; elle rejoignit ce-  
 lui qu'elle aima. On la plaça aux côtés de  
 son époux, en inscrivant ainsi sur son  
 tombeau la cause de sa fin prématurée :  
 « *Wilhelmine-Louise Kock*, veuve Ma-  
 » lus, née à Giessen, le 12 février 1771,  
 » n'a pu survivre à son époux; elle est  
 » morte à Paris, le 11 août 1813. Louise  
 » Kock, qui leur avait fermé les yeux, a  
 » fait élever ce monument à la mémoire  
 » d'un frère et d'une sœur chéris. » Com-



bien de gloire et de vertus solides renfermées dans ce très-modeste tombeau! Un piédestal de forme antique, s'élevant à leur droite, marque la sépulture de M. *Collet-Descotils*, habile métallurgiste, ingénieur au corps royal des mines. Un peu plus haut, vers la gauche, gisent les dépouilles de plusieurs rejetons de la famille de *Coincy*, dont la race avait coutume de se trouver enclose sous de superbes mausolées dans quelque église de couvent. Derrière eux se trouvent la spirituelle *duchesse de Fleury*, l'honnête notaire *Mesnier*, *Jules, mon cher enfant*, le jeune *Oscar de B...*, le coiffeur du roi, *Michalon*, la *comtesse de Vogué*, protégée d'une grande croix, son unique espérance; le millionnaire hollandais *Hope*, plus la femme à laquelle il sacrifia sa fortune; le prince de *Monaco*, possédant maintenant pour tout bien trois pieds carrés de terre recouverte de ronces et d'épines. Sur le devant sont les restes de la famille *Thomas Saint-Bon*; sortie

du greffe du tribunal de commerce, mais bien plus magnifiquement honorés que la principauté de cette altesse. Un peu plus bas quelques personnes de la famille *Sannegon*; plus haut madame *Wèbe*, dont, pour la satisfaction publique, l'éloge funèbre se lit en latin et en français. Un peu au-dessous, madame la comtesse de *Crissé*: non pas le bargneux personnage qui fournit à Racine l'original de la comtesse Pimbesche, car je vois sculpté sur sa tombe un pélican, touchant emblème de la plus vive tendresse maternelle. Près d'elle madame la comtesse *Tarteron*, proclamée, dans son épitaphe, le modèle parfait des plus hautes vertus. Dans l'enceinte consacrée à la sépulture de la famille *Treilhard*, est enclose seulement une demoiselle. A la gauche est un monument d'une coupe élégante, dans lequel repose madame la comtesse de *Vergennes*, encoré un modèle de vertu, lisez son épitaphe. Au milieu de ces hauts personnages, se trouvent placées

les cendres d'un cordonnier, et de sa femme la cordonnière, honnête homme, car son épitaphe l'affirme, mais non exempt de certain grain de vanité, car M. *Scharerer* s'y vante d'avoir été cordonnier breveté de son altesse sérénissime Mademoiselle d'Orléans, ce qui le rehaussa d'avoir pu toucher, par brevet, tout au plus la cheville du pied d'une altesse. Petits hommes, quelle risible vanité dans la tombe!

N° 7. Sur le bord du chemin est le tombeau de *lord Dormer*, dont la vertu austère préféra la religion de ses ancêtres, à siéger sur des sacs de laine aux bancs de la pairie du parlement anglais. Non loin, sous une pierre tumulaire, M. *Drouet de Santerre*, homme d'une antique probité, intègre administrateur du trésor de MONSIEUR, frère du roi. Sans autre pompe qu'une tombe de marbre blanc, repose un homme, l'honneur de la marine française par ses talens et son noble courage, non moins estimable par

son caractère ferme et sa constante loyauté; son épitaphe apprend simplement que :  
« *Ci gît Pierre-René-Marie, comte de*  
» *Vaugiraud, vice-amiral, grand'croix*  
» de l'ordre royal et militaire de Saint-  
» Louis, chevalier de l'ordre de Cincin-  
» natus, né aux Sables d'Olonne, en 1741,  
» mort à Paris le 13 mars 1819, à l'âge  
» de soixante-dix-huit ans, après soixante-  
» quatre ans des services les plus signalés,  
» et des plus nobles exemples d'honneur,  
» de dévouement et de fidélité pour son  
» Dieu, son Roi et la France. » Dans son  
laconisme nécessaire, cette inscription  
contient un magnifique éloge des vertus  
et des talens déployés par M. de Vaugi-  
raud, durant une longue et honorable car-  
rière; mais il faut être instruit de notre  
histoire, pour connaître les beaux exemples  
dont il légua le souvenir à la France. Com-  
bien elles sont dénuées de force, les im-  
pressions produites par les éloges même  
les plus mérités, quand l'on ignore les

bonnes actions dont ils sont la juste récompense ! Il ne suffit pas à un officier de la marine militaire , d'être savant dans la tactique , habile dans la manœuvre , de connaître la pratique de la navigation ; il lui faut encore posséder une tête froide , un coup d'œil juste , une ame inébranlable , laissant à son esprit , au milieu des plus imminens dangers , tout le ressort nécessaire pour employer les ressources de l'art et du courage , afin de lutter avec succès contre les périls de la mer , l'impétuosité des vents , les ravages du feu , les efforts de l'ennemi dans les plus terribles combats. Cette fermeté fut la première vertu de M. de Vaugiraud et la source de sa gloire ; aussi , dans toutes les occasions périlleuses , il s'illustra. Gardemarine dès l'âge de quinze ans , sa bravoure personnelle et son sang-froid furent remarqués lors de la prise du vaisseau de guerre anglais le *Greenwick*. Appelé pour perfectionner son instruction dans le ser-

vice des escadres d'évolution, M. le comte d'Orvilliers, son commandant, crut devoir des éloges publics au savoir et à la conduite distinguée de M. de Vaugiraud. Bientôt l'une de ces occasions rares, qui n'appellent un officier subalterne à se distinguer que dans le service de mer, fit connaître tout ce qu'on devait attendre de lui. Embarqué, lors du combat d'Ouessant, sur le vaisseau monté par M. du Chaffaud, ce chef d'escadre, grièvement blessé dans l'action, fut contraint de lui céder le commandement. Non-seulement personne ne s'aperçut qu'un vieil homme de mer ne commandait plus l'escadre, mais ses manœuvres furent si habiles que M. d'Orvilliers, commandant la flotte, envoya féliciter M. du Chaffaud, de la gloire dont il venait de se couvrir. La modestie du chef d'escadre ne lui permit point de garder un éloge qui appartenait à son subalterne; il se hâta d'appeler sur M. de Vaugiraud l'honneur de cette journée, pour

son vaisseau. Un nouveau danger lui fournit l'occasion d'acquérir bientôt une nouvelle distinction. Au milieu de la rade de Brest, occupée par un armement immense, le feu prend au vaisseau le *Rolland* ; M. de Vaugiraud se dévoue ; par son intrépidité il sauve la flotte entière du plus imminent danger. Certain de son mérite, M. d'Orvilliers le demande et l'obtient pour major en second de sa flotte. Personne ne murmura de le voir, avant son tour, promu au grade de capitaine de vaisseau, tant l'opinion publique prisait déjà ses services ; il devint major-général des flottes commandées par MM. de Guichen et de la Touche-Tréville ; chacun fut obligé de reconnaître que ce poste éminent était dû à ses talens, à son courage. Dans une des expéditions de la guerre d'Amérique, un puissant armement stationna dans la rade du Cap-Français. Durant ce temps, où tout semblait inviter au plaisir des marins, dont la flotte était

mouillée dans les eaux d'une ville opulente, le feu prend au vaisseau de 74 canons, l'*Intrépide*, amarré au milieu de la ligne; trente milliers de poudres étaient dans la sainte-barbe; une explosion terrible menaçait à chaque moment la ville, la flotte et l'armée; des tourbillons de flammes s'élançant du navire, faisaient trembler les plus hardis. Calme dans un tel péril, M. de Vaugiraud se fait conduire droit au vaisseau enflammé. Durant sa route il rencontre son équipage fugitif, lui reproche sa lâcheté, le ramène à son bord, le contraint de travailler encore au salut de son bâtiment, court vers la flotte donner les ordres nécessaires. En son absence la flamme redouble son ravage, une seconde fois l'épouvante saisit l'équipage, une seconde fois il fuit du bâtiment enflammé, laissant la flotte et la ville en proie au plus affreux danger. M. de Vaugiraud revient, menace, commande, se met lui-même à la tête des matelots éperdus, les ramène sur



leur navire , où les flammes redoublent de furie ; il tente encore de le sauver. Voyant qu'il ne peut le ravir à sa perte , il songe au salut de la flotte entière et de la ville. Par une manœuvre hardie , il parvient à séparer le vaisseau de la ligne : profite de la brise pour l'éloigner de la ville , le dirige vers la côte , l'y échoue , en fait sortir l'équipage , en sort lui-même le dernier. Cinq minutes après le feu prend aux poudres , le navire est avec une extrême violence enlevé au plus haut dans les airs ; le bruit affreux de l'épouvantable détonation de trente milliers de poudre , retentit au loin ; la terre tremble , les maisons de la ville sont ébranlées jusqu'à leurs fondations , chacun s'y croit à son heure dernière ; la mer s'agite jusque dans ses fondemens , les flots roulent ; se choquent avec violence ; un nuage de feu paraissant un instant suspendu dans les airs , glace d'effroi les cœurs les plus hardis , il se résout en une épaisse fumée , dont le ciel , quelque

moment obscurci , laissa incertain si M. de Vaugiraud lui-même, après avoir sauvé la flotte et la ville , n'était pas devenu l'honorable victime de son héroïque dévouement , et si quelques-uns des débris du vaisseau que l'on entendait avec violence retomber dans les eaux , n'avaient pas abîmé le léger esquif sur lequel il regagnait le vaisseau amiral. Il reparaît , chacun bénit le ciel d'avoir sauvé celui qui venait de sauver et la flotte et la ville ; on lui exprime toute l'admiration que sa belle action méritait : pour lui , toujours modeste , il s'étonne d'une si vive gratitude , il n'avait fait que son devoir. Comment apprécier le service rendu dans ce moment par M. de Vaugiraud à la France dont il avait sauvé la flotte , à la colonie de Saint-Domingue dont il avait sauvé la principale ville ? Il s'en crut bien récompensé par une faible pension , et surtout par une lettre flatteuse de Louis XVI. Dans le reste des actions de cette guerre , il se montra toujours digne

de lui-même. Rendu par la paix à de plus paisibles fonctions, il ne fut pas moins utile. Commandant en 1789 la station de la Martinique, il seconda puissamment les efforts de M. de Vioménil, son gouverneur, pour empêcher les désordres de la révolution naissante de troubler le calme de cette île. De retour en France, l'importance de ses services fut méconnue. Tourmenté dans ses terres du Poitou, il vient à Paris réclamer justice; non-seulement elle lui est refusée, mais sa liberté, peut-être même ses jours, furent menacés; il fuit en Allemagne vers l'armée des princes, ne cesse de les accompagner, tente seulement de réparaître en France dans l'expédition de Quiberon, où le gouvernement anglais confie à sa longue expérience le chétif commandement de huit chaloupes canonnières. Ces faibles moyens lui suffisent pour sauver l'artillerie de l'armée royale et quelques compagnies, dont le courage protégé de leur feu parvient à tristement se rembarquer. Ren-

tré en France avec le roi, il fut aussitôt nommé vice-amiral et gouverneur de la Martinique. Le premier but de son honorable mission était de faire flotter le pavillon blanc sur des contrées quelque temps soumises au joug de couleurs étrangères. Avec joie on le revit dans cette colonie, où chacun se rappelait avec satisfaction son amour ardent de l'ordre public. Tout y prospérait, lorsque les cent jours vinrent y apporter de nouvelles inquiétudes. Tout à la fois M. de Vaugiraud apprend l'événement qui momentanément avait forcé le roi d'abandonner la France, et les troubles voisins de la Guadeloupe. Rien de plus critique que sa position, il en sent le danger; ce péril ranime dans un vieillard de soixante-douze ans toute sa vigueur première. Dans des circonstances difficiles il faut conjurer l'orage par des moyens hardis. Doutant de la fidélité des troupes de ligne sous ses ordres, pendant la nuit il rassemble huit cents habitans dont il était certain, les arme, leur

..

fait occuper les batteries , embosse les bâtimens de guerre , dont les feux doivent au premier signal foudroyer la ville , assemble au point du jour les troupes de ligne sur la place d'arme , lui-même leur apprend les désastreux événemens dont la France était devenue le théâtre , leur propose de renouveler au roi , sur-le-champ , leurs sermens , ou de s'embarquer aussitôt pour la France ; en même temps il leur montre inutile toute résistance , leur fait voir la mèche fumante sur les forts , et la flotte prête à les exterminer , si elles remuent ; elles choisissent de renoncer au service du roi , et sont aussitôt embarquées. Par cette mesure de vigueur , le calme de la colonie ne fut pas un instant troublé , et l'on apprit bientôt la rentrée du roi dans sa capitale. Le commandement des Antilles devint la récompense de la belle conduite de M. de Vaugiraud. Si son ame active et ferme n'eut jamais de vieillesse , son corps , exténué de fatigues , ne pouvait plus soute-

nir les soins pénibles d'un gouvernement étendu. A l'expiration des trois années ordinaires de son administration, il revint en France jouir des éloges dus à sa constante fidélité, par un monarque juste, et de la paix d'une ame exempte de reproches. Peu de jours lui restaient, il les passa doucement au sein d'une famille respectant ses vertus. La mort le trouva ferme, comme il s'était montré intrépide dans les plus grands dangers. Avec résignation il la vit s'avancer, sa fin tout à la fois courageuse et chrétienne. Jamais soldat ne fut plus valeureux, jamais sujet plus fidèle, jamais chevalier plus loyal. Au-dessus reposent M. *Berthaud*, riche entrepreneur de bâtimens, puis M. *Duvernay*, attendant son amie : ne vous effrayez pas, ames pudiques, c'était sa femme; M. *Bardel*, dont le génie ravit à l'étranger plus d'une utile invention; M. *Faget de Baure*, dont les talens et la probité furent également précieux au palais et dans les travaux législa-

tifs; la sépulture des comtes *Dulau Dallemans*; M. *Berthereau*, long-temps procureur distingué, devenu président du tribunal de première instance de Paris, et l'un des coopérateurs de la rédaction du Code de procédure civile. A sa droite est un monument de forme très-élégante, élevé par ses enfans à M. le comte de *Lespinasse*, d'abord habile officier dans l'artillerie, puis sénateur, puis pair de France. Sur le bord de la route est le tombeau de madame *Sylvestre*, aïeule d'une nombreuse lignée d'hommes estimables et savans. A sa droite est M. le comte d'*Agay*, ancien intendant d'Amiens; un peu plus haut mademoiselle *François*, dont l'épithaphe fait le portrait le plus flatteur; et si vous désirez d'apprendre à tourner des complimens de fête adressés aux morts qui ne vous entendent pas dans la tombe, ne manquez point d'en lire un modèle bien encadré à perpétuelle demeure, pouvant même, au besoin, servir pour toutes les fêtes

et tous les jours de l'année : il est placé au-dessus de la sépulture de madame *Aury-Colombel*.

N° 8. Le premier monument est celui de M. *Ravrio*, artiste ingénieux, poète aimable, homme généreux et bienfaisant; la reconnaissance de M. *Lenoir* lui fit placer deux enfans, qu'il perdit, tout auprès de leur commun bienfaiteur. A leur droite est, sous une tombe, le triste *Baculard-d'Arnaud*, dont l'imagination sépulcrale broya le noir de tant de sombres romans et de drames lamentables.

N° 9. Sous une pyramide à large base, mais très-peu élevée, repose le jeune *Arconati*, enfant ravi, dès son troisième mois, à la tendresse de ses parens, qui, pour charmer leurs ennuis, environnent de fleurs son funèbre monument. Au-dessous est la tombe de madame *Houssemaine*, en son vivant fabricante d'orfèvrerie; sur le bord de la route, le notaire *Tarbé*, la dame *Chassevent*, possédant



une très-modeste tombe, mais une excellente épitaphe ; M. *Poissant*, autrefois administrateur des domaines ; enfin M. *Parquier*, brave officier qui se battit avec distinction dans toutes les contrées de l'Europe, ne fut jamais blessé ; cependant il mourut, à Paris, de maladie dans son lit, après avoir affronté cent fois la mort dans les combats.

N° 10. Descendant à l'espace inférieur, une grosse pyramide, surmontée d'une croix de pierre, indique la sépulture de madame *Bezodis Favre*, regrettée par ceux qui la connurent. Il n'est pas moins dû de regrets à la cendre de M. *Dandignac*, administrateur des droits-réunis, car son épitaphe affirme qu'il fut, *par excellence, l'homme de bien*. La veuve de M. *Petit-Fontaine* certifie, et sur sa déclaration authentique en style lapidaire pourrions-nous en douter ? qu'un seul jour de deuil effaça, pour elle, vingt-trois ans de bonheur. A ses côtés gît M. *l'Héritier de*

*Brutelle*, botaniste savant; un peu en avant est mademoiselle *Gignoux*, qui des vertus fut un puissant assemblage; M. le duc de *Montmorency-Laval*, pair de France, héritier d'un grand nom, dont la vaillance aux combats le montra digne de le porter; puis M. le vidame de *Vassé*, non moins loyal ni moins brave. Sur le bord du chemin est un monument consacré à MM. *Salvan*, anciens caissiers des états de *Bourgogne*. Ayant longuement vécu ensemble pour faire le bien, un même jour les vit mourir emportant d'universels regrets. Un peu au-dessous gît, non le poète *Piron*, mais M. *Pyron*, ancien intendant et agent-général des affaires de Monsieur, comte d'Artois, mais qui depuis n'oublia point de faire aussi-bien ses affaires, que le poète *Piron* sut agréablement tourner des vers. Tout-à-fait au bas de cette pièce se trouve la tombe de madame *Douaud*, dont l'on aurait pu vanter la bienfaisance, voire même l'insigne bienfaisance, mais sans oser

lui donner un éloge supérieur au prix de toute vertu humaine, *PERTRANSIIT BENEFACIENDO*, *elle passa ses jours faisant du bien à chacun*. Je conviens, tout autant que l'on voudra, de la bonté de son cœur : mais posséda-t-elle jamais le pouvoir de faire à chacun tout le bien dont il put avoir besoin ? Tout porte à sentir la vive désolation d'un époux en considérant la jeune comtesse de *Boquestant*, entrée prématurément dans la tombe avec son enfant au berceau. Ce serait un chagrin que l'on ne pourrait jamais adoucir, s'il était donné à des morts de ne jamais être oubliés ; mais chacun sait qu'un mari veuf d'un jour, et même d'un mois, est souvent bien différent du veuf d'une année. Puisqu'il est ici question de la distance que trois cent soixante-cinq jours bien comptés apportent dans le deuil et la vivacité des souvenirs, nous désirerions connaître la solution de ce qui nous paraît une énigme bien difficile à expliquer. L'an der-

nier, nous vîmes, avec un respect profond, la tombe de madame de *Saint-Romain* couverte des couronnes académiques déposées par ses enfans sur le tombeau de leur mère. Devant ce bel hommage de la piété filiale, nos yeux se mouillèrent de larmes. Le retour de la fin du cours scolastique nous promettait une semblable jouissance; mais, jusqu'à cette heure, nos visites furent sans succès; aucun laurier ne fut placé sur cette tombe, toujours nous l'avons rencontrée veuve de récents souvenirs. MM. de *Saint-Romain* auraient-ils été moins heureux? c'eût été pour eux une cruelle mésaventure, mais, pour leurs cœurs, nous la préférons à les croire moins reconnaissans envers une mère. Ils avaient donné un exemple si beau de piété filiale, que nous aurions désiré de les voir continuer de fournir à la jeunesse le modèle d'une gratitude sans fin envers celle qui les aima sans mesure. A sa droite se voit le très-modeste caveau sépulcral

de la famille *Morin*, seulement marqué par une petite pierre debout, puis une enceinte de six mètres carrés, naguère fort bien entretenue et maintenant fort délaissée. Des picéas l'entourent ; au-devant étaient des fleurs croissant dans des vases de bronze. Au-dedans reposent M. et madame *Billon*, le premier, ancien commandant d'armes ; enfin réunis dans la tombe suivant les plus ardents désirs de M. *Billon*, si l'on veut bien en croire les injures par lui prodiguées à la mort dans l'épithèque de sa femme, où lamentablement il se désole d'avoir pu survivre à son épouse. Il est bien mort maintenant, car l'on enleva, pour le placer plus facilement dans sa dernière demeure, le plus singulier ornement d'un tombeau. C'était un coq, et un coq de faïence, lugubrement enduit d'une robe de couleur bronzée. Ce coq pouvait être le symbole de la vigilance de madame *Billon* en son vivant, fort attentive aux désirs de son époux ; il au-

rait pu devenir l'emblème de la vaillance militaire, ou bien exprimer que le coq réveillait le veuf chaque matin pour penser à sa femme ; enfin l'on aurait pu bâtir mille systèmes, former mille conjectures, pour deviner le sens de cet emblème sur un tombeau fort original. Ne vous creusez pas l'imagination, bonnes gens, pour tenter de connaître la haute destination de cette figure d'animal ; je vous la donne en cent, voire en mille : jamais elle ne vous fût venue dans la pensée, si M. Billon n'eût bonnement pris le soin de vous en instruire dans une inscription bien gravée sur le bâton servant de fût pour supporter ce coq. L'anguste destination de ce coq de faïence était de réveiller les morts, et spécialement M. et madame Billon, car, par un miracle insigne, ce coq de terre devait s'animer, chanter, et chanter assez fort pour réveiller les morts dans la terre ensevelis. Lisez, si vous ne pouvez m'en croire, l'inscription : *Je veille pour vous ré-*

*veiller au jour du jugement dernier.* Cependant je ne l'ai pas encore tout-à-fait compris, car ce coq de faïence veille déjà, cela est clair, *je veille*; et pour accomplir sa fameuse destinée il ne doit pas cesser de veiller jusqu'au dernier jour du monde. Fut-il jamais possible de rouler dans sa tête d'imagination plus risiblement absurde, d'en instruire le public, et de prétendre honorer un tombeau en excitant, à son aspect, le sourire du personnage le plus morose?

N° 11. Tout au bas se voit étendue, sur la verdure du gazon, la pierre tumulaire de madame la marquise de *Villevieille*; un peu plus haut, le lieu où reposera M. Pierre *Aubrion*, entre son fils, excellent écolier de rhétorique, et sa femme, qui fut en son vivant *l'emblème de toutes les vertus*. Ceci est bien gravé sur cette petite pyramide. Plaignons sincèrement le sort cruel de cet époux désolé, de ce père malheureux, en regrettant qu'il n'ait pas su

que sa femme n'avait jamais pu être un emblème même de vertu. Un emblème est la représentation figurée d'un objet intellectuel ; aurait-il voulu se trouver content de posséder la simple représentation de la vertu, et non pas une femme très-vertueuse ? A l'angle supérieur est madame *Garreau*, représentée en pleureuse de marbre sur le tombeau de son mari ; à sa droite , *M. Noireau*, que sa bienfaisance fit nommer le père des malheureux ; puis madame la baronne de *Glandeves* ; enfin *M. Bourlet de Vauxcelles*, honnête homme, bon chrétien, bien regretté de ses parens, et si regretté de ses proches que l'un d'eux a fait tracer cette sentence sur un siège de bois noirci, sur lequel sans doute il vient souvent pleurer : *Ici repose ma pensée* ; façon de s'exprimer tenant, un tant soit peu, de l'école des précieuses que si bien flagella Molière.

N° 12. A sa pointe inférieure, après un transport de quinze cents lieues, repose



enfin dans ce cimetière la cendre de madame *Vitet*, morte à Jacmel dans l'île de Saint-Domingue. Forcé de regagner le sol natal, son mari ne voulut pas être pour toujours séparé des restes de sa fidèle compagne, et les y transporta d'une terre jadis fertile, opulente, et maintenant la proie de continuels ravages, le théâtre du meurtre, de l'incendie et de la discorde des noirs, devenus ses possesseurs. On considère ensuite avec respect le tombeau de M. de *Wisnich*, qui, pendant vingt-cinq ans, remplit les fonctions de juge-de-peace dans le neuvième arrondissement de Paris; puis celui de madame de *Surgy*, vertueuse autant qu'aimable; elle posséda un cœur excellent. Entre eux, sous un simple tertre de gazon, repose M. *Moreau de Mersan*. Le premier, il réclama la liberté de S. A. R. MADAME; fut membre du parti de Clichy dans le conseil des cinq-cents, et mourut secrétaire des commandemens de madame la duchesse douairière d'Or-

léans; quoiqu'il possédât tant de titres à ne pas être oublié, il ne possède pas même la plus petite pierre sépulcrale. Sous une tombe élégante repose l'honnête *Yardin*, traiteur auquel le gastronome de la *Reynière* concéda, de sa science certaine en cuisine, un brevet d'excellence dans l'art de faire les sauces. Au-dessus de lui est un homme d'un genre de mérite bien différent: *M. Cornu de la Fontaine* fut longtemps premier commis de la trésorerie, puis employé supérieur à la banque. Tout auprès repose madame la duchesse de *Castries*, femme excellente, bonne épouse et bonne mère, possédant une épitaphe dans laquelle sont exprimés dans la meilleure diction, les sentimens de cœurs regrettant sincèrement une personne estimable et chérie. Tout près de la charmille entourant extérieurement le grand rendez-vous des voitures de deuil, reposent *M. Morin*, ancien négociant, et *M. Terrier*, son beau-père.

N<sup>o</sup> 13. Une borne antique marque le lieu de la sépulture de madame la comtesse de *Sparre*, morte à l'âge de vingt-deux ans, chanoinesse d'Ober-Munster, que l'on affirme être heureuse et ne devoir jamais être oubliée. A sa gauche s'élève le monument du jeune *Lallemant*, étudiant en droit, auquel sa mort donna seule de la célébrité.

N<sup>o</sup> 14. Nous avons uniquement remarqué dans cet espace le tombeau élégant d'un fils regretté par M. le maréchal duc de *Trévisé*.

N<sup>o</sup> 15. A l'angle inférieur du chemin s'élève un tombeau de la famille *Saucède*, orné sur sa principale façade de deux colonnes cannelées, surmontées de triglyphes et d'un fronton. Dans des tombeaux de marbre noir de forme très-simple, sont renfermées les dépouilles de la fille de M. le baron *Reverony de Saint-Cyr*, et de sa femme, qui ne put survivre à la perte d'un enfant accompli. Tout auprès est la

tombe de M. *Lamothe*, sur laquelle on maudit les cœurs ingrats fermés à la reconnaissance ; celle de M. *Vinot*, distillateur, qui peut avoir laissé certainement le plus bel exemple à suivre, un nom sans tache, des vertus, même beaucoup d'honneur ; mais on ne saurait concevoir comment il put acquérir un peu de gloire. Ce ne fut, certes, point par ses liqueurs, pas davantage en qualité de capitaine dans la garde nationale. On se demande donc quelle peut en être la source, en se plaignant que l'on ait dit trop ou trop peu dans une touchante épitaphe. L'inscription funèbre de M. et de madame *Tutot*, montre qu'ils brûlèrent l'un pour l'autre de l'amour le plus tendre, qu'elle fut bonne mère, et se vit l'objet de sincères regrets. Sur la pierre tumulaire du compositeur *Tarchi*, l'on apprend que ses chants lui procurèrent l'immortalité, en même temps que sa cendre proclame que tout est vanité. Un peu plus haut repose mademoiselle *Colon* : ce fut

une vierge native de Saint-Domingue , qui vint finir ses jours à Paris ; sur son tombeau on trouve d'un œil satisfait une épitaphe , à laquelle de tendres sentimens donnent de la vie. Sur le même chemin supérieur, gît M. *Pierret*, référendaire à la cour des comptes, dont la vie présente les actions d'un homme courageux, reconnaissant, et possédant une belle ame. M. *Crouzet* offre les vertus d'un personnage dont les utiles talens furent employés à l'instruction de la jeunesse. Revenons un peu plus bas vers le tombeau commun de la famille *Devaux*, où les attend une mère dont les grâces ne sont plus ; mais ses œuvres lui survivent, les pauvres la bénissent, ses enfans la redemandent, et son époux la pleure. Près d'elle repose madame la *comtesse Bergon*, femme non moins estimable, dont l'épitaphe en français et en latin ne se trouve pas moins touchante. Après avoir visité les sépultures *Baron* et *Hédé*, on rencontre celle du jeune *Humbert de La*

*Tour-du-Pin*, le plus religieux des fils, en tout digne de sa race. Les noms fameux de *Fourcroy*, l'un des créateurs de la chimie moderne; de l'astronome *Messier*, de *Grétry*, de *Chénier*, de *Parny*, sur lesquels la postérité portera des jugemens si divers, sont entourés de personnages moins célèbres, mais peut-être non moins dignes de regrets pour leurs propres familles. Ce sont les cendres de madame de *Courval*, que son époux eut tout à la fois à regretter avec l'enfant qu'elle portait dans son sein : quelle horrible douleur ! celles de madame *Bérard*, dont la vertu fut le bonheur des siens ; de madame *Boulade*, dont la tendresse rendit à son neveu une seconde mère ; de madame *Picard*, qui pendant vingt-trois ans fit le bonheur de son mari ; de *Duport*, aussi excellent musicien qu'honnête homme ; de mademoiselle *Levasseur*, qui en naissant perdit sa mère, en mourant anéantit le bonheur de son malheureux père, et plongea sa mère adop-

tive dans un deuil éternel ; et celles du jeune *Bethfort*, enlevé à l'âge de douze ans à ses parens, lorsqu'ils voyaient avec plaisir se former dans son jeune cœur toutes les vertus de l'homme de bien. Non loin d'eux gît, sans le moindre honneur, la cendre du général *Léopold Berthier*, dont le nom fit quelque bruit en ce bas monde. Voulez-vous connaître précisément tous les emplois, les fonctions, les dignités, les titres, les cordons possédés en son vivant par M. le comte *Regnaud de Saint-Jean-d'Angély*, la date précise de chacune de ses nominations, élections, promotions, savoir aussi l'époque de chacune de ses principales infortunes ? lisez, si vous le pouvez, cette longue légende gravée en très-petits caractères, à vingt pieds de hauteur sur les faces de son cénotaphe de marbre blanc : vous y verrez que toute cette fortune, cet éclat ne sont que des jouissances bien fragiles ; car avant de terminer sa douloureuse carrière, il n'eut que le

plaisir de saluer la terre de la patrie, et le même jour vit se terminer son exil et sa vie. Au pied des restes de cette grandeur éphémère gisent, sans une remarquable pompe, les ossemens de l'un des plus doctes personnages que le siècle dernier produisit. Toute l'Europe savante connaît les travaux immenses et les innombrables découvertes de M. de *Visconti*, le premier antiquaire de son âge; d'un œil habile il déchiffra des obscurités, jusqu'alors insolubles, sur les antiques monumens des arts dans Rome, et dans la Grèce. L'Académie s'écria sur son tombeau : *Quandò ullum invenient parem!* et les savans de tous les pays répétèrent ce cri d'universels regrets. Près de là repose M. de *Charbonnières*, fort honnête parent du poète *Delille*, auteur de drames, comédies, et d'essais. Derrière gît très-modestement le docteur *Menuret de Chambeau*, homme bienfaisant, praticien sûr, écrivain utile. Tout auprès, la famille *Durst* possède son caveau sépul-



cral, couvert d'une toiture de pierres, supportée par six pilastres. En arrière, est encore un médecin, mort fort jeune. Il s'appelle le docteur *Lasteyras*; sa famille vante chez lui d'heureuses qualités du cœur. Tout auprès, sous l'ombrage, l'on aperçoit l'une des plus grandes singularités de cet asile mortuaire. C'est une chaumière surmontée d'une croix formée de deux bâtons croisés. Sa porte, toujours fermée, ne laisse point connaître de quel personnage elle renferme la dépouille; mais elle n'est pas délaissée; car deux à trois fois l'année une dame vient rendre ses devoirs mystérieux à ce mort. Pendant plusieurs heures elle demeure renfermée avec lui dans ce réduit obscur, ayant pour tout mobilier un siège et une table. Personne ne saurait la troubler dans ses tristes soins, car elle n'y est vue de personne; ainsi, tout à son aise, elle peut pleurer, gémir, prier, et pourrait même, comme les anciens, accompagner sa prière de libations funèbres,

sans être troublée dans son culte. Jamais l'on ne sut se rendre plus libre. Derrière cette chaumière, mademoiselle *Sophie Vosgien*, âgée de vingt-deux ans, se fit préparer un sépulcre, y fit graver qu'elle y était descendue, se fit, de son vivant, élever une colonne funèbre, ne manqua pas de la faire entourer d'un grillage; enfin, ne laissa que trois à quatre mots à graver pour compléter son épitaphe. En voyant tant de précautions prises pour être bien logée après son heure dernière, chacun la crut fort jeune sur le bord de la fosse, d'autres déjà dedans : ce devait être au moins un personnage à face blême, les yeux cavés de méditations profondes, un squelette traînant à peine un souffle de vie. Chacun déplorait sa fin prématurée, en admirant le courageux sang-froid de ses derniers apprêts. Quel fut notre étonnement d'apercevoir, rendant visite à son futur tombeau, mademoiselle Vosgien au teint de lis, à la taille élevée, brillante de santé et d'embon-

point, pas du tout cacochyme ! Nous ne pouvions en croire nos yeux , mais c'était bien elle-même. On nous l'assura , et ses discours nous démontrèrent que l'on ne nous trompait pas. Nous nous étonnâmes qu'une pareille femme eût pu déjà penser à se faire creuser un tombeau, qui devait être ruiné de vétusté avant qu'elle dût y entrer. C'était sûrement dans quelque accès d'une humeur noire qu'elle avait conçu et fait exécuter cette lugubre pensée. Cela ne pouvait durer. Nous ne nous étions pas trompés ; car nous fûmes , il y a quelques jours , surpris de ne plus voir cette colonne ; elle avait disparu , et mademoiselle Vosgien avait renoncé d'annoncer au public son projet de se faire prochainement enterrer. Et puis fiez-vous à la fixité de sentimens douloureux. Sur la cime de ce coteau , et presque sous l'ombrage du bosquet de Delille , est une sépulture de famille dont la magnificence n'attire point des regards curieux , mais dont l'histoire

est digne de l'attention des cœurs vertueux. M. Guillaume Guélaud la fit construire pour y réunir pieusement la cendre de tous les membres de sa nombreuse famille. Au-dessus de ce caveau se voit une couverture formée par deux tables de pierre réunies, soutenue par six pilastres élevés. Les tables de ce monument sont déjà surchargées de nombreuses inscriptions, attestant les ravages de la mort dans cette estimable famille, à laquelle se trouvent réunis les restes de deux anciens serviteurs, récompense unique dans cet asile mortuaire, également honorable pour les êtres vertueux qui en sont devenus l'objet, et pour les maîtres qui récompensèrent ainsi la fidélité de leurs loyaux services. On y lit d'abord cette inscription : *Monument fondé par Guillaume GUÉLAUD* ; puis : « sous » cette pierre reposent Charles - Henri- » Guillaume *Boudet*, né le 22 décembre » 1808, décédé le 9 octobre 1810, et Ju- » lien-Alexis-Guillaume *Guélaud*, né le

» 29 décembre 1803, décédé le 5 décem-  
 » bre 1810. — Ces deux enfans, qui ne  
 » s'étaient jamais quittés, sont, par les soins  
 » du fondateur, leur aïeul, qui les aimait  
 » tendrement, réunis pour l'éternité. —  
 » Alexis *Guélaud*, père de l'enfant ci-  
 » dessus, né le 17 mai 1784, décédé le 19  
 » février 1812. — Il fut bon fils, bon  
 » époux, bon père, bon parent et bon  
 » ami, aussi il emporte les regrets de tous  
 » ceux qui le connurent. — Ici reposent  
 » Rose *Rey*, la bonne et fidèle servante.  
 » — Joseph *Rey*, le bon et fidèle servi-  
 » teur. — Pierre-Jules *Boudet*. — Phi-  
 » lippe-Guillaume *Guélaud*, frère du fon-  
 » dateur, né le 13 novembre 1762, décédé  
 » le 7 juin 1818. — Marie-Élisabeth-Sté-  
 » phanie *Marquis*, née le octobre 1818,  
 » décédée le 30 mars 1819. — Louis-Isa-  
 » belle *Marquis*, né le 2 mai 1777, décé-  
 » dé le 27 mars 1820. — Il emporte les re-  
 » grets de tous ceux qui le connurent. »  
 Ainsi cette famille trouve dans cette étroite

enceinte toutes les cendres des parens qu'elle perdit ; mais elle ne peut envisager cet asile funèbre sans éprouver un vif sentiment de reconnaissance envers M. Guillaume Guélaud , qui prépara leur demeure dernière. Après leur avoir servi de père commun , il voulut encore se trouver environné de tous les siens au-delà du trépas , pour ne jamais se voir séparé de ceux qu'il aima si tendrement , qui lui prodiguèrent leur tendresse. Ce patriarche d'une nombreuse famille , maintenant âgé de soixante-douze ans , honnête homme dans toute l'étendue de l'acception du mot , ne fit dans sa vie aucune action dont la probité et l'honneur ne fussent le mobile. Jamais la rectitude de son cœur ne soupçonna le mal , jamais il ne perdit l'innocence de mœurs et l'heureuse simplicité qu'il possédait en sortant de son village. Né en 1747 à Brielle , près de Dun-sur-Meuse , de parens peu fortunés , mais pleins d'honneur , Guillaume Guélaud , le plus intelli-

gent de ses frères , fut destiné par son père à apprendre à Metz l'état de confiseur. Dans l'impuissance de faire le même sacrifice pour ses autres enfans , son père lui confia l'honorable mission de devenir le protecteur et le soutien de ses frères , en s'acquittant envers eux du bienfait de son père. Jamais enfant ne répondit mieux aux désirs de parens vertueux. Arrivé à Paris à l'âge de vingt-un ans, possédant pour tout bien trente-six francs, mais riche de santé et d'honneur, actif, intelligent, économe, calculant bien, et voyant juste, il parvint au bout d'une année seulement à s'établir dans l'enclos du Temple, endroit alors privilégié, où sans maîtrise il put vendre et fabriquer des confitures et des sirops que le public trouva fort bons, quoiqu'il n'eût pas fait de chef-d'œuvre devant les grands gardes de l'épicerie de Paris. Chacun de ses frères vint successivement apprendre chez lui l'état de confiseur ; de cette manière chacun d'eux trouva le moyen d'acquérir

de la fortune. Lorsque ses frères furent établis , il pensa seulement à se marier à l'âge de trente-deux ans. Devenu assez riche par son économie et son talent, il se fit recevoir marchand dans les six corps, s'établit rue Grenetat, où la Providence se plut à récompenser sa belle conduite par une constante prospérité. Durant dix-huit ans il habita ce quartier ; mais tourmenté par un propriétaire jaloux de sa fortune, voulant se mettre pour toujours à l'abri de la rapacité d'hommes envieux de ses succès, et ne plus désormais être forcé de transporter de lieu en lieu le siège de son commerce, il acheta, rue Saint-Magloire, une maison dans laquelle il s'établit pour toujours. Dans cette dernière demeure, il acheva de consolider sa fortune. Toujours aimant les siens, il y apprit aux enfans de ses frères son état, comme il l'avait appris, dans l'enclos du Temple, à leurs pères. Ayant marié tous ses enfans, M. Guélaud céda son commerce à M. Boudet, son gen-



dre , et continua d'habiter dans sa maison , environné du respect , de l'amour de sa nombreuse famille , et de la considération publique. Celui qui avait été excellent fils , excellent père , excellent parent , bon ami , ne pouvait manquer d'être bon maître. Un bon maître ne saurait manquer de bons domestiques ; sa probité leur est un exemple de fidélité , son travail , une leçon de ne point rester oisifs ; son économie leur apprend à éviter toute dépense superflue ; sa douceur envers eux produit pour lui un attachement sincère , s'ils possèdent des cœurs bien placés. Peu à peu ils s'identifient à la famille , ils font de sa prospérité leur propre bonheur , partagent ses joies , ses peines et ses plaisirs. Le mérite de tels serviteurs devient inappréciable , l'amour de leurs maîtres est le principal mobile de leurs actions. Pour récompenser dans Rose Rey , sa cuisinière , vingt-huit années de fidélité et de loyaux services , M. Guélaud la fit déposer dans la sépulture de sa famille ;

exemple touchant de la reconnaissance d'un vieillard envers ses anciens serviteurs qu'il considère comme des amis, dont il ne veut pas être séparé dans la tombe. Une pareille conduite, suivie par Joseph Rey, son frère, pendant vingt-quatre ans, lui valut une semblable récompense. Heureuse la famille dans laquelle se trouvent réunies tant de vertus ! heureux le vieillard entouré, dans ses dernières années, du cortège d'aussi bonnes actions ! Il est peu de sépultures sur lesquelles on puisse méditer avec plus de fruit sur le bonheur d'une famille fortunée de la vertu d'un père toujours juste, toujours bon, toujours digne de respect et d'amour. Jeunes gens qui sentez en vous le germe des talens, qui possédez de l'industrie, que votre peu de fortune ne vous décourage point, M. Guélaud vous en est un exemple : l'activité, un travail opiniâtre, une sévère économie, ne sauraient en aucun temps manquer de réussir ; mais si aux dons de la fortune,

comme lui, vous voulez ajouter la considération publique, et l'amour de votre famille, imitez sa vertu, elle seule donne à la fortune un prix solide; on ne s'enquiert fort peu près d'une tombe si un homme fut riche, mais s'il fut vertueux. Tout auprès gît, devant une simple pierre tumulaire, M. *Vermeil*, d'abord avocat, puis juge intègre, mort doyen de la cour de cassation. Sa tombe se rouvrira pour recevoir les restes d'une compagne inconsolable, dont pendant quarante-quatre ans il fit le bonheur. A côté se voit la sépulture de la famille *Deladreue*, vouée au commerce de l'épicerie, chez laquelle la longévité cautionne la pratique des mœurs antiques. Près d'elle se rencontre le digne rejeton de la plus illustre race; treize blessures reçues dans une seule bataille deviennent les irrécusables témoins de la haute valeur de M. le comte de *Contades*, qui, succombant seulement au nombre, fut prisonnier; manquant de tout dans les hôpitaux ennemis,

vit la mort d'un œil ferme, revint dans sa famille pour y donner l'exemple des vertus domestiques, et du courage avec lequel il soutint les longues souffrances causées par les honorables blessures dont il périt, âgé de trente-un ans. Voyez dans cette modeste statue de terre cuite, l'image fidèle de la veuve de M. *Gourlhot*. Cette dame étrangère, éloignée de sa famille, jura de ne jamais quitter la terre hospitalière où elle trouva le bonheur, et rencontra l'objet de son éternel amour. Fidèle à son serment, elle n'en a point quitté le sol, et marqua son tombeau près de celui qu'elle aima, afin de commencer, dès cette terre, à ne pas être séparée de l'objet auquel elle aspire d'être à jamais réunie. Vers l'angle touchant le chemin conduisant au bosquet, est la sépulture de M. *Imbert* : suivant son épitaphe, il fut homme de lettres; mais ayant resté sous le voile de l'anonyme, sa réputation n'a pas été assez éclatante pour rendre son mérite vulgaire. Un peu au-

dessus est M. *Dadvizard*, compagnon des longs travaux guerriers de M. le prince de Condé, dont il fut l'aide-de-camp. A l'entrée du bosquet, à son côté droit, sous l'ombrage, repose madame *Thierry de Ville-d'Avray*, première femme-de-chambre de la reine Marie-Antoinette, à laquelle, dans son épitaphe, l'on attribue toutes les qualités données à la femme forte dans le livre de la Sagesse. Pouvait-on faire d'elle un éloge plus beau ? Ensuite M. le marquis de *Lasteyrie Dusillant*. Pour former un contraste avec ces personnages, repose tout auprès d'eux, sous un gazon ombragé de quatre sapinettes, M. *Mercier*, membre de l'Institut, fameux par son *Tableau de Paris*, son *Bonnet de nuit*, la *Brouette du Vinaigrier*, l'*An* 2440, et autres productions de même force, son originalité et ses systèmes. Suivons maintenant l'allée du côté droit du bosquet. D'abord se rencontre M. *Suard*, secrétaire perpétuel de l'académie française, dont la

vie, récemment imprimée, fournit à la plume féconde de M. Garat la matière de deux gros volumes in-8°, cependant il n'est sorti de la plume de l'académicien que de petits opuscules. A ses côtés repose l'innocence du jeune *Nau*, enfant de trois ans, l'objet du tendre regret de ses parens; puis l'académicien *Ginguené*, qui nous révéla les trésors de la littérature italienne, et mérita par ses qualités morales, l'épithète vraiment touchante du *bon* M. Ginguené, venant d'elle-même se placer sur les lèvres de quiconque voulait le caractériser; M. Léon *Parisy*, né à la Martinique, et mort à Paris, ce qui n'instruit guère le public de ce qu'il fut; plus M. Pierre *Barascud*, également inconnu au-delà du cercle étroit de sa famille. Bientôt quelques hommes plus fameux viennent prendre place. M. *Chabot* de l'Allier, législateur sage, magistrat intègre, excellent jurisconsulte, homme de bien; le géographe *Mentelle*, qui connut parfaite-

ment toutes les limites des empires, des royaumes, états, petits et grands de la machine ronde, et, sans sortir de Paris, traça, sur la foi d'autrui, les cours des fleuves et des rivières, les contours des mers, et vous apprit l'existence de toutes les îles s'élevant au-dessus des eaux; M. *Dufourny*, son voisin, ne s'en rapporta point au dire d'autrui pour acquérir des connaissances profondes en architecture et dans les antiquités. Le crayon à la main, pendant vingt ans il parcourut l'Italie, explora la Sicile, y fit modeler beaucoup de parties de monumens antiques. Riche de ses trésors, il revint à Paris, les réunit dans une vaste galerie dont l'aspect développa les talens de plus d'un jeune architecte. En même temps, il les instruisait dans leur art par ses conseils et ses leçons, dans l'école d'architecture dont il fut l'un des professeurs les plus distingués. Il ne construisit à Paris aucun édifice remarquable; mais il forma beaucoup d'architectes

habiles, ce qui ne servit pas moins l'art auquel il consacra ses jours. Un mérite d'un genre différent honora M. le baron *Marchant*. Devenu par ses connaissances, sa probité, et ses talens, l'un des premiers administrateurs des armées françaises qui s'avancèrent de victoire en victoire jusqu'en Pologne, son humanité lui fit alléger les maux que la guerre traîne à sa suite pour les vaincus. Un cippe, surmonté d'une urne cinéraire, révèle auprès de lui la tombe de M. *Deleau*, capitaine de hussards. *On regrette toujours un brave capitaine* ; tels sont les adieux inscrits par un de ses camarades sur son tombeau. Dans l'enceinte occupant le fond du bosquet, est un monument consacré par ses élèves à la mémoire du poète *Delille*, chacun connaît ses œuvres ; une petite colonne s'y voit aussi érigée au chevalier de *Boufflers*, dont les charmantes productions attestent l'esprit sémillant et le génie facile. En retournant vers l'entrée du bosquet, l'on re-



marque d'abord le monument élégant de M. *Brongniart*, dont l'habile crayon traça le plan du palais de la Bourse, dont le talent éleva dans la capitale beaucoup de monuments, et dont le goût appropria l'ancien enclos de la maison du P. La Chaise à sa présente destination funèbre. Près de lui est M. *Bellanger*, son confrère, homme d'un génie facile, d'une activité prodigieuse. Avec un talent remarquable, il bâtit à Paris beaucoup de maisons et d'hôtels, construisit la coupole actuelle de la halle au blé, fut habile dans l'art des distributions intérieures d'habitations, et dans celui de dresser des jardins pittoresques. Vient ensuite un tombeau que madame de *Cheminot*, femme extrêmement âgée, fit élever d'avance pour elle-même; puis M. *Vincent*, peintre d'histoire, l'un des meilleurs artistes de notre école moderne; enfin la sépulture de M. *Gibelin*, banquier, sur laquelle se trouve cette pensée appartenant originairement à M. *Isabey* : *A la*

*mémoire de mon meilleur ami, c'était mon frère.* A l'extérieur de ce bosquet, reposent les cendres de mademoiselle *Capet*, qui peignit avec un rare talent l'huile et la miniature, et sut exceller dans le portrait; *M. Pithou*, dont la touche élégante se borna aux ornemens de la porcelaine; enfin madame *Ritchie*, anglo-américaine, dont le monument est un témoignage éclatant de la piété de son fils, qui le fit construire sous ses propres yeux.

N° 17. D'abord est le tombeau de madame *Chazerain*; qui fit le bonheur de son mari sept ans, deux mois, douze jours, suivant le certificat gravé sur son monument; ensuite *M. le comte de Gand*, pair de France sans même la plus petite pierre, mais gisant irrespectueusement dans un espace où croissent, au lieu de fleurs, des ronces et des épines. A sa gauche, *M. Faidy*, fort regretté de sa femme et de ses enfans. Un peu plus haut, *M. Clément de Blavette*, ancien conseiller au parlement

de Paris; magistrat éclairé, homme vertueux.

N° 18. Sur le bord du chemin, sous un monument assez vaste, repose, attendant sa famille, M. *Micoud*, ancien préfet du département de l'Ourthe, ayant aussi fait preuve de probité et de rares talens dans la partie administrative de la marine. Un peu plus bas, madame *Servandoni d'Hannetaire*, héritière d'un beau nom dans les arts, mais plus estimable par les qualités personnelles de son esprit et de son cœur. On déplore la fin tragique de madame *Blanchard*, célèbre aéronaute, en voyant sa dépouille opprimée par une lourde masse de pierre de Château-Landon, façonnée en colonne, coiffée de quatre cornes égyptiennes en triangles bien aigus, surmontée par un hémisphère figurant, dit-on, la moitié d'un ballon, terminée par un jet de flammes assez lourdement sculpté dans cette dure matière, pour que l'on croie y reconnaître quelque ressemblance avec la

houppes d'un bonnet de coton. N'accusons pas de ce ridicule effet le talent de l'artiste, mais le choix de l'ingrate matière sur laquelle on le força d'employer son ciseau. Une borne antique, sculptée d'une façon élégante, marque la sépulture de M. *Cordier*, régent de la banque de France et juge du tribunal de commerce. Sous un vaste et lourd monument repose le docteur *Bosquillon*, savant helléniste, bon médecin et surtout personnage d'une singulière bienfaisance. Sa femme, suivant ses désirs, fut placée à ses côtés. Je m'aperçois d'avoir déjà dépassé le tombeau du compositeur *Méhul*; pourquoi n'avoir pas placé près de lui *Nicolo*, possédant un talent du même genre, et peut-être non moins brillant? mais il ne fut pas de l'Institut. Entre les morts reposant au bas de ce coteau, nous avons dû remarquer MM. de *Persuis*, directeur de l'Opéra; *Gauthier de Biauzat*, membre de l'assemblée constituante, puis de la cour de cassation,

puis conseiller à la cour d'appel de Paris, enfin avocat : ce personnage ne fut pas toujours en s'élevant. M. *Despaux*, ancien directeur de l'école royale militaire. Près du chemin inférieur reposent madame la comtesse *Dillon*, puis madame de *Montamant*, bonne épouse, femme vertueuse, tendre mère; madame la marquise d'*Ecquevilly*, que le malheur trouva forte; enfin M. le marquis de *Lambertye*, député de la noblesse aux états-généraux. Il sortit de France avec les princes, supporta courageusement les maux d'un long exil, et rentra seulement en France avec le roi.

N° 19. Traversons le rendez-vous général des voitures pour visiter l'espace enfoncé situé entre le mur de clôture et l'allée plantée de peupliers. Le long de l'allée, on remarque les tombeaux de mademoiselle *Honorine* et de la famille *Hennecart*. Dès l'abord d'un endroit creux, l'on rencontre les restes de mademoiselle *Dupuytren*. Elle ne parut un an sur terre

que pour être regrettée de ses parens. M. *Nourtier*, riche marchand, déposa les enfans dont il déplore la perte sous un piédestal de marbre blanc, surmonté d'un vase cinéraire. Dans l'endroit le plus retiré de ce bocage, où tout invite à la méditation, où tout convie à laisser un libre cours à ses larmes, s'élève une colonne de pierre consacrée à la mémoire de M. *Sauvan*, mort dans sa quatre-vingt-deuxième année, mais dont la longue vie fut encore trop courte pour le bonheur de sa veuve et de ses quinze enfans. Un cippe cannelé entouré du serpent d'Hygie, mangeant dans une patère, indique la sépulture de M. *Mazeret*, médecin, qui, vainqueur des *parques et du sort*, sut, pendant trois fois vingt-cinq ans, ravir l'homme à la mort, et cependant succomba lui-même sous ses coups. A sa droite repose l'inconsolable veuve de M. *d'Eymar*, membre distingué de l'assemblée constituante, ambassadeur, préfet du Léman, et toujours

remplissant avec distinction les plus importantes fonctions. Son cœur repose auprès d'elle dans cette enceinte, où l'amie la plus sincère marqua sa place d'avance. Le monument de madame la marquise de *Suffren Saint-Tropez*, épouse du neveu de M. le bailli de Suffren, se trouve auprès, devant celui de madame *Sophie Gail*, compositeur et musicienne du premier ordre. Au bord du chemin supérieur est un monument élégant élevé à mademoiselle *Clarke*, fille de M. le comte d'Hunnebourg.

N° 20. Le long de cette même route est un monument de marbre, de forme triangulaire, consacré à la mémoire de M. *Hector Lemaire*, fils du professeur célèbre dans la faculté des lettres de Paris, près duquel son père et sa mère marquèrent leur propre sépulture. Un bloc de marbre de forme singulière indique, tout auprès, celle de M. *Agasse*, imprimeur-libraire, propriétaire du *Moniteur*. A ses

côtés gît, fort humblement, mais non pas sans honneur, la cendre du bon M. *Lizarde*, chef de l'une des institutions les plus renommées de Paris, auquel la reconnaissance de ses élèves érigea ce tombeau. Dans le flanc du coteau est construite une crypte servant de sépulture à la famille *Millot*. A sa droite gît, sous le simple gazon, madame la baronne de *Stengel*, épouse, fille, mère et sœur d'officiers distingués ; elle fut l'une des femmes qui déployèrent le plus de courage et éprouvèrent le plus de malheurs durant les premières années de la révolution. Un peu au-delà, une colonne funèbre, supportant un vase cinéraire sur lequel une draperie est bien jetée, rappelle à sa famille le souvenir de M. *Tampier*. On aime à lire l'expression sentie de la douleur sincère des parens de mademoiselle de *Junquières*, mais il faut les yeux de lynx d'une mère pour découvrir le germe d'un heureux caractère dans un enfant comptant à peine une



année. J'aperçois maintenant le nom de Léon de *Villoutreys* sur un élégant piédestal qui me présentait, il y a un an, à ce qu'il m'a paru, des noms tout différens. Je croyais avoir bien lu sur ce marbre, et bien à la même place, cette inscription : *Charles V... de Malmaison*, enlevé à l'âge de trois mois, le 25 décembre 1815.— *Eugénie V.... de Malmaison*, enlevée à l'âge de trois mois, le 30 mars 1815. — Il ne reste que regrets et douleurs pour la vie :

Il exista trois mois, et l'auteur de ses jours,  
Retenu par l'exil, ne le connut jamais :  
Charles reçut la vie de ses tendres amours ;  
Pourrait-il ne pas être l'objet de ses regrets ?

Il faut que je me sois abusé, car la douleur de leurs parens ne devait se terminer qu'avec leurs jours. Cependant, il y a une extrême similitude entre le monument actuel et celui d'autrefois. A quelques pas repose M. *Breton*.

N° 21. La première enceinte que nous

ayons remarquée dans cet espace renferme les déponilles de M. *Jalbert*, prêtre, de M. *Jalbert*, greffier en chef de la cour de cassation, et de M. *Biron*, médecin en chef d'armée et de l'hôtel royal des Invalides, ce qui démontre chez lui une haute capacité dans la science médicale. Une colonne funèbre marque ensuite la sépulture du major *Boucllet*, militaire distingué. Sur un cénotaphe de marbre blanc j'aperçois, dans un bas-relief, une femme dans l'attitude d'une douleur profonde: elle est voilée, tient par la main un enfant; cette devise est l'ame de ces figures emblématiques: *Mon amour pour mon fils a pu seul me retenir à la vie*. C'est donc une mère demeurée veuve avec un enfant au berceau. Je conçois toute l'étendue de son chagrin. En tournant autour de ce petit monument, je lis: « Ici repose Charles- » Angélique - François, comte de la *Bé-* » *doyère*, né le 17 avril 1786, enlevé à » tout ce qui lui était cher, le 19 août

» 1815. » Je ne m'étonne plus du poids énorme de douleur dont se voit oppressé le cœur de cette veuve. Déjà nous avons peint les impressions que produisirent sur nous les tombeaux de mademoiselle *Paulée*, de madame de *Charlus* et de sa fille. Dans un assez large espace est, toute seule, la pierre tumulaire du jeune *Thierriet*, le plus aimable et le plus regretté des enfans ; puis l'on remarque le tombeau de madame de *Pontchartry*, la suite de tombes préparées pour la famille *Caillat*, le monument de M. *Mounier*, puis celui de madame *Maucler*, autrefois abbessede l'abbaye royale de la Fère. Sortie de son cloître, elle consacra son temps, ses talens et sa vie, à l'éducation de jeunes personnes, en devenant pour elles la plus tendre des mères. Payée de ses soins par l'amour de ses élèves, elles arrosèrent sa tombe de leurs pleurs amers, en faisant retentir ce lieu funèbre de leurs sanglots. Au-dessus, sur une même ligne, se trouvent les restes

de M. le baron de *Lathan*, ancien officier aux gardes-françaises, et ceux de madame de Lathan. Consumée de chagrin d'avoir perdu son mari, elle ne put survivre à sa douleur. Tous deux, suivant leurs épitaphes, étaient bien dignes d'être aimés. A leur droite repose mademoiselle de *Mortagne*, dont l'épitaphe, bigarrée de français et de latin, forme une réunion bizarre de passages du *dies iræ*, de Malherbe, de saint Augustin et de saint Paul; puis M. le marquis de *Maniban*, ancien président à mortier au parlement de Toulouse, le dernier des descendans de Campistron. Vient ensuite mademoiselle *Sophie Bronner*, fille de mademoiselle Mars, dont le tombeau bien soigné, d'une structure élégante, prouve toute la tendresse de sa mère. Une simple pierre tumulaire marque le lieu de la sépulture de M. *Dutheil*, brave et loyal chevalier. Sur ce petit tertre domine le vaste tombeau de madame *Brézin*, femme d'un fondateur de canons, dont l'épitaphe

..

vante beaucoup le mérite, retrace tout l'amour de son mari pour elle, tandis que la pompe de son monument, orné d'un bas-relief précieux, de son portrait, semble présenter quelque dissonance non pas avec la fortune considérable de son mari, mais avec l'état d'un fondeur. Au-delà reposent, beaucoup plus modestement, d'abord mademoiselle *Girard*, puis M. le comte de *Vezet*. On s'arrête pour examiner l'expression touchante de la douleur de parens pénétrés de la perte d'un enfant, qui ne vécut point six mois; son épitaphe est terminée par cette tendre exclamation : *Pauvre petit Gabriel!* On voit ensuite le libraire *Mérigot* et sa femme, l'un près de l'autre dans la tombe après cinquante-deux ans de mariage; M. *Lemoine*, l'un des instituteurs le plus justement renommé de la capitale; M. *Roger*, autrefois premier commis des finances, puis adjoint-maire du douzième arrondissement; enfin un monument en pierre, consistant simplement en

une couverture convexe, supportée par quatre pilastres d'assez informe structure, encore anonyme, mais sous lequel réellement se trouve enclos M. le marquis de *Vibraye*, pair de France. En montant par un petit chemin sur la droite du tertre voisin, une borne antique de marbre marque la sépulture de madame la marquise de *Montcalm*.

N° 22. Sur le sommet de ce tertre est, à droite d'une cage de bois noirci, un petit monument érigé à mesdames *Emma Coghlan* et *Gardel-Habeneck*; puis sous cette niche d'aspect assez hideux, repose M. *Ragon Gillet*, en son vivant membre de la chambre des députés.

N° 23. Dans cet espace se voient, l'une près de l'autre, deux cryptes appartenant aux familles *Smith* et *Gouchon*.

N° 24. En remontant vers l'allée de peupliers, et suivant vers le levant, l'espace s'étendant vers sa droite, le premier objet s'offrant aux regards est la sépulture de la

famille *Hédouin*; plus haut, presque en face de la charmoie des protestans, est le tombeau de madame *Lecordier*, femme du maire du premier arrondissement; et, beaucoup plus haut, sont les sépulcres de MM. *Melito* et *Jamain de Bermuy*, officiers d'une insigne valeur.

N° 25. Revenons maintenant sur nos pas pour visiter les monumens de famille dont l'on creusa, le plus souvent, les profondeurs dans le flanc du coteau. Ce sont, presque tous, des édifices assez importans dans lesquels les corps sont placés chacun dans une crypte particulière, pratiquée dans l'épaisseur de la maçonnerie, suivant le modèle des catacombes de Rome. Le premier appartient à la famille *Messenger*. Sa forme extérieure est celle d'une petite chapelle surmontée d'une croix; vient ensuite un édifice plus imposant, qui est la propriété de MM. *Nast*, fabricans de porcelaines : il est vaste, une terrasse le surmonte; sa structure est élégante. Après se

présente un plus grand monument, couronné par une terrasse supportant un cénotaphe en marbre noir, environné d'arbres funèbres. L'entrée de cette cave sépulcrale est fermée par une porte de bronze. Dans son intérieur sont ouvertes trente-deux cases pour y placer autant de cercueils. Elles sont destinées à la sépulture de la famille de M. *Delépine*, directeur de la Monnaie. Tout auprès de son couronnement est un petit piédestal consacré à la mémoire de madame la comtesse *Compans*, dont un bas-relief touchant célèbre l'indicible tendresse pour ses enfans.

N° 26. Tandis que l'on se trouve sur le plateau, avant d'en descendre, il serait bon de s'avancer un peu vers le bosquet des allées de Vincennes. A sa gauche on pourra lire, avec un touchant intérêt, les épitaphes placées sur les modestes tombeaux du jeune et brave *Saint-Marcellin*, déplorable victime d'un faux honneur après avoir glorieusement prodigué ses jours



dans les plus terribles combats; de M. *Gréban*, capitaine de vaisseau; de M. *Le-feuvre*, ancien commissaire-ordonnateur; enfin de M. *Caille*, capitaine de vaisseau. Revenant sur ses pas pour continuer de visiter les tombeaux dont se voit bordé le flanc du coteau, le premier monument à la droite d'un chemin fort court, descendant du plateau, presque vis-à-vis de la pyramide élevée à la gloire de Masséna, est une fort belle crypte dans laquelle M. *Barry*, marchand de bois fort riche, plaça les restes de son malheureux fils, victime, à l'âge de vingt-deux ans, du plus funeste accident. Dans l'intérieur, l'on aperçoit un cippe de marbre blanc, surmonté d'un vase cinéraire de marbre noir, supportant, à la fois, et l'inscription funèbre, et, dans un médaillon, une tige de roses dont le bouton, près de s'épanouir, devient, par la fracture de sa tige, l'emblème de la mort prématurée de ce jeune homme. A côté paraît le monument funèbre dans lequel

la famille de M. *Desfammes*, peintre en bâtimens, dépose les siens; puis celui de M. Jacques *Tessier*, ancien parfumeur dans la rue Saint-Honoré, s'élève à double étage. A quelque distance une crypte bien fermée garde les restes de M. *Otto*, dont l'Europe apprécia les talens pour la diplomatie, les savans ses connaissances dans la littérature, et tous ceux qui eurent besoin de ses services le cœur obligeant et secourable. Assez près est le tombeau de M. *Bi-dault*, entrepreneur de maçonnerie. Il faut long-temps marcher pour rencontrer celui de M. *Guillaume*, marchand de vin; puis la crypte dans laquelle reposent, fort modestement, les enfans de M. *Lafitte*, banquier; enfin les beaux sépulcres de M. *Lemoine*, entrepreneur de maçonnerie, et de M. *Coutanceau*. Deux tombeaux en marbre, de pareille structure, adossés au coteau, renferment les dépouilles mortelles de M. le maréchal de *Kellermann*, duc

de Valmy, et de madame la duchesse son épouse; enfin ces monumens sont terminés par celui de M. *Goupy*, banquier et membre du corps-législatif.

N° 27. Une borne antique de marbre blanc marque d'abord l'endroit où repose M. de *Montmort*. Sur une masse imposante s'élève le cénotaphe de M. le Bailli de *Crussol*, revêtu de marbres chargés de bas-reliefs, sculptés dans un genre produisant peu d'effet, dont il est si peu facile au public de connaître l'objet allégorique, que tout auprès de la bouche de deux personnages se trouvent tracées, en caractères rubiconds, des sentences indiquant l'objet de ces compositions emblématiques. En suivant toujours ce contour, se trouve le tombeau du treizième duc de *Frias*; puis un édifice, en façon de chapelle funèbre, élevé sur la cendre de M. *Porét*, annonçant que la mort ne le séparera point, probablement, de ses parens, car cette inscription

ne prête pas du tout à l'explication de l'énigme. Tout à l'angle le plus bas de ce terrain, vers l'allée montant à la chapelle, s'élève, à double étage, un monument consacré, par la reconnaissance de ses disciples, au comte *Monge*, dont le buste sera placé sous la toiture de pierre couronnant l'édifice. Plus haut, presque à mi-côte, sous un abri soutenu par six colonnes, est un cénotaphe de forme grecque, revêtu de marbre, dont l'inscription apprend qu'il sert de dernière demeure à *M. Thierry*, marchand de bois, dont l'industrie sut ramasser une très-considérable fortune. Auprès de lui une pyramide tronquée, de fort lourde structure, sert d'abri au cercueil d'une potière d'étain.

N° 28. Sous un parterre de roses, encore orné d'orangers, repose mademoiselle *Contat*. Cette actrice fameuse n'a voulu employer, pour conserver le souvenir d'un rare, mais éphémère talent, que des fleurs tout à la fois l'emblème de son

agrément et de sa durée fugitive. En se rapprochant de l'allée montante, trois tombeaux, placés sur une même ligne, frappent nécessairement les regards. Sur une borne antique de marbre noir se voit encastré un bas-relief en terre cuite, sculpté par M. *Deseine*, dans lequel il représenta la Bienfaisance tendant à des indigens une main secourable : on y voit une mère allaitant son enfant ; un vieillard, courbé sous le poids des années, avançant le bras pour recevoir l'aumône ; de l'autre côté, des malades sont secourus sur leurs lits de douleur. Ce tableau touchant est destiné à faire bénir la mémoire de M. *Rémond*. Artisan de sa fortune, il fit un legs de trois cent mille francs aux hospices de Paris, de Chartres et de Nogent-le-Rotrou. A ses côtés repose M. René *Geslin*, négociant dont le commerce de Nantes cite, suivant son épitaphe, le nom avec orgueil. Les traits de sa figure sont reproduits dans un médaillon de marbre blanc. Auprès de lui,

sur un monument où se lit le nom de M. *Latour de Fonpudie*, paraît un buste de terre cuite devenu hideux par l'injure des saisons. Ce fut, dit-on, un médecin habile dont la bienfaisance prodigua ses soins aux indigens du faubourg voisin. Le long de la route est placé le tombeau de M. *Blandin*, sur lequel se lisent, avec complaisance, ces mots : *Ici l'homme de bien repose en paix*. Peut-on douter qu'un tel éloge ne soit mérité en le voyant inscrit, par ses parens, sur un monument d'une belle structure ? Sur une ligne parallèle à cette route reposent, d'abord, *André Morellet*, dont rien ne rappelle les ouvrages, pas plus qu'il fut l'un des quarante de l'académie française : qui peut reconnaître dans ce laconisme l'académicien dont la plume féconde enfanta tant d'écrits ? puis le peintre *Valenciennes*, bien digne de l'academie des beaux-arts, dont il ne fut point membre ; enfin une petite pyramide de marbre

noir décore la sépulture de madame la comtesse *Claparède*.

N<sup>o</sup> 29. Dans l'espace triangulaire occupant l'un des côtés du demi-cercle dans lequel se trouve inscrite la chapelle, se voient seulement quelques monumens dont le plus remarquable est celui de M. *Bertholle*. A ses côtés sont de simples pierres tumulaires indiquant les sépultures de MM. *Sauvage, Bouchez* et *Chéradame*.

N<sup>o</sup> 30. Rien de plus élégant que l'ordonnance des sépultures des familles *Isabey* et *Constantin*, formant une suite continue de tombeaux dont les tables funéraires, l'une à l'autre liées, produisent le plus pittoresque effet. Sur l'une d'elles se lit maintenant cette inscription, devenue fameuse par la tendresse fraternelle dont elle peint, d'un seul trait, le sentiment le plus exquis : *Ci-gît mon meilleur ami : c'était mon frère ISABEY*. Sous un cénotaphe, construit avec beaucoup de goût, repose la

cendre de M. *Labenette Corsse*, mime excellent, mais, plus encore, honnête homme et bon père. Son buste, enclos dans une niche pratiquée dans le marbre, reproduit ses traits fins, son masque véritablement d'un comique, laissant percer l'air d'une bonhomie singulière. A sa droite, sur un piédestal placé au-dessus de ses restes, paraît posé le buste de mademoiselle *Raucourt*, conservant, avec son costume de reine de théâtre, un regard fier et l'œil altier fort séant dans la majesté de ses rôles d'un moment ; tandis que cet assemblage forme un contraste peu convenable à l'humiliation de sa dépouille plongée dans la nuit de ce tombeau. A son côté droit une colonne funèbre et des monumens de formes diverses, rappellent les souvenirs de l'architecte *Gisors*, et de plusieurs membres de la famille *Lapotère*. Encore sans monument repose M. *Bagden*, secrétaire de la société royale de Londres. Devant eux est placé celui de

..



M. *Fortin*, pharmacien, dont le dévouement héroïque, lorsqu'il servait dans ces hôpitaux si délaissés, sauva, au péril de sa vie, l'an 1807, à Stargard, près de Dantzick, neuf cents blessés restés sans secours par la mort des officiers de santé, frappés du typhus. Ce beau fait, gravé sur la modeste tombe recouvrant sa dépouille, ne la doit-il pas à jamais couvrir du respect et de l'admiration de tous les cœurs vertueux?

N° 31. Tout auprès de ces personnages, qui jouirent de quelque célébrité, s'élève une colonne en pierre, d'ordre ionique, monument de la piété d'un fils envers sa mère; cependant, en lui rendant le plus légitime hommage, il a voulu, vis-à-vis du public, conserver le secret sur le nom de l'objet de son culte, car on lit seulement sur le fût de la colonne: *Alexandre à sa mère*. Au bas d'un piédestal de marbre, surmonté d'une urne cinéraire, est enseveli M. *Schuchardt*, banquier, le premier au rendez-vous. Sous des monu-

mens de couleur bronzée reposent, sur le penchant de la colline, MM. *Lefèvre de Courchamp* et *Perier*, notaires. Les restes de madame de *Wailly*, femme du proviseur du lycée d'Henri IV, sont placés auprès d'eux. Un peu au-delà, sur le bord du chemin inférieur, est un tombeau sur lequel se trouve tracé le nom de M. *Avenel*, lieutenant de vaisseau; un radeau et le nom d'Algésiras, sculptés sur ce monument, indiquent la part de gloire dont se couvrit ce brave dans ce combat fameux. Le long de la charmille bornant au nord cet espace, l'on remarque une pyramide de marbre noir, chargée de dorures, consacrée à perpétuer le souvenir de M. *Théas*, négociant de Marseille; plus à droite, deux tables de marbre noir marquent la sépulture de M. *Brion*, riche charron, attendant son épouse qui, près de lui, fit déjà marquer sa place. Son épitaphe le peint comme un homme bienfaisant, un excellent ouvrier, un bon maître, un bon époux,

un bon père : tant de vertus domestiques le devaient rendre extrêmement précieux à sa famille ; elle prouve qu'elle n'a rien perdu de la vivacité de ses regrets, car nulle tombe n'est mieux entretenue ni plus ornée de fleurs toujours nouvelles. Une très-petite pyramide de pierre indique le tombeau de mademoiselle *Barillon*, morte seulement âgée de dix ans ; sa mère se plaint de ce que celle qui cultivait avec tant de soin cette charmante fleur, n'a pu jouir de son éclat, et s'enivrer de son parfum. Sous une simple tombe sont les restes de M. de *Vin*, autrefois président de la chambre des comptes ; plus loin, la veuve de M. *Monnier*, riche boucher, vient de faire élever à son mari un tombeau élégant, que l'architecture et la sculpture se sont empressées d'orner avec goût. Sa dimension n'est pas grande, mais son fini est précieux.

N° 32. Précisément de l'autre côté du petit chemin venant du bas de la colline, et tout auprès de la charmille, est un pié-

destal carré de pierre sur lequel se trouve sculptée l'emphatique inscription commençant par ces mots: *Les torrens sont descendus de la montagne*, etc. Nous n'aurions pas indiqué sa place, si nous n'avions craint que le public ne nous accusât de l'avoir abusé. Plus loin sont les tombeaux de deux hommes fameux dans l'art de guérir, tous deux premiers chirurgiens des armées. Les collègues et les élèves de M. *Heurteloup* firent frapper, à Vienne en Autriche, une médaille pour perpétuer le souvenir de ses talens et de ses vertus ; pour M. *Chappe*, son épitaphe assure que l'amour de son pays et le sentiment de ses devoirs furent les seuls mobiles de sa vie.

N° 33. Dès l'entrée dans cet espace, l'on remarque les monumens de M. *Lepileur*, négociant, et de M. le comte de *Goltz*, fils de l'ambassadeur de Prusse. Sur le bord du chemin s'avancant directement le long de la colline vers le bosquet des allées de Vincennes, on rencontre un double tom-

beau de marbre, de structure élégante. Involontairement on s'arrête pour le considérer. En lisant : *Ci-gît un bon ménage*, on s'attriste ; mais, en continuant sa lecture, on se remet le cœur en voyant ces mots bien gravés : *Ici reposera M. Adrien-Nicolas Duhoulley*. M. Duhoulley n'est donc pas mort, il vit encore, sa femme seule est au tombeau. La moitié du bon ménage est donc seulement dans la tombe, ce qui n'arrive que trop souvent. Chacun se retire admirant la haute prévoyance de celui qui ne laisse absolument à graver que la date de sa mort pour compléter son épitaphe. Sur le même côté, les tombeaux de MM. *Monnot* et *Delcro* sont d'irrécusables témoins de la douleur de parens inconsolables de la perte d'enfans dans lesquels ils plaçaient leur espoir. Dans nul autre endroit de cet asile mortuaire, il ne se trouve aucun éloge aussi touchant de la tendresse d'une mère, que sur le tombeau carré de madame *Gérard*, placé précisément dans son

angle supérieur. Au milieu de ce gazon s'élève un socle carré fort simple, à la tête d'une tombe, sur laquelle se lit cette épitaphe : « Ici repose Étienne-Antoine-Marie »  
 » Champion, comte de *Nansouty*, né en »  
 » Bourgogne, le 30 mai 1768, lieutenant- »  
 » général des armées du roi, inspecteur- »  
 » général des dragons, capitaine-lieute- »  
 » nant de la première compagnie des »  
 » mousquetaires de la garde du roi, grand- »  
 » cordon de la Légion-d'Honneur, cheva- »  
 » lier des ordres militaires et royaux de »  
 » Saint-Louis, et de Notre-Dame-du- »  
 » Mont-Carmel, grand'croix de l'ordre »  
 » royal de l'Aigle d'or de Wurtemberg, »  
 » décédé à Paris le 12 février 1815. » Sur le derrière on lit : « Passans priez pour lui, »  
 » pleurez sur son fils et sur moi. » Quelle simplicité ! Dans cette funèbre inscription, rappelant seulement les emplois et les dignités d'un militaire dont les exploits et les vertus remplirent l'Europe de son renom, qui dut toute son élévation à sa va-

leur, ses talens, son audace dans les combats, sa douceur et sa justice envers les vaincus, et rien à l'intrigue ou la bassesse ! On se tait sur ses brillans exploits, dont l'histoire transmettra le récit à la postérité ; ils auraient seulement frappé l'esprit d'admiration pour son génie militaire, et l'on a préféré de parler aux cœurs vertueux, en leur faisant lire sur son tombeau cette déclaration qui rarement serait vraie pour l'homme de guerre : *Dans ma vie je n'ai fait de tort à personne.* Cet amour de la justice, réuni à la plus haute valeur, forma le caractère propre du mérite rare de M. le comte de Nansouty, dont nous allons esquisser quelques traits. Né d'une famille noble, il suivit la carrière des armes. Élevé à l'École-Militaire, il reçut des mains de MONSIEUR la croix de chevalier novice de l'ordre de Saint-Lazare : récompense accordée seulement aux élèves distingués par une conduite sage, des succès dans leurs études, et des talens. Son

avancement fut très-rapide. Sous-lieutenant en 1783 au régiment de Bourgogne cavalerie, il se trouvait déjà, en 1791, lieutenant-colonel des carabiniers. Au milieu des troubles politiques qui agitèrent alors la France, deux routes s'ouvrirent à l'honneur français; il suivit l'armée, et demeura au sein de la patrie. Dès que le signal des combats fut donné, sa vertu militaire et ses talens furent remarqués dans la première campagne. Dans l'ardeur de la jeunesse il montra la prudence de l'âge mûr, comme il montra dans l'âge mûr tout l'élan de la jeunesse, réuni à la sage circonspection d'une longue expérience. Nommé en 1793 colonel du régiment d'Artois, dans ces temps malheureux dont la licence effrénée avait relâché tous les liens de la discipline, M. de Nansouty sut maintenir son régiment dans la plus exacte subordination. Son inébranlable fermeté y conserva entre les chefs et les soldats les égards et même les signes de respect qui



tout à la fois annonçaient une bonne éducation dans un temps où elle était regardée comme un crime , et la hiérarchie des pouvoirs dans une époque où tout tendait à se précipiter dans le chaos d'une monstrueuse égalité. Employé dans cette armée d'Allemagne qui porta à un si haut degré la réputation des armes françaises, dont les triomphes enorgueillissaient jusqu'à ces héros généreux dont ils détruisirent l'espérance, le héros d'Hohenlinden ne tarda pas de remarquer et la rare prudence et la valeur brillante du colonel Nansouty. Dans toute cette campagne célèbre, Nansouty justifia l'opinion que Moreau s'était formée de sa haute vaillance , de ses talens. Lorsque la France n'eut plus qu'un seul général en chef, la noblesse de son caractère triompha de la défaveur jetée sur l'armée à la gloire de laquelle il s'était associé ; mais fier, indépendant, il ne reçut que le prix des services rendus à la patrie. S'il fut nommé général de division, il le dut à l'é-

clat de ses actions de guerre dans le grade de général de brigade. Si la place de premier écuyer et celle de colonel-général des dragons lui furent données, il les dut à son noble caractère, à sa belle réputation dans l'armée. Quand la Providence ramena l'antique maison des Bourbons sur son trône, le premier il lui offrit l'hommage de son dévouement. Appréciant la sincérité de ses sentimens, le roi récompensa les services qu'il avait rendus à la France en le nommant capitaine-lieutenant de la première compagnie de mousquetaires. Mais aussi dans combien de combats Nansouty avait signalé sa valeur pendant vingt-trois années de guerre ! Sur presque tous les champs de bataille, en Allemagne, en Prusse, en Espagne, en Pologne, en Russie, il s'était fait remarquer par de beaux faits d'armes. A chaque campagne il se montrait supérieur à ce que lui-même avait été dans la campagne précédente. Souvent en Pologne il commanda toute la

cavalerie de l'armée, et ce fut lui qui la conduisit à la victoire à la glorieuse journée de Friedland. A la bataille d'Eslingen, lorsqu'il avait eu déjà quatre chevaux tués sous lui, le commandement de toute la cavalerie lui fut donné sur le champ de bataille au moment du plus pressant danger. Lorsqu'il fut grièvement blessé à Mojaïsk, celui qui, dans sa prospérité, ne consulta jamais personne, l'envoya souvent consulter sur son lit de douleur. Lorsque, après la bataille de Léipsik, le commandement de toute la cavalerie lui fut donné pour couvrir une retraite tardive et difficile, par des manœuvres hardies il sauva une partie de l'armée. En exécutant à Hanau la plus belle charge de cavalerie qui jamais peut-être ait été faite, il força le centre de l'armée bavaroise, ouvrit passage à travers ses bataillons aux troupes dont, un moment auparavant, elles croyaient avoir fermé la retraite. Enfin, dans la dernière campagne, dans cette lutte trop inégale

par l'imprudence du chef qui réglait nos destinées, la cavalerie de la garde, guidée par le général Nansouty, conserva cette supériorité qui la rendit, jusqu'à la fin, la terreur de l'ennemi. Cet homme, justement célèbre, ne fut pas seulement un grand guerrier; il posséda encore toutes les qualités de l'esprit et du cœur qui honorent l'homme de bien. La médiocrité de la fortune qu'il laissa forme le plus éclatant témoignage de son noble désintéressement. Terrible dans les combats, il se montra toujours humain pour les vaincus; les démonstrations touchantes d'estime des nations qu'il sut vaincre prouvent jusqu'à quel point son cœur bienfaisant et juste eut l'art d'adoucir pour elles le malheur d'être conquises. Sa modestie ne rehaussait pas moins le prix de ses belles actions; satisfait d'être utile, sans s'inquiéter d'être loué, jamais il ne fit de rapport de ses plus brillans succès. Tandis que le récit de ses hauts faits retentissait dans toutes les bouches de

l'armée, jamais la sienne ne s'ouvrit pour les raconter. Chéri du soldat, dont il partageait les fatigues et les dangers, il était profondément respecté de l'officier, qui, appréciant son mérite, n'osait pas se plaindre de sa sévérité. Aimant la gloire, mais aimant davantage la patrie, jamais, par l'espoir d'une vaine renommée, il ne tenta le hasard d'un succès que la prudence pouvait lui enlever. Jamais sa belle ame ne s'ouvrit aux séductions de l'impiété. Quelque temps avant d'être atteint de la maladie qui le conduisit au tombeau, il dit que l'origine des maux de la France remontait au temps où l'on avait cessé de regarder les rois comme les images de Dieu sur la terre. Atteint, dans la force de l'âge, d'une maladie terrible, il chercha dans la religion des consolations solides. Attaché à son roi, il regretta, jusque dans ses derniers momens, de n'avoir pu lui présenter lui-même, dans sa compagnie de mousquetaires, des braves dignes de défendre le

trône. Combien son cœur dut être satisfait d'un témoignage touchant d'estime que le roi daigna lui donner dans ses derniers momens! Certains que M. de Nansouty ne pouvait échapper au trépas, quelques personnages envieux du poste de capitaine des mousquetaires osèrent parler au roi de son remplacement : *Le général Nansouty n'est pas mort*, répondit le monarque aux imprudens sollicitateurs, *je ne pense à remplacer mes amis qu'après les avoir pleurés*. Il laissa à son fils, encore enfant, sa vertu comme le plus bel héritage; une femme, dont la profonde douleur attesta qu'elle avait perdu tout son bonheur; deux sœurs qu'il chérissait; des parens et des amis, compagnons de ses dangers, qui le pleurèrent comme des enfans orphelins pleurent un père chéri. Combien auprès de telles cendres on est pénétré d'admiration et de regrets! Au-delà de ce brave repose M. le duc de *Saulx-Tavannes*, obscur héritier d'un des noms les plus fa-

meux dans l'histoire des prouesses et de la haute vaillance de la chevalerie. Deux négocians suivent ces hauts personnages. Des vertus domestiques furent, suivant son épitaphe, l'apanage de M. *Bonnaric*; pour M. Louis *Lefèvre*, reposant sous un tombeau de marbre, il joignit aux qualités de l'honnête homme, du bon parent, les talens d'un manufacturier distingué. A l'extrémité de cet espace voisin du bosquet reposent, au pied d'un tombeau de marbre, les restes de M. le comte *Garan-de-Coulon*.

N° 34. Sur le côté occidental extérieur des bosquets sont adossés au rideau de charmille, d'abord le monument de M. *Sion*, capitaine au corps royal des ingénieurs-géographes, assassiné, au printemps dernier, par son ancien domestique; puis les tombeaux de famille de MM. *Anthoine* et *Guillaume*, anciens premiers commis des finances. En avant de leurs sépultures, on a très-récemment déposé le corps

de M. *Baraguey*, architecte de la chambre des pairs. A droite du bosquet s'élève un cénotaphe consacré, par sa mère, à la mémoire de M. Guillaume *la Grange*, sous-officier de hussards, qui, dans les plaines de la Pologne, périt victime du plus noble courage. Sa mort est déplorable. Sans doute, on doit tout pardonner à une mère accablée sous le poids du chagrin; mais cependant les exclamations de sa douleur sont forcées, et sortent des bornes prescrites au pathétique. Une pierre tumulaire indique la sépulture de madame *Bonnefoi*, fort regrettée de sa famille. La mort de madame *Thierry* excita chez les siens de pareils sentimens. Dans une même enceinte reposent mesdames *Howard* et *Desanges*. On voit aussi une pierre tumulaire consacrée à perpétuer la mémoire de M. *Bousquet*, frappé, le 10 octobre 1793, par la hache révolutionnaire. Ensuite vient M. *Masson*, membre du collège électoral du département de la Seine, titre fort ori-



ginal sur un tombeau dans lequel l'on ne s'occupe guère d'élections. La tombe de madame *Fourcaut-de-Pavant*, dont le mari, dans son étude, noircit paisiblement force papier marqué en restant toujours près de sa femme, qu'il vit mourir, se trouve ensuite ; puis celle de madame d'*Eyssautier*, veuve d'un colonel d'artillerie, pour lequel toujours elle trembla, qu'elle eut fort peu à ses côtés, qu'elle vit périr et qu'elle pleura, et puis dites-moi si la moindre gloire dans un époux n'est pas un *trouble ménage*? Au milieu du bosquet commence une ligne de tombeaux de famille remarquables par leur ordonnance et leurs masses. Entre deux cénotaphes carrés de simple pierre s'élève une borne antique de neuf à dix pieds, ornement funéraire très-usité chez les anciens. Cette masse de constructions débordant le feuillage est consacrée à la mémoire de M. Pierre *Jacquemart*, d'abord fabricant renommé de papiers peints, puis fondateur du comp-

toir commercial. Un pilastre carré, orné à ses angles, au-dessous de son couronnement, de torches renversées, marque le lieu de la sépulture de la famille *Brochant*, dans laquelle reposent maintenant, suivant ses inscriptions, mesdames *Brochant* et de *Gousangré*, M. Félix *Brochant*, mesdames de *Bourdelet*, *Boscheron* et *Froidure*. Sous un tombeau massif gît M. *Fieffé*, ancien notaire et membre du corps-législatif : sa probité comme notaire, sa justice et sa bonté comme maire, ses lumières et ses principes austères dans ses fonctions législatives, lui valurent l'estime de tous ceux qui le connurent ; ce qui n'est pas, pour passer sa vie doucement, un petit avantage. Après lui, sous un gros sarcophage de pierre, repose M. *Moreau*, régent de la Banque de France, ancien maire du cinquième et du neuvième arrondissement. Son intégrité et son zèle furent admirés comme magistrat, ses talens furent remarquables comme négociant ; l'amitié

le pleura, et son épouse désolée ne trouva quelque adoucissement à sa perte que dans le précieux souvenir de ses vertus. Faites le bien, vous serez estimé, votre perte commandera les pleurs. La famille de M. *Gauthier*, métallurgiste et affineur royal, déposa son corps sous un monument carré dont le chapiteau est orné, à ses angles, de figures mortuaires imitées des anciens tombeaux égyptiens. Entre ces bons bourgeois s'élève un monument consacré à M. *Kropper*, fabricant de poêles de faïence en sa maison rue de la Roquette, ce qu'il sera très-utile sûrement, pour la postérité, de connaître; mais elle aimera toujours l'hommage rendu par ses enfans à la probité sévère et aux excellentes qualités du cœur d'un bon père. La sépulture de la famille *Geoffroy* se voit après. Vers l'entrée du bosquet est le tombeau de madame du *Tramblay*, femme du payeur de la première division militaire. Remontons maintenant du côté gauche de l'allée: d'a-

bord est placée la sépulture de madame *Penot-Lombard*, morte à l'âge de dix-huit ans, veuve d'un commissaire - ordonnateur des guerres. A ses côtés repose madame *Glandaz*, sa belle-sœur, enlevée, au même âge, à sa mère, qui proteste d'avoir, avec elle, perdu tout son bonheur. Sur l'épithaphe voisine, des proches, non moins chagrins, déplorent la perte de mademoiselle *Triozon*, qu'une mort bien prématurée ravit, à l'âge de onze ans, à l'amour de ses tristes parens. Un piédestal, un vase cinéraire et une croix, annoncent la dernière demeure de madame *Lesieur*. Suivant son mari, ce fut un ange ; il faut le croire, car son mari la connaissait mieux que personne ; ce fait ne saurait être une hyperbole en style lapidaire. De deux époux que le trépas sépare, évidemment, en consultant son cœur, celui qui reste est le plus malheureux : donc cette épithaphe n'a pu dire que bien vrai en l'affirmant. Près d'elle repose François-Auguste *Pierrard*,

enfant de dix mois : sur sa tombe se lit, pour toute épitaphe, ce passage de l'Évangile : *Jésus dit : Laissez venir à moi les petits enfans, car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent.* LUC, 18. Combien devient touchante cette promesse si consolante sur le tombeau d'un enfant ! Sur la face orientale du bosquet sont encore adossés des tombeaux. Le premier est celui de M. *Lepicard*, d'abord avocat, puis secrétaire-général du ministère de la justice, enfin conseiller en la cour de cassation. Une pyramide élégante marque la sépulture de la famille *Pothier*; puis, sur un monument construit avec goût, se voit le portrait en porcelaine de M. *Desbarolles*, négociant, mort octogénaire au milieu des pleurs de sa famille, dont les cœurs et les pensées sont avec lui et renfermées dans la même tombe. Plus loin, on considère avec respect un terrain préparé pour deux amis : or ces deux amis sont deux époux ! Puis M. *Valentin Roque*, ancien

agent-de-change, dont l'inscription funèbre vante la haute probité. Vient ensuite la sépulture de la famille *Blacque*, pyramide surmontée d'un sable mortuaire, du plus lugubre effet; le tombeau de M. *Grillon-des-Chapelles*, ancien payeur des rentes, dont on vante la bienfaisance; celui de la famille *Magin*; enfin, dans un espace entouré d'une grille, l'on a creusé un vaste caveau, recouvert seulement d'un tapis de gazon, dans lequel sont renfermés les restes de MM. *Gamot*, beau-père et beau-frère du maréchal Ney.

N° 35. Sous une simple pierre tumulaire repose le docteur *Bayle*, excellent médecin qui, pour les indigens, exerça avec zèle ses rares talens dans l'hôpital de la Charité. On lit avec admiration l'épithaphe que dans ses derniers jours il composa pour lui-même. Sur le bord du chemin inférieur se voit le modeste tombeau de madame *Lavigne*. Celui-ci doit être précieux aux bons cœurs par le bel exemple de tendresse

et d'un inviolable attachement conjugal dont il est le témoin. Chaque jour le mari vient déposer sur sa cendre une fleur. Rien ne saurait retenir son zèle pour le culte touchant qu'il rend aux restes de sa femme; s'ils sont pour tout autre refroidis, pour eux son cœur continue de brûler, car chaque matin il leur renouvelle son tendre hommage; ni les froidures de l'hiver, ni les chaleurs de l'été, ni les pluies les plus abondantes, ni les glaces, ni les neiges, ne peuvent retenir son ardeur pour s'acquitter du devoir que lui impose son inviolable amour. Plusieurs fois nous fûmes, avec respect, témoin de ce culte touchant; il rappelait avec un profond attendrissement cet âge heureux où les époux, unis d'un indissoluble nœud, pouvaient, dans la vérité, s'écrier lorsque le trépas brisait leurs liens : *La moitié de moi-même a mis l'autre au tombeau!* Plus loin est le caveau sépulcral de la famille *Sauvage*. Des noms vulgaires remplissent l'espace jus-

qu'à la pyramide superbe de marbre blanc, s'élevant sur le tombeau de M. le maréchal *Masséna*. Ce monument, de vingt-un pieds d'élévation, fut exécuté dans les ateliers de marbrerie de M. Boudin, sur les dessins de M. Vincent, architecte : la tête du maréchal est de M. *Bosio*; la sculpture de ses ornemens est due à l'élégant ciseau de M. Jacques. Après de lui viennent d'être déposés les restes de M. le maréchal *Lefebvre*, duc de Dantzick. Derrière ces grands capitaines sont deux illustres guerriers : M. le lieutenant-général comte *Dumuy*, excellent officier de cavalerie ; et M. le lieutenant-général comte *Collaud*, intrépide aux combats, général prudent et sage, qui ne se trouva pas inférieur à son poste éminent en commandant en chef des corps d'armée, sut se faire aimer des vaincus par son désintéressement et sa justice, et respecter dans les conseils par sa fermeté et sa prudence. Combien de gloire militaire ensevelie dans ce petit espace ! Derrière



sont les restes de mademoiselle *Poitrineau*, long-temps crue femme du général *Ernouf*; car ce titre lui fut donné sur sa tombe, y demeura pendant neuf ans entiers, et fut effacé seulement depuis un an par arrêt de la cour royale de Paris. A sa gauche, au point culminant du tertre, s'élève un monument superbe, consacré à perpétuer la mémoire de madame la comtesse de *Demidoff*, née baronne *Strogonoff*, dont les marbres, tirés de l'Italie, seront bientôt placés. Une grosse pyramide, presque cachée dans un pli du terrain, révèle la sépulture de la famille *Bonhommet*; non loin repose mademoiselle *Stéphanie Callyot*, puis se remarque le tombeau de la famille *Barthelmy*. Sur le bord du chemin supérieur est le modeste mausolée de M. le duc de *Fleury*, pair de France. Tout auprès on rencontre le nom fort obscur de M. *Grudé*, qui peut-être pour la première fois eut l'honneur de côtoyer un duc et pair.

N° 36. Vis-à-vis de la pyramide du ma-

réchal Masséna, sont rangés sur une même ligne, M. le lieutenant-général comte *Leclerc des Essarts*, M. le maréchal *Serrurier*, et M. le lieutenant-général comte de *Lamartillière*, dont la présence dans ce triste séjour annonce à l'armée qu'elle doit regretter d'habiles capitaines. Un assez grand espace les sépare de la charmoie des protestans. Sur ses dehors, de gauche à droite, s'appuient les tombeaux de madame *Vavin* et de M. *Mourgue*. Un monument en marbre blanc, façonné dans le style égyptien, devient un ornement légitime pour la haute vertu et le dévouement sans bornes de M. le baron *Hue*, premier valet-de-chambre de LL. MM. Louis XVI et Louis XVIII. Pourquoi ne pas voir auprès de lui s'élever un monument pareil pour M. *Descloseaux*? ils furent assis sur le même banc à Saint-Denis, dans la pompe funèbre de Louis XVI. L'un et l'autre dorment dans ce cimetière. D'où vient, maintenant, sont-ils si différemment honorés!

Sous de simples tombes sont les restes de M. *Titsingh*, négociant hollandais opulent, fameux par son ambassade à la Chine, et ceux de MM. *Bidermann*, banquiers. Un peu en avant sont des monumens consacrés à mesdames *Lafont-Ladébat* et *Guérin*. Sous l'ombrage de ce bosquet se voient les tombeaux de M. *Boissier*, professeur de chimie à l'académie de Genève, du ministre *Mestrezut*, du fils de M. *Monod*, de M. le baron de *Dreyer*, ambassadeur en France du roi de Danemark; de la célèbre madame *Cottin*, entourée des enfans de madame *Clarac*, son amie; du ministre *Rabaut Pommier*, du comte d'*Escherny*; de M. *Mallet*, banquier, et de sa fille. L'espace de cette sépulture de famille renferme encore les cendres de M. *Dangirard*, négociant habile, administrateur prudent des intérêts de la compagnie des Indes. Sur le chemin est un monument à quatre faces, dont chacune appartient à des familles dif-

férentes , leurs noms sont inscrits sur la façade placée au-dessus de leurs sépultures particulières. Ce sont ceux des familles *Boucher* aîné , et *Boucher* jeune , *Choller* et *Demonts*. Sur les bords de l'allée sont les sépultures de MM. *Babut* et *Barillon*, banquiers , et de M. *Stone* , imprimeur. Les graves sentences ornant leurs tombeaux , forment le plus singulier contraste avec la futilité des éloges répandus à pleines mains sur tant d'autres tombes de ce cimetière. Des caves sépulcrales conservent ensuite les restes des familles d'*Espagnac* et *Langlacé*. Le long de l'allée de peupliers , une simple tombe debout marque la dernière demeure de M. *Hagnion* , long-temps distributeur compatissant et intègre des secours donnés par la charité publique aux indigens dans l'hospice de Bicêtre , et mort archiviste des Quinze-Vingts. La mort égalisant toutes les conditions , et se jouant de tous les rangs , jeta près de lui , dans la tombe , M. de *Las Héras* , con-

seiller de S. M. catholique, avec cette unique différence, que la tombe du conseiller-d'état espagnol est de marbre, et celle de l'économiste de Bicêtre une simple pierre. Après ce mort, d'une condition vulgaire, vient le monument de madame la comtesse de *Tilly*. Son épitaphe dénombre les titres, grades, cordons possédés par son mari, sans dire un mot des vertus personnelles de la défunte. Combien le cœur demeure sec à la vue de vains hochets de la vanité, évanouis pour elle en entrant dans la tombe! Pourquoi n'y pas voir inscrits quelques regrets! Un peu au-delà repose M. *Goudin*, magistrat intègre, homme spirituel, mathématicien profond, dont la première des jouissances fut de calculer les éclipses, et de résoudre des problèmes de haute géométrie, mais qui ne fut d'aucune académie, quoiqu'il eût pu y figurer parmi les plus habiles; il fut modeste. Ce monument devient encore une preuve curieuse de l'exactitude scrupuleuse des bio-

graphies, même universelles; car elles ont impitoyablement déclaré M. Goudin mort à Torcy il y a quelques dix années, et son trépas à Paris date au plus de deux ans; voyez son épitaphe: or le bon homme a ri beaucoup de la charité d'écrivains ayant pris la peine de lui donner à lire, à lui-même, son éloge funèbre bien imprimé, tracé avec un si profond respect pour les vérités historiques, que de son vivant ils l'avaient tué. Un peu plus bas est ouvert un caveau sépulcral pour la famille de M. *Nougarède de Faget*, autrefois président à la cour royale de Paris. Plus bas encore gît M. *Wuy*, inventeur des boules de bleu, de rouge et de violet dont il fournissait les boutiques d'épiciers, qui ne se soucie guère maintenant des affiches azurées, bien encadrées sous verre de Bohême, avec baguettes dorées, qu'il apposait avec délices sur les portes des marchands de ses boules privilégiées, pour mieux faire vendre ses dro-

gues, et se mettre à l'abri des contrefacteurs, qui furent le tourment de sa vie. Il fut chimiste ; par conséquent il dut se'norgueillir de reposer au quartier des apothicaires, en se trouvant non loin de M. *Guiard*, doyen des apothicaires de Paris, et professeur de botanique en l'école de pharmacie. Un peu plus haut repose enfin, en paix, madame *Gille Dehan*, après avoir été mademoiselle *Duval de Soycourt*. Chacun, en regardant cette tombe, se souvient des tribulations causées à ce couple par les parens de la dame, soutenant qu'il n'avait pas été permis, à une demoiselle de Soycourt, d'aimer son médecin ; et plus encore, de lui donner son bien : de manière que l'on vit un médecin renier d'avoir soigné sa future, prouver que, pour l'épouser sûrement, et être d'elle gratifié, il avait cessé prudemment de prendre soin de sa santé. Or, par arrêt, les parens de la dame furent déboutés de leurs prétentions,

et forcés de laisser jouir M. Gilles Dehan de la fortune de la dame dont il posséda la personne. Avec respect j'approche du monument élevé à l'illustre *Parmentier*, par la reconnaissance et l'admiration de tous les pharmaciens de France, pour la mémoire de celui dont les talens et les vertus illustrèrent leur profession. Je partage leurs sentimens en voyant son tombeau entouré de pommes de terre, d'épis de blé, de maïs, je bénis la Providence d'avoir doté la France d'un tel homme pour accroître sa richesse agricole, en présentant surtout à la classe laborieuse, mais peu aisée, de plus abondantes ressources. Je regrette seulement de ne pas voir reposer auprès de lui mademoiselle *Parmentier*, sa sœur, avec laquelle il vécut dans une concorde si touchante. Non loin de lui dort en paix M. *Vallée*, professeur d'histoire naturelle à l'école de pharmacie de Paris. Né sans fortune, riche en talens, il brilla par ses succès, fut un savant modeste, homme de



bien par principe ; ses frères et sœurs furent le continuel objet de son amitié et de ses bienfaits.

N° 37. En revenant sur nos pas par l'allée de peupliers , dans un espace s'étendant vers le levant , l'on voit plusieurs tombeaux remarquables. L'œil est d'abord attiré par une chapelle sépulcrale décorée , sur son frontispice , de colonnes soutenant un fronton. Sous cet élégant édifice , construit avec une rare perfection par M. Schwind , dans un tombeau façonné dans de belles proportions , décoré avec un goût exquis , gît pour long-temps madame *Houdaille* , auprès de laquelle son mari a fait d'avance marquer sa propre sépulture. Ce riche marchand de bois ne pouvait employer d'une façon plus honorable une parcelle de sa fortune. Après les bienfaits répandus sur l'indigent , il n'est pas de plus bel emploi de la richesse que d'en user pour rendre un solennel hommage aux morts que l'on regrette. Sous un édifice

voisin, mais plus modeste, sont conservés les restes de M. *Vanlerbeghe*, ancien munitionnaire-général des armées. Au côté nord du monument de madame Houdaille s'élève un sarcophage consacré à la mémoire de madame la marquise *Labarrede-Teilleul*; suivant son épitaphe elle pratiqua, pendant une longue carrière, ce que la morale évangélique a de plus sublime, ce que la charité a de plus touchant; elle fut heureuse du bien qu'elle répandit au loin d'elle; ayant, comme son divin modèle, fait du bien partout où elle passa, elle alla recevoir sa récompense. Combien il serait doux de pouvoir, sur ce tombeau, méditer sur les actions qui formèrent la trame d'une vie si utile pour l'humanité! Que l'on regrette le laconisme nécessaire sur une table de marbre! la voix de la vertu devient bien persuasive, bien éloquente, lorsqu'elle paraît sortir de cendres déjà certaines de posséder une heureuse immortalité. Tout annonce la douleur pro-

fonde d'une épouse et d'une mère privée, en peu d'années, de son époux et de son fils, lorsque l'on envisage les bornes anti-ques marquant la dernière demeure de M. *Girardeau*, chirurgien en chef de l'hôpital de la Salpêtrière, et de son jeune fils. Si la garde veillant aux barrières du Louvre ne saurait défendre nos rois de la faux du trépas, elle ne respecte pas davantage l'immense opulence : voyez, sous des monumens déjà fatigués du poids de peu d'années, reposer, non loin de ce chirurgien habile, les ossemens de MM. *Frièze* et *Tonniges*. Leur richesse fut énorme; les voilà maintenant sous des tombeaux qui, dans peu de temps, s'écrouleront de vétusté; tel est cependant l'inévitable terme de la fortune qu'une infâme cupidité tenta de ravir au légitime héritier de M. *Tonniges*. Ces hommes, que leur état ne semblait pas appeler à tant d'infamie, ne pensaient donc point que, s'ils parvenaient à dérober à la justice humaine la trace de

leur crime, la mort se levait déjà pour les dépouiller pour toujours du fruit de leurs rapines, les laisser nus, et les remettre aux mains du Dieu qui, sondant d'un œil sévère les plus secrets replis des consciences, ne laisse aucun forfait impuni. Au-delà est un vaste espace fermé d'une grille, tapissé d'un gazon frais, à la tête duquel s'élève une croix de fer. On y trouve seulement trois épitaphes inscrites sur des bornes antiques. Ce terrain appartient, dit-on, à M. L...., l'un des maires de Paris. Respectons son secret, il veut seul déplorer les pertes de sa famille.

N° 38. Avançons dans ce nouvel espace, le long du mur, presque à son point le plus oriental, où la colline, s'abaissant rapidement, nous a paru former une limite naturelle entre ce numéro et le 22°, situé dans un lieu bas, le long des murs fermant au sud - est le cimetière. Le premier tombeau est celui dans lequel repose M. *Lesparat* avec les siens. La mort le frappa

le doyen mais non le premier des avocats. Ce fut un jurisconsulte habile ; il mourut et vécut comme un sage, disent sa veuve et ses enfans : or , l'existence d'un sage n'offre rien de brillant ; il fuit même l'éclat, fait le bien sans bruit, sort tout doucement de la vie comme d'un banquet, pour aller jouir de délices plus pures ; sa belle fin est l'aurore d'un plus beau jour. Au-delà du bosquet des Protestans se rencontrent encore, le long du mur, la tombe de la dévote madame de *Soyecourt* ; puis un monument d'une forme élégante , sur lequel un habile ciseau reproduisit, dans un buste de marbre, les traits de mademoiselle *Mocquot* ; sa tendre mère déjà fit marquer sa place dernière sur cette terre, près des restes chéris d'une fille regrettée. Un piédestal, surmonté d'un vase cinéraire de marbre, indique la tombe de madame la marquise de *Souza - Cotinho*, veuve d'un ambassadeur de Portugal. Aucun éloge ne vante sa vertu ; cependant elle dut

être éclatante, pour que l'on ait osé inscrire sur ses restes cette sentence du Psalmiste : *Je me suis endormie, et je me suis réveillée parce que le Seigneur m'a recue dans son sein.* Quelle vie pure doit commander une confiance si pleine dans la divine bonté? Non loin repose, dans une paix profonde, la cendre d'un honnête et actif négociant, d'un homme sage et bienfaisant, dont l'éloge mérité se place de lui-même dans la bouche de ses compatriotes, qui le nommèrent leur député au corps législatif. La veuve désolée de M. *Peyrusset*, habitante de Nantes, a choisi, près de lui, sa place dernière, pour ne pas se trouver séparée de celui qui fit tout le bonheur de son existence. Une pyramide de pierre marque le terme des voyages et des vues politiques, philosophiques, scientifiques, de M. le comte *Volney*, que tout confirme avoir bien vu l'Égypte et la Syrie, et qui lui-même sait, pour toute l'éternité, sur quelles bases il fonda tous ses systèmes. Sous

deux sarcophages de forme antique, élevés sur des marches, gisent les restes d'une ancienne directrice de théâtre du boulevard, où des pièces grivoises servent trop souvent d'écueil à la pudeur d'une imprudente jeunesse ; son nom est madame *Nicolet*, d'avaricieuse mémoire, sans cesse amassant, thésaurisant, entassant, et maintenant sur les écus que la mort lui fit enfin lâcher possédant sur la terre un beau tombeau, dans ses entrailles un linceul et quelques planches lui servant de robe mortuaire. Comment se plaire à tant accumuler, lorsque l'on est certain de nécessairement tomber bientôt dans un si épouvantable dénûment ? Après d'elle sont les ossemens de M. *Bourguignon*, son gendre, décoré du titre de négociant. Sur un cénotaphe de marbre sous lequel repose M. *Chagot de Fays*, se lit cette dédicace : *A mon époux, à mon père !* Dans cette naïve simplicité, quelle éloquence du cœur ! Le premier monument qui suit renferme M.

*de La Méthrie* : physicien habile, observateur exact, bon frère; mais orgueilleux de son savoir, il dédaigna toute science qui ne lui était point personnelle, prodigua force injures à ceux qui ne pouvaient adopter ses systèmes, dont il peut maintenant apprécier, dans la tombe, l'insigne témérité. Sous cette pyramide de forme égyptienne, que son élévation de quinze à seize pieds empêchera de pouvoir jamais comparer à ces imposantes masses fatiguées, mais non détruites par tant de siècles et les révolutions du monde, se trouve la cendre de M. *Quintin Crawfurt*. Cet Écossais, riche d'une fortune immense acquise dans l'Inde, consacra sa vie aux beaux-arts et cultiva les lettres. Près de lui, dans un caveau sépulcral, sont les dépouilles de la famille de M. *Clairret*, en son vivant notaire; puis une simple tombe couvre les restes de M. *Chrétien de Lihus*, fils d'un ancien conseiller à la cour des aides, homme pieux, bon époux et bon



père. A ses côtés sont placés ceux de madame *Brochant de Villiers*, veuve d'un conseiller au parlement, femme charitable, toujours s'oubliant elle-même pour secourir les indigens. Les regrets touchans de madame *Triouillier Defresne* sur la mort de son mari prouvent combien elle l'aimait tendrement, et les regrets de sa fille sur la perte de sa mère montrent combien fut estimable toute cette famille. Les monumens de M. *Marquet de Monbreton* et de la famille d'*Ivoire* trouvent ensuite leurs places. Un superbe cénotaphe de marbre noir frappe bientôt les regards par la beauté de sa forme antique. Il manque de la moindre inscription apprenant son emploi. Cependant ce n'est pas un mystère, il renferme la dépouille de M. *Demouraine*, chevalier de Saint-Louis, et fut apporté, dans ce lieu, d'*Epinay-sous-Senart* où d'abord il fut placé. Plus humblement sont près de lui les restes de M. *Gentil* : durant cinquante ans directeur de l'enre-

gistrement dans le département de la Seine. Pendant ce demi-siècle il honora sa place par une rare probité et sa capacité singulière. M. *Jolly*, mort presque octogénaire, paraît avoir causé de vifs regrets dans sa propre famille. L'âme est contristée en voyant un bas-relief représenter le corps d'un jeune homme, flottant sur les eaux, privé de sentiment ; il se noya dans la Seine par le plus funeste accident, car l'épithaphe inscrite sur ce monument apprend que telle fut la fin du jeune *Daup-tin*. Sous un cube de pierre surmonté d'une croix, repose encore une victime frappée par la mort d'un coup non moins funeste. Il renferme les restes de M. le comte Thibaud de *Montmorency*, dont les chevaux furieux brisèrent le char ; il tomba, et, l'entraînant par leur course indomptée, le couvrirent de meurtrissures et de plaies ; en peu d'heures, il fut poussé dans la tombe, malgré les pleurs et les regrets d'une famille dont il était tendrement

aimé, parce qu'il méritait, par son amabilité et ses qualités estimables, son amour le plus tendre. Tous les gens de bien le pleurèrent. Quelle catastrophe! Le souvenir rappelé par le monument prochain est d'une autre nature. Sous sa lourde masse, enlaidie par des tablettes saillantes taillées dans la plus grossière forme, repose M. *Sandrin*, riche avoué, dont la famille vante les vertus, les talens, même la probité, en le recommandant toutefois aux prières des passans. Dieu veuille les entendre! Cinquante ans d'exercice des fonctions de directeur de la manufacture des glaces de Paris, dans lesquelles il montra des talens, une intelligence et une probité telles que ses propriétaires crurent devoir le récompenser en lui donnant une part dans leur entreprise, forment la recommandation du tombeau de M. *Jacobé de Nauvois*. Sous l'abri d'un petit bosquet enfoncé, une veuve satisfait tout son amour envers les restes d'un époux chéri, en lui éle-

vant un tombeau sur lequel elle peut tout à son aise gémir, pleurer, se lamenter, en voyant d'avance la place qu'elle-même se marqua près de lui. Cette veuve est madame *Desnoyers*. Au milieu de ce bocage s'élève, à double étage, un cénotaphe renfermant la cendre de M. *Rivière*, maître-des-requêtes, et de mademoiselle sa fille, dont les traits gracieux, reproduits sur le marbre, annoncent qu'elle n'atteignit point son troisième lustre. Tant de morts prématurées ne crient-elles pas aux humains qu'il leur faut se hâter de bien vivre? Un temple de forme ronde, soutenu par huit colonnes, dont la coupole est surmontée d'une croix, annonce la présence dans la tombe d'un personnage d'importance. Sur le piédestal carré s'élevant dans son milieu comme un autel antique, je lis d'abord cette dédicace : *Il fallait un temple à la vertu, un asile à la douleur*. Sur l'autre face une longue épitaphe célèbre les vertus de M. d'*Urquijo*, ancien premier ministre

d'Espagne. Ce monument, entièrement de marbre, sort des ateliers de MM. Boudin et Arrault.

N° 39. Devant ce tombeau sont venus se grouper les restes des réfugiés espagnols les plus marquans, pour s'y retrouver, en quelque sorte, en famille au loin de leur patrie; cependant ils n'ont pu seuls occuper ce terrain dans lequel gisent quelques personnages étrangers à leur infortune. La première tombe renferme les ossemens de M. et de mademoiselle *Ratton*, Portugais distingué par sa fortune, dont il fit un noble emploi. M. le marquis de *Marialva*, ambassadeur de Portugal, fit placer à leurs côtés une tombe de marbre pour honorer la mémoire du célèbre poète portugais don *Manoël Nascimento*. Marchant sur les traces du *Camoëns* dans la poésie épique, il sut encore, l'assure-t-on, rendre en vers portugais toute la naïveté des fables de notre *La Fontaine*. Encore sous une tombe repose un personnage historique,

c'est le général *Letort*, blessé à mort aux champs de *Fleurus*. Un petit monument de forme assez grossière marque le tombeau d'un homme dont le nom doit se trouver inscrit dans les annales de la bienfaisance et de la vertu : il renferme la cendre de *M. Pierre Fabrègue*, ancien curé de *Saint-Merry*; ses paroissiens, reconnaissans d'une vie pleine d'actions vertueuses, firent apporter, dans ce cimetière, sa dépouille de *Ménde*, où il mourut, en témoignage de leur respect pour sa mémoire. Sur le bord du chemin s'avancant vers le nord repose d'abord madame *O-Farill*, dont on vante les qualités de l'esprit et du cœur; puis *M. Mendosa*, dont la veuve déplore les longues souffrances; *M. de Gusman y Carrion*, habile officier de la marine royale d'Espagne; *M. Garcia Suelto*, médecin profondément savant; *M. Rubio y Puerta*, jeune négociant fort regretté des siens; *M. Isidore Moralès*, mathématicien recommandable par un génie pro-

fond et les plus utiles travaux; M. le comte de *Campo Alange*, dont l'immense fortune servit seulement à consoler l'indigence : il ne regretta ses emplois, sa richesse, que pour déplorer de pouvoir moins faire le bien ; madame la marquise d'*Arneva*, jeune victime de la tendresse conjugale la plus vive. Tout en avant s'élève un monument consacré à madame Sarah Harvey, comtesse de *Bruges*, épouse d'un officier-général, distingué par son attachement à la cause royale. En continuant de revenir sur ses pas vers l'est par la route de peupliers, l'on remarque, sur le bord du chemin, un tombeau renfermant la dépouille de M. *Noë*. Il fut élevé par la piété d'un fils regrettant de ne pouvoir réunir, dans une même tombe, la dépouille de sa mère, morte depuis trop longues années. Dans l'intérieur de cette pièce, le monument de madame d'*Audifret* se trouve suffisamment orné par cette touchante inscription : *Je pleure ma mère;*

*ma douleur ne finira qu'avec ma vie.* Un peu en avant reposent M. le comte *Shée*, pair de France, et M. le baron *Dalton*, l'un, administrateur intègre et prudent, l'autre, financier habile. En arrière, sous une forme élégante, s'élève un monument consacré à la mémoire de M. *Tourneroché de Sainte - Marguerite*, décoré du blason de ses armes, portant cette devise : *Virtuti et honori*; donc celui qui la posséda dut bien vivre, si l'honneur et la vertu furent l'unique mobile de ses actions. Fort humblement gît, un peu en avant, M. *Picault Bazus*, lieutenant-général dont nous connaissons bien les titres, mais non les hauts faits. Derrière la chapelle gothique se trouve, heureusement soustrait aux regards des passans, l'aspect d'une bière, façonnée en pierre, exhaussée sur un support de même matière; le mortel dont on maltraita le souvenir par un aussi affreux monument, eut pour nom M. *Béraud*. A sa droite repose M. *Dubuisson*, honnête



*victime de la colère*, dont il faut plaindre la famille. Auprès de lui gît M. *David*; la chapelle gothique fut construite par M. Brongniart, architecte, pour conserver les restes de la famille *Greffulhe*; déjà elle s'est ouverte deux fois pour en recevoir des membres. Sur le gazon s'élève un monument d'une forme et d'une sculpture élégantes, consacré à M. *Cheval*, riche boucher, montrant, auprès de sa cendre, une tête de bœuf et une de mouton, bien sculptées, plus tous les instrumens de son armure terrible aux paisibles troupeaux. Au pied d'une pierre fort mesquine repose M. Victor *Pillement*, habile graveur de paysages.

N° 40. Traversons l'allée dont l'autre côté se trouve d'abord meublé de monumens remarquables par leur masse et leur structure. Le premier cénotaphe de marbre est consacré à la mémoire de madame *Guyot*; ce sarcophage de marbre blanc veiné est placé sur un soubassement de

marbre noir ; trois marches s'y trouvent coupées sur sa façade principale. Des bas-reliefs de bronze , ornant deux faces du monument, indiquent les vertus particulières de madame Guyot; des inscriptions servent d'ame à chacun de ces emblèmes. Jamais femme ne fut mieux honorée : mais le temps qui use tout, et surtout le chagrin, calma peu à peu la douleur de M. Guyot; il avait possédé une femme excellente, elle n'était plus; toujours pleurer, toujours regretter, est une perfection difficile à l'humaine nature; M. Guyot se remaria; mais, par une rare délicatesse, il ne voulut point que son nouvel hymen diminuât rien de l'hommage spécial voué par son cœur au premier objet de son amour. A côté de son tombeau, il vient de faire creuser un caveau pour y placer pieusement les dépouilles de sa nouvelle famille. Un obélisque façonné en aiguille marque le milieu de cet asile mortuaire; environné de bornes l'une à l'autre enchaînées, sorte de

barrière d'un aspect sinistre à l'entour de tombeaux. Sur de grandes dimensions s'élève, à la gauche, un édifice carré, remarquable par la noblesse de sa forme, son élévation, ses ornemens précieux, sa structure parfaite. Des enfans respectueux ne pouvaient conserver d'une manière plus honorable la cendre de M. le baron de *Varange*, leur père : la fortune de ce receveur - général des finances réclamait dans son tombeau quelque magnificence. Au pied d'une simple pierre tumulaire, debout, gisent, sans tant de pompe, les ossemens de M. le général polonais *Ko-marzewski*. Dans une terre étrangère ils trouvèrent enfin un tranquille repos, tandis que l'histoire de sa patrie redit de combien de tribulations sa vie fut agitée, avec quel zèle il servit son roi malheureux, combien les grands, moins fidèles à leurs sermens, le persécutèrent! C'est avec une indignation profonde que l'on reconnaît les restes mutilés d'une Cléopâtre, de vo-

luptueuse mémoire, fort indécemment couchée sur les tombes de mesdames *Mathagon* et *Leroy*. Assurément l'on ignore, en la plaçant ainsi, quel était ce personnage, supportable peut-être dans les bosquets les plus retirés d'un jardin, mais infiniment déplacé dans un cimetière, surtout sur le sépulcre de femmes honnêtes. J'ai vu sur les lèvres de plus d'un curieux venir le plus malin sourire en les considérant opprimées du poids de cette indécente masse. Le nom de *M. Droz*, inscrit sur un piédestal élégant, rappelle, aux amis des arts et de la vertu, l'homme de bien chéri des siens, l'artiste ingénieux dont l'esprit actif inventa ou bien perfectionna tant de mécaniques et d'instrumens utiles. Quel est ce coffre de pierre lourdement soutenu par de rustiques pilastres le tenant entre le ciel et la terre, à la façon du corps de Mahomet dans la *Caaba* de la Mecque? Son plan put sembler excellent en épure, bien conçu sous le crayon; mais que son

effet est bizarre sur le terrain ! combien il est mesquin ! Désirant connaître la cendre aussi pauvrement honorée dans un lieu où tant de magnifiques monumens de marbre sont élevés , je m'approche : quoi ! j'y lis le nom de *Molière* ! de ce génie fameux que le beau siècle de Louis XIV s'honora de placer à côté d'Aristophane et de Térence, dont la France s'enorgueillit, que les étrangers nous envient, dont le nom suffit pour rappeler lui seul la plus haute perfection du talent comique, qui surpassa ses devanciers et n'a point encore vu d'heureux rival dans la postérité ! Rien n'est trouvé d'assez beau pour reproduire ses immortels ouvrages, rien d'assez somptueux à l'opulence pour conserver ses chefs-d'œuvre avec magnificence ; celui qui les ignore est, pour les Français, un barbare ; ils n'ont en rien vieilli. Chaque jour la scène les reproduit avec orgueil ; la jeunesse sourit de l'inimitable ridicule dont il frappa les travers et les vices de son âge ;

on s'étonne de la puissance de son talent comique, tandis que la grave vieillesse sans cesse admire la vérité des portraits des passions mises en scène par son génie, comment il en saisit, dans le cœur humain, le propre caractère, les mouvemens, les accens, les nuances, le langage, l'expression précise, pour les transporter au théâtre, y peindre leur action, censurer la cour et réformer la ville. Oui, le nom de Molière subsistera autant que des Français la langue, autant qu'il existera des hommes amis du bon sens, du bon goût, des bonnes lettres, autant que l'on estimera de la finesse dans l'art d'écrire, représentant au naturel les naïves images des scènes de la vie. Vivant, il fut l'objet de la critique des sots, de la vengeance des ridicules marquis, des risibles comtesses, des médecins gorgés de rhubarbe et de séné, et bouffis de latin, du bourgeois aux grands airs, du faux dévot à la face blême; l'envie le poursuivit, la calomnie le

déchira; lorsqu'il mourut, un peu de terre accordée par prières recouvrit avec peine des restes que les Anglais eussent placés à Westminster; plus d'un siècle après, ses débris furent retirés d'un asile pour tout autre estimé le dernier, pour se voir placés, dans un coffre de pierre mal poli, au cimetière du P. La Chaise! Quelle ingratitude envers l'un des plus grands hommes que la France ait produits! L'administration de la ville de Paris, dans des temps difficiles, a rempli sa dette en lui donnant asile dans la plus belle de ses demeures funèbres; mais les honneurs dus à Molière sont une dette nationale, et spécialement celle des amis du théâtre dont il honora la scène, des auteurs dramatiques dont il est le modèle, des hommes d'un bon goût feuilletant sans cesse ses ouvrages, les admirant comme des chefs - d'œuvre. Une souscription fut ouverte pour élever à Molière un monument digne de lui, elle n'a pas été remplie! A ses côtés est encore le

témoin muet d'un insigne oubli de gratitude envers un personnage non moins stérilement admiré dans la tombe. Je vois un sarcophage de même pierre, mais d'une plus élégante forme, couronné d'un renard au regard fin, d'allure légère et cauteleuse, à l'œil vif; à ce genre d'ornement, je reconnais aussitôt le bonhomme qui *s'en alla comme il était venu*, car il n'est en France que les restes de Jean de *La Fontaine* dont un animal, une bête, puisse dignement honorer le souvenir en peignant, d'un seul trait, toute la naïveté de ce génie, plus égal que Marot, plus poète qu'Ésope, plus naturel que Phèdre; qui instruit en badinant, persuade aux hommes la vertu par l'organe des bêtes, élève les plus petits sujets jusqu'au sublime; homme unique dans son genre d'écrire; toujours original, soit qu'il invente, soit qu'il traduise; qui a été au-dessus de ses modèles, modèle lui-même difficile à imiter. La Fontaine et ses fables donnent à l'enfance ses premières



leçons en la charmant par une diction sans fard; l'âge mûr y trouve des conseils sages, la vieillesse s'applaudit de les avoir suivis, ou se repent d'avoir oublié ses préceptes. Il plaît à tous les âges, à toutes les conditions, à tous les esprits; il n'est pas d'homme auquel ses maximes n'aient été utiles, sa raison profitable; son mérite singulier est universellement apprécié; il n'est aucun père qui ne le donne pour premier maître à ses enfans; ses fables sont dans toutes les mains; chacun les sait, les retient, les récite, les admire; et cependant je vois sa cendre enclose dans un petit monument d'une pierre grossière, à côté de tant de marbre et de dorures prodigués, oserai-je le dire, même sur la tombe de bouchers. O homme, combien ton esprit est bizarre! il ne saurait tarir sur l'éloge des écrivains vraiment utiles et justement fameux dont s'enorgueillit la France; il entasse louange sur louange, hyperbole sur hyperbole; ce ne sont pas des mor-

tels, ce sont des hommes divins que le Ciel, dans sa clémence, produisit pour éclairer la terre, et l'on ne rougit pas de laisser leurs cendres dans une abjection honteuse pour le siècle présent! S'agit-il d'honorer leurs restes? les cœurs deviennent de glace. C'est à vous, pères de famille, que je m'adresse, dont les enfans reçoivent du bon La Fontaine les premiers préceptes de toutes les vertus sociales; c'est votre reconnaissance, jeunes élèves dont il instruit la débile intelligence par les inimitables grâces de ses leçons toujours vraies, que je réclame pour élever, à votre premier maître, un monument digne de lui, digne de l'éminent service qu'il rend à votre enfance. Pour honorer un homme si bon, d'une si aimable simplicité, il n'est pas besoin d'une insigne pompe: que dans cet asile de tant de souvenirs le sien paraisse enfin environné du témoignage, du respect pour son beau génie, de la reconnaissance pour ses bonnes leçons. Que ses res-

tes, placés sous l'abri d'un vieux chêne, rappellent l'exemple qu'il donna de *Garo*; qu'ils s'y voient entourés des animaux auxquels son génie prêta tant d'un bon et non d'un bel esprit; qu'un habile ciseau reproduise, sur son monument, les scènes de ses fables les plus connues. Personne ne douterait que ce ne soient les cendres de notre fabuliste. L'hommage serait complet si l'on pouvait lire sur ce tombeau qu'il lui est érigé par la reconnaissance des pères de famille et de l'enfance. Combien ce beau sujet devrait heureusement inspirer les meilleurs artistes! Près de lui se rencontre M. le comte *Vernier*: ce fut un très-bon homme, un excellent homme, voire même un moraliste; mais s'il est sage, dans ses philosophiques conseils que de froideur! Viennent ensuite, bien humblement dans la terre, les débris d'une éminence, car je lis sur un tombeau d'un marbre bien noir: *Ici repose Alphonse-Hubert-Lattier-Bayane, cardinal, duc et*

*pair de France*, etc. Un peu au-delà gît une dame polonaise dont l'épithaphe nous apprend qu'elle fut comtesse d'*Ornano*, et puis c'est tout. Sur le bord du chemin inférieur s'élève un monument de famille dont le couronnement est soutenu par deux pièces de canon de bronze en manière de colonne, ce qui donne à ce tombeau un aspect tout guerrier. Je ne m'en étonne pas en lisant autour du portrait sculpté dans son fronton le nom de M. le comte d'*Aboville*, général d'artillerie renommé, dont la liste des exploits se trouve gravée sur les canons décorant le monument. Sur le bord de l'allée supérieure, une masse de pierre formant un quadrilatère assez haut, marque la sépulture, déjà ancienne, de madame la baronne *Matus*. Auprès d'elle vient de se faire placer son mari, ancien intendant militaire. Une simple pierre tumulaire en marbre protège la dépouille de M. le prince napolitain *Pignatelli*, mort conseiller-d'état de l'empere-

reur de Russie; ensuite on remarque le tombeau de madame *Leboucher*, puis la pierre tumulaire de mademoiselle *Desaint* : sa fortune fut brillante, mais son épitaphe nous apprend que jamais elle ne rejeta la prière de l'affligé, ne détourna son visage de dessus le pauvre, et ne tarda de le soulager. Excellentes œuvres pour un riche au tombeau ! Tout peint les regrets de parens désolés sur la dernière demeure de mademoiselle *Fanny Cart*. Quelle singulière ordonnance sur ce terrain bien aplani, entouré de fleurs et de cyprès ! Au milieu s'élève une colonne d'assez grêle apparence, surmontée d'une croix; mais ce n'est pas encore l'objet le plus élevé, car cette croix sert elle-même de support à un cœur argenté renfermant, dit-on, les cœurs embaumés de deux filles de M. *Lemaire*, apothicaire, demeurant rue Saint-Jacques, qui, de sa maison, située au lieu le plus élevé de Paris, choisit précisément cette place pour pou-

voir, tout à son aise, voir la dernière demeure de ses enfans sans sortir de son domicile, ce qui forme encore une jouissance pour son cœur affligé.

N° 41. Parcourons maintenant l'espace inférieur à celui-ci, en commençant au levant. La première tombe est celle d'une dame *Law de Lauriston*. Un peu au-dessous, madame la marquise de *Longuerue*, morte comme une sainte à l'âge de soixante-treize ans. Ses proches ne font pas un moindre éloge de madame *Martin*, veuve d'un riche traiteur, dont le cœur compatissant alla au-devant des besoins du pauvre; sa vie fut sans reproche, je le désire, sans l'oser tout-à-fait croire : quelle est l'existence si pure pour que l'on n'y trouve nulle tache ! Ses derniers instans furent tranquilles comme son ame, sa mort fut celle du juste. Voilà, certes, une femme bien louée. La plus prochaine sépulture porte le nom de M. *Gagnard*. Tout auprès est le tombeau érigé par la reconnaissance des

siens , à M. *Lecomte* , statuaire renommé , membre de l'Institut. Auprès du chemin inférieur repose M. *Leclercq* , agent de change , dont les actions , assure-t-on , eurent toutes l'honneur pour mobile. Doit-on s'étonner s'il fut regretté sincèrement de ses amis , et bien pleuré de sa famille ! Assez proche de madame Martin , au pied d'un piédestal surmonté d'une urne cinéraire , gît M. *Claye*. Son épitaphe , dont le secret est réservé aux seuls experts en langue latine , leur apprend que ce cher fils , autrefois l'amour et les délices de sa famille , est devenu l'objet de son deuil , de ses regrets , et que , suivant l'usage antique et solennel de Rome , on désire que la terre soit légère à sa dépouille , précisément à la manière accoutumée il y a deux mille ans , ce qui doit rendre très-vénérable cette formule tant soit peu entichée de paganisme. Dans la même enceinte est couchée , dans la terre , Pauline-Antoinette *Berthier* , âgée de sept ans , à laquelle

on donne ce certificat : *Nul enfant ne fut plus aimable ; aussi ce monument est un gage de l'amitié de son grand-papa. C...!* Pour les larmes de ses parens, elles ne tariront que lorsqu'ils seront réunis à toi. Ce sont les paroles de sa mère. Presqu'au milieu de ce terrain est, dans un enfoncement, la sépulture de M. *Delahaye*, avocat ; nous avons dit tout ce qu'il fut en décrivant son enterrement. Vient ensuite M. *Monvoisin* ; son seul mérite à nous connu, est d'avoir été le premier enterré dans cette pièce. Il n'en est point de même de M. *Bricogne*, ancien maire pendant longues années de l'un des arrondissemens de Paris ; chacun sait qu'il fut un fort honnête homme. Au-delà s'élève le monument du statuaire *Rolland* : ses chefs-d'œuvre ornent bien les palais et les musées ; il contribua puissamment au soutien des arts en France ; fut respecté et chéri par ses amis, ses élèves, ses émules, ses confrères, et surtout par sa famille, dont il



fut l'exemple, l'appui, l'honneur, et l'orgueil. Deux cippes de marbre blanc s'élèvent à la pointe occidentale de cette enceinte. Sur l'une d'elles se lit le nom de M. *Bauvilliers*, qui fut tout bonnement l'un de nos plus fameux restaurateurs, et se constitua bel et bien professeur en l'art de la casserole et du four; car il publia deux volumes in-8° sur ces matières succulentes, que son goût exquis et sa longue expérience lui donnaient bien le droit d'enseigner; voilà les titres au renom qu'il réclame dans la postérité, et non pas à une vaniteuse descendance des ducs de Beauvilliers, dont il n'amassa jamais chez lui les portraits pour s'en targuer, comme une langue mal disante n'a pas craint de l'imprimer en toutes lettres dans un certain journal, bien nommé des Débats. Il fut habile dans son art, honnête homme, bon mari; en faut-il davantage pour être aimé et regretté? Il ne porta pas ses désirs plus haut, la fortune avait comblé ses vœux.

Il attend auprès de lui sa femme ; mais prématurément est venue non loin de lui , au rendez-vous, madame *Gautier*, femme de son successeur et son ami. Un cippe, couronné d'un vase cinéraire, marque fort près la sépulture de MM. *Morisot*, remarquables par le tendre amour fraternel qu'ils se portaient.

N° 42. Entrons sous ce bouquet d'ormes séculaires s'élevant au-dessus de la Fidèle. Le nombre des monumens qui s'y pressent nous a forcés d'en omettre quelques-uns sur notre plan, qui serait devenu confus sur ce point ; cependant, nous ne nous dispenserons pas de les indiquer auprès de ceux dont ils sont très-voisins. Le premier est une colonne de marbre surmontée d'une urne cinéraire, portant ces mots : *Ici repose l'épouse du chevalier Thierry de la Marck, Marie-Anne Diédricke, comtesse de la Marck, né à Dessau, en Prusse, décédée le 11 juin 1814. — Qui l'a connue, la pleure.* Cette dame

fut une fille naturelle reconnue du roi de Prusse , Frédéric - Guillaume II , et de madame de Lichtenau. A côté d'elle , mademoiselle Annette de *Bourges* ; elle ne fit que naître et mourir, les larmes de sa mère ne doivent point cesser d'arroser sa cendre. Sous un double cénotaphe , composé de deux piédestaux carrés , doublement unis par une couronne dans leur milieu , et par une corniche supportant deux vases cinéraires , l'un droit , l'autre renversé , repose M. *Courtin*. Il consacra sa vie aux arts , fut bon époux , bon parent , chacun voulut l'avoir pour ami , excellentes qualités dignes d'exciter les pleurs. On lit cependant sur sa tombe : *Passant , donne une larme à sa mémoire , la douleur a tari les nôtres*. Cela est bien du précieux. Tout auprès repose madame *Galichon* ; son épitaphe vante sa bienfaisance et son aimable indulgence , tandis que son époux désolé recommande à son fils de ne jamais oublier tout ce qu'il doit d'a-

mour à sa mère. Devant un piédestal carré, d'une haute stature, à orillons dans le genre égyptien, orné dans ses angles de torches funèbres renversées, couronné d'un vase cinéraire, sur lequel est placé un hibou tenant en ses serres le voile mortuaire, reposent les dépouilles mortelles des familles *Müller* et *Soëhnée*, auxquelles se sont réunis, l'hiver dernier, les restes du lieutenant-général comte *Berkeim*, l'un des capitaines les plus distingués de l'armée. Une borne antique marque la dernière demeure de M. Julien *Sijas*. Sur l'autre côté du bosquet, presque à l'entrée, sont les tombeaux de M. *Lehoc*, ancien ambassadeur, et de M. *Tascher de la Pagerie*, maréchal-de-camp. Au dehors, vers le nord, le monument dont l'aspect frappe plus fortement le regard, est une pyramide élevée, dont la masse imposante donne quelque idée de la majesté simple des anciens édifices consacrés aux morts dans l'Égypte. Elle appartient à la famille N. J. *Clary*. Sur

un cippe, à sa gauche, se lit une inscription touchante sur un tombeau presque anonyme : *A Marie. Ici repose le trésor d'un père.* Cette pensée n'est pas neuve; elle s'est lue d'abord dans ce cimetière, sur une petite planche de sapin placée dans une enceinte fermée d'un simple treillage, mais plantée de rosiers et d'arbres verts, parfaitement entretenus. Elle était exprimée avec cette touchante naïveté :

De ces tristes rameaux l'ombrage solitaire,  
Cache aux yeux des mortels le trésor d'une mère.

Une autre inscription, environnée d'immortelles, apprenait que ce trésor avait eu nom Louise *Angeline*. Au pied d'un cippe de marbre blanc, surmonté d'une colombe, repose madame la duchesse d'*Hijar*, sous une corbeille de fleurs façonnée à la manière dont les Turcs et les Persans construisent leurs tombeaux, dans lesquels jamais les morts ne sont opprimés du poids d'une lourde maçonnerie. Un peu

plus haut est élevé un monument à M. *Tollard*, marchand grainier, assez riche pour avoir été *électeur*, voire *éligible*, ce qui prouve qu'il n'était pas quitte chaque année de ses impositions à moins de cent pistoles, connaissance bien utile pour attirer sur sa cendre la considération publique ; car on n'a pas été assez dépourvu de bon sens pour le croire éligible dans l'autre monde. Où la vanité ne va-t-elle pas se nicher, sur un tombeau de s'y vanter de ce qu'un mort perdit par son trépas au moins cinq mille livres de rentes ! Dans une enceinte, récemment entourée d'un mince treillage, ayant pour tout ornement des pensées, croissant modestement dans un petit pot de terre, gît, sans la moindre pierre tumulaire, M. Jacques *Périer*, auquel Paris doit la construction de la pompe à feu de Chaillot. Sans frémir l'on ne saurait envisager le tombeau commun de M. le baron *Dufresne*, intendant militaire, et de son neveu. Il comptait faire jouir de quelque plai-

sir sa famille au jardin Beaujon; il y trouva la plus cruelle mort, et la plongea dans le deuil. Quelle catastrophe! Avec des sentimens moins douloureux l'on se trouve près de la tombe de madame la comtesse de *Coislin*, ayant bien employé une longue carrière. La vue de la dernière demeure du docteur *Imbert de Lonnes*, donne à regretter qu'un chirurgien si habile ne puisse plus guérir. Un peu au-dessus est madame *Roy*: à sa droite, madame la marquise de *Saint-Julien*, long-temps prisée pour son extrême amabilité, son esprit sémillant; elle mourut d'une manière tout opposée à celle que l'on attendait du *papillon philosophe* du patriarche de *Ferney*. Au-delà repose M. *Ignard*, ancien banquier. On avertit sur sa tombe, en lettres d'or, les passans, de respecter la cendre d'un homme de bien. Une longue pierre tumulaire de marbre instruit de la présence de la dépouille mortelle de M. *Anjorant*, en son vivant l'un des prési-

**dens au parlement de Paris. Au-dessus s'élève le tombeau de M. *Herbinière* : ce fut, dit son épitaphe, un honnête homme ; des titres glorieux n'entourent point sa mémoire ; mais le souvenir de ses vertus est dans le cœur de tous ceux qui le connurent, et surtout dans ceux de son épouse, de ses enfans, dont sa seule ambition fut de faire le bonheur. Est-il possible de tracer le portrait plus accompli d'un honnête homme ? Quel est ce monument chargé de trophées d'armes ? tant de dépouilles marquent sans doute les victoires d'un grand capitaine. En m'approchant, je lis le nom de M. le maréchal de *Pérignon*, tout à la fois guerrier fameux, bon diplomate, excellent administrateur, et surtout homme de bien. La reconnaissance publique et la piété filiale lui consacrèrent tout à la fois ce tombeau.**

N° 43. L'épitaphe de madame la marquise d'*Angosse* peint en même temps la belle vie d'une femme excellente, et les



justes regrets de sa famille. Pour M. *Kolvenbach*, ce fut un soldat toujours fidèle à l'amitié, comme à l'honneur. De grands talens diplomatiques marquèrent tous les pas de la carrière de M. d'*Hermand*. Rien de plus original que la diction de l'inscription funèbre de madame *Bejot*; on jurerait qu'elle date du quatorzième siècle. C'est un testament moral de ladite dame adressé à ses enfans, bien et dûment envers, mais d'une versification gauloise, de la force des dix commandemens à l'usage des petites écoles : si le sens de ces préceptes était encore bien net, l'on s'y reconnaîtrait; mais l'on croirait que l'on voulut faire des derniers commandemens de la dame, un logogriphe. Voici un petit échantillon de cette longue pièce vraiment curieuse :

Si mon souvenir pour vous a prix, aimez,  
 Conservez et créez, respectez, soulagez,  
 Parens, amis, malheurs, suppliante misère.

Admirateurs, ne vous pensez pas revenus au moins au siècle de François I<sup>er</sup>?

Ce chef-d'œuvre ne méritait-il pas bien d'être gravé à perpétuelle demeure, et de plus, exposé dans un lieu fort public pour la consolation des amateurs du style antique, et le tourment des gens du temps présent, avides de trouver tous les sens cachés dans ces mots, devenus par leur tudesque assemblage presque hiéroglyphiques? Sur la tombe de M. le marquis de la *Vaupalière*, ancien commandant des mousquetaires, on ne lit point seulement de vains titres, mais l'éloge d'une belle vie, et de qualités morales excellentes. A la droite de ce haut personnage, vivant dans la familiarité des rois, repose un homme qui dut toute sa réputation et la considération dont il jouit, à son propre talent. Fils d'une portière, ce fut une faveur pour lui d'entrer très-petit clerc en l'étude d'un procureur. Rien de plus obscur, avant lui, que la marche de la tortueuse chicane : longtemps la jeunesse se fourvoyait dans son dédale, employant que bien que mal de vieux

protocoles hérissés de force termes gothiques, dont rarement elle comprenait le sens et la valeur. Leur obscurité formait elle-même le point sublime du savoir de procureurs inondant, de flots d'encre, des rames de papiers marqués, toujours augmentant les émolumens de leurs offices. L'esprit juste de M. Pigeau sentit que de ce chaos pouvait sortir une science astreinte à des règles fixes; il en trouva les principes dans les anciennes ordonnances elles-mêmes, en forma un corps, les réduisit à quelques préceptes simples, en composa dès l'âge de dix-huit ans un rudiment, bientôt entre les mains de tous les suppôts de Thémis. Chacun s'étonna de voir un jeune homme s'ériger en maître sûr, et devenir le guide d'une jeunesse livrée jusqu'alors au hasard d'une aveugle routine. Ce petit volume se grossit, fut augmenté de protocoles que chacun adopta. M. Pigeau devint procureur, personne ne douta de sa science, et chacun l'estima davantage

en la voyant unie à la plus sévère probité ; il fut procureur, procureur estimé, et par conséquent surchargé de procédures ; ce qui le faisait avancer vent arrière vers une brillante fortune, lorsque la révolution, brisant tout devant elle, arrêta pour quelques momens le cours de ses succès ; mais elle ne put lui enlever sa considération personnelle, son savoir, ses talens. Au moment où il s'agit de donner de nouvelles institutions à la France, et de perfectionner ses lois, M. Pigeau devint un homme indispensable pour tracer les règles de la procédure civile ; il fut membre de la commission chargée de préparer les bases de ce code ; sa méthode fut adoptée ; les législateurs sanctionnèrent ses principes, ayant pour base une solide raison. Personne ne pouvait mieux instruire une studieuse jeunesse, de cette procédure, que celui qui, après en avoir longuement médité les règles, avait été assez docte pour en présenter le sage enchaînement à la prudence

des hommes assez sages pour donner des lois. M. Pigeau fut nommé professeur en la faculté de Paris, et par sa doctrine elle-même, sans grades, il devint docteur. Le petit volume *in-dix-huit* qu'il composa dans sa première jeunesse, devint deux tomes épais de format in-4°, dans lesquels tous les clercs d'avoués de France puisèrent toute leur science. Ainsi M. Pigeau fut toujours accompagné de la considération dont un talent distingué, une probité rare, un travail opiniâtre, une ame bonne, un cœur bienfaisant, devient le plus inébranlable fondement. Il mourut regretté de tous, parce qu'il fut homme de bien. Son existence prouva qu'il n'est aucune carrière dans laquelle il ne soit pas possible au génie de s'illustrer par sa propre vertu. Qui aurait pensé que l'on pût rencontrer quelque gloire en employant sa vie à s'occuper de l'obscur chicane; mais ce fut en en signalant les abus, en réformant tout ce qui dans elle était nuisible, qu'il y parvint. Jeunes

gens qui entrez dans la route la plus obscure, ne la dédaignent point; il n'en est aucune dans laquelle une intacte probité, des talens, le travail, ne puissent vous faire conquérir une réputation méritée. Examinez le point duquel est parti M. Pigeau, le terme auquel il est parvenu, et soyez convaincus que la considération publique comblera vos vœux dès que, par vos efforts, votre conduite, votre génie, vous aurez su l'acquérir. A ses côtés repose madame *Bellart*, à laquelle les talens de son fils, M. le procureur-général, ont donné quelque célébrité, suivant l'usage des Chinois, illustrant leurs ancêtres par leur propre mérite. Un peu plus haut repose le docteur *Esparron*, pleuré des pauvres, regretté des savans, l'objet de la plus vive douleur de sa famille. Sur une simple pierre tumulaire, on lit avec attendrissement l'építaphe de demoiselle *Joaquina Castro*, née à Lisbonne : cette excellente domestique servit, pendant près d'un demi-siècle,

dans la même famille; elle devint une seconde mère pour de jeunes personnes privées, presque au berceau, d'une mère chérie; quitta ses parens, sa patrie, pour les suivre; et lorsque ses pas, chancelans sous le poids des années, purent à peine la soutenir, son plus doux plaisir fut encore de guider les pas mal assurés de la troisième génération qu'elle avait élevée. Ses maîtres, dans les bras desquels elle rendit les derniers soupirs, inconsolables de la perte de celle qui avait consacré sa vie à les aimer, lui firent élever ce monument de leurs regrets comme un témoignage de leur vive reconnaissance. Heureuses les familles possédant de tels serviteurs! plus heureuses encore celles dont la vertu témoigne une gratitude sincère à des personnes que le sort de leur naissance plaça dans leur dépendance, mais bien dignes d'être aimées et respectées de leurs maîtres, dans leurs vieux ans, puisqu'ils leur prodiguèrent tant d'amour! J'aperçois ensuite un

petit monument élevé à la femme d'un habile médecin; cependant, malgré tout son talent, *M. Lisfranc de Saint-Martin* ne put retarder d'une minute l'instant fatal pour sa chère moitié. Sous une tombe repose le fameux écuyer *Astheley*, qui fit courir Londres et Paris pour admirer sa souplesse et son agilité dans ses tours de voltige, et maintenant le voilà, sans mouvement, dans la poussière.

N° 44. Le premier tombeau qui se présente est celui de mademoiselle *Legeule*, ravie, dès l'âge de dix-neuf ans, à l'amour de ses parens. Sa dernière demeure est parée de fleurs d'orange; on lit, en son honneur, la parodie d'une stance fameuse de Malherbe, devenue trop vulgaire dans ce cimetière, où cent fois elle est prodiguée sur des tombeaux de demoiselles, apprenant la trop courte durée de leur vie sans témoigner pour elles le plus léger regret. A ses côtés madame *Mauchain* reçoit les preuves du constant amour de l'é-



poux qui la chérit. Parmi les quatre stances inscrites sur ce tombeau, celle-ci nous a frappé le plus :

Vous que le ciel priva d'une épouse fidèle,

Oui, vous seuls concevrez mon extrême douleur.

Trop malheureux époux, que ma peine est cruelle!

Coulez mes pleurs, coulez, j'ai perdu le bonheur.

M. Mauchain ne fut pas toujours aussi heureux dans l'expression de ses sentimens, mais il y a de l'ame dans ses vers ; il a tendrement aimé, il aime, il aime toujours, et l'on pardonne tout aux bons cœurs. Je lis à côté l'épithaphe d'une femme auteur ; cela me prouve qu'elle posséda de l'esprit, ce qui déjà est quelque chose ; mais madame *Varrot* fut plus estimable encore par les qualités de son cœur, car elle donna l'exemple le plus rare de tendresse conjugale, je m'en convaincs en lisant sur sa tombe : *Son mari se trouvant, en 1815, prisonnier d'état, elle porta le dévouement jusqu'à se priver en hiver de nourriture et des vêtemens nécessaires ;*

*afin de lui procurer des alimens moins grossiers.* Une femme seule est capable d'un amour aussi tendre, et d'un si beau dévouement. Sur la tombe de madame *Maurisset* est une inscription remplie des sentimens les plus consolans sur l'immortalité. Pour M. le comte de *Puységur*, lieutenant-général des armées du roi, sujet fidèle, il ne connut que l'honneur et son devoir. L'une auprès de l'autre reposent madame la comtesse de *Lupé* et sa fille; cette dame mourut victime de l'affreuse douleur que lui causa la perte de l'enfant qu'elle chérissait. En considérant dans la tombe M. le comte de *Chastenoye*, on se rappelle qu'il fut l'un des plus riches propriétaires de Saint-Domingue; en voyant périr sa fortune, de combien d'amertume ses jours furent abreuvés? Sur le tombeau de M. et de madame *Jarry*, enlevés à leurs enfans dès la fleur de leur âge, se lit une inscription touchante terminée par ce tendre regret : *La mort garde sa proie et nous*

*laisse nos pleurs.* Ce monument, placé dans un lieu enfoncé, sous le mystérieux ombrage de branchages surbaissés, présente un abri sous lequel tout invite à la mélancolie. Tout proclame la perte d'un homme excellent dans M. *Emmeri* : il fut l'ornement de la magistrature, le meilleur des fils, le père des pauvres, que de titres au regret ! Au milieu de cet espace est un tombeau de marbre noir placé devant une chapelle formée de débris réunis de plusieurs anciens monumens. Qu'il est pénible d'y trouver le nom de M. le comte de *Saint - Morys* ! ami des sciences, des lettres et des arts, son existence ne paraissait pas devoir se terminer par une catastrophe cruelle, si l'on en juge d'après son épitaphe ; nous la copierons tout entière, comme l'une des plus singulières du cimetière. « Ici repose celui dont toute la » vie fut dévouée à son roi ; l'époux, le » père, le plus tendre, celui dont l'ame » pure et noble ne pouvait comprendre le

» vice, celui qui, enfin, victime de la mé-  
 » chanceté des hommes, n'aimait encore  
 » la vie que pour leur faire du bien : *Char-*  
 » *les-Étienne Bourgevin Vialart*, comte  
 » de *Saint-Morys*, maréchal - de - camp,  
 » lieutenant des gardes-du-corps du roi,  
 » chevalier de Saint-Louis et officier de la  
 » Légion - d'Honneur, mort à l'âge de 45  
 » ans, le 21 juillet 1817. »—Sur une table  
 à droite on lit : « Lorsque enfin arrivera  
 » l'heure suprême où Dieu ordonnera  
 » mon vol mystique vers les demeures  
 » éternelles, j'obéirai avec joie; là, dans  
 » mon nouvel essor, je contemplerai les  
 » beautés nouvelles qui apparaîtront de-  
 » vant moi. Ces vers anglais furent choi-  
 » sis par lui - même pour être gravés  
 » sur son tombeau. » Dans un médail-  
 lon inférieur aux deux tablettes, on lit :  
 « Calmez votre douleur, car j'ai, dans la  
 » tombe, trouvé une nouvelle vie de gloi-  
 » re et de félicité. » A ses côtés repose M.  
*Bayard de Plainville*, son ami, riche pro-

..

priétaire du département de l'Oise, après avoir été, à Saint-Domingue, magistrat et riche colon, puis membre du conseil des cinq - cents, condamné à être déporté à Cayenne avec le directeur Barthélemy, toujours fidèle au roi, toujours dévoué à l'antique monarchie. Pourquoi sa cendre, ensevelie depuis neuf mois dans son dernier asile, ne possède-t-elle pas encore une épitaphe indiquant ce qu'il fut ? A sa gauche se rencontre encore un colon. Celui-ci fut conseiller au conseil supérieur du Port-au-Prince; cependant M. *Palisot de Bauvois* est beaucoup plus connu, comme savant botaniste, par ses voyages aux royaumes d'Oware et de Benin. Il fut apparemment dans les hauts grades des loges maçonniques, car, le lendemain de la Saint-Jean d'été, les frères - maçons placèrent, devant son monument, une croix couleur de feu dont l'aspect singulier lui procure de fréquentes visites de personnes ébahies d'une décoration pareille.

Tout au bas de cet espace, vers sa droite, s'élève un cippe en marbre noir couronné par un vase cinéraire portant cette inscription, qui pourrait convenir parfaitement à l'abbé Gaultier, si celui qui se l'appliqua lui-même ne se trouvait infiniment supérieur à l'homme : SINITE PARVULOS VENIRE AD ME, *laissez venir à moi les petits enfans*. Oui, l'on pouvait, l'on devait laisser venir les enfans vers M. l'abbé Gaultier; il était leur ami; sa bonté extrême et son génie surent ravir à leur débile intelligence des ennuis, voire même des tourmens; il leur apprit plus aisément les premiers rudimens des lettres; mais combien était plus sublime le but de l'homme divin appelant à lui l'enfance ! Vous l'avez vu sur le tombeau d'un petit enfant au bosquet des allées de Vincennes; en arrêtant dessus les yeux, votre cœur fut pénétré de respect. J'en appelle à M. l'abbé Gaultier, à l'habit qu'il portait, à son caractère, aurait-il laissé assimiler son mérite au mo-

dèle de toute vertu? non, sans doute. Pourquoi lui faire dire dans la tombe ce qu'il n'eût pas lui-même osé dire? dans la tombe où le plus grand des maîtres tient son école de vérité, où toute pensée inexacte choque le plus, devant laquelle tout vain éloge s'anéantit, toute fausse grandeur s'évanouit, dans laquelle il ne reste plus de l'homme que ce qu'il posséda de vertu. N'aurait-il pas suffi d'inscrire sur ce tombeau quels furent les pleurs des enfans au moment où leur ami y fut enseveli, comme l'on y voit avec attendrissement gravé *avec nous cents enfans ont pleuré sur cette tombe le 21 septembre 1819,* jour anniversaire de l'enterrement de leur maître? Les larmes de la reconnaissance de la naïve enfance ne suffisaient-elles point pour commander le plus profond respect pour cette dépouille?

N° 45. Rendons visite à de plus malheureux restes, car nous avons parcouru tout l'espace maintenant occupé par les

tombeaux placés à perpétuelle durée. De ce point, à un très-petit nombre d'exceptions près, que nous marquerons, commence la masse immense des dépouilles devant jouir d'un repos de cinq ans. Loin de nous la pensée de contrister la cendre de ces morts en révélant leur triste position; notre dessein, au contraire, est de montrer par leurs vertus, par leur mérite, combien dans la réalité elles sont dignes du perpétuel souvenir de leurs parens, de leurs amis, à quels titres des tombeaux plus durables leur sont acquis. La première tombe qui, pour nous, s'y rencontre est celle du docteur *Lallouette*, médecin savant, homme bienfaisant, le père des pauvres, le protecteur des malheureux; il remplit honorablement une longue carrière. Puis se trouvent M. *Piggiani*, habile fondeur, dont les talens furent employés à couler en bronze la statue de Henri IV, ornant à présent le Pont-Neuf; M. le marquis des *Essarts*, dernier



descendant de Gilbert de Lombelon des Essarts, qui suivit saint Louis en Palestine et partagea sa captivité; M. le comte *Jollivet*, législateur sage, administrateur intègre, dont la main alla chercher les indigens dans leurs réduits pour leur porter des secours. Pour le découvrir, il a fallu nous conduire sur le lieu où gît, sans la plus petite pierre sépulcrale, M. *Millin*, archéologue, membre de l'Institut, garde des médailles et des antiques de la bibliothèque du roi, sur la fosse duquel les savans et ses amis prodiguèrent l'éloge à l'instant du trépas, et dont les héritiers ont voué la cendre au plus triste abandon. Quelle est cette pyramide chargée des insignes de dignités ecclésiastiques et de décorations civiles? M. de *Colmiers*, dont elle doit perpétuer la mémoire, fut tour à tour abbé mitré d'Abbecourt, membre de l'assemblée constituante, qui enleva leurs biens aux abbayes; directeur de l'hospice des aliénés de Charenton, chevalier de la Légion-

d'Honneur. Combien de titres disparates ! je m'étonne du soin pris pour les conserver en voyant cette pyramide sur une sépulture temporaire. A sa droite repose M. le vicomte de *Limoges Saint-Saëns*, chevalier de Saint-Louis, homme de lettres, et, ce qui prouve en lui courage et fidélité, l'un des otages de Louis XVI. La reconnaissance de l'un de ses élèves érigea un tombeau à M. Noël *Beaudeau*, habile professeur de mathématiques. Ce trait honore l'homme ; mais pour qu'il ne s'en enorgueillisse point, en voici un dans ce même terrain, qui, par compensation, l'humilie. M. *Coupé*, l'un des anciens gardes de la bibliothèque du roi, connu par sa profonde érudition, ses grands travaux, sa noble générosité et la plus constante fidélité, gît, de l'autre côté, dans un parfait oubli. M. *Thierri*, placé au bord de cet espace, fut plus heureux. On s'étonnerait de trouver ici M. *Guillemain de Vaires*, ancien intendant-général des colonies, si

l'on ne savait que sa haute probité dédaigna constamment la fortune, pour suivre le sentier de l'honneur et du devoir.

N° 46. Sur le bord du chemin supérieur, un médaillon reproduit les traits du brave capitaine *Janne*. A la valeur militaire il réunit les vertus d'un parent excellent. L'épithaphe de M. le comte de *Courcenay* nous apprend qu'il fut colonel, en nous indiquant la durée de sa vie. Madame et mademoiselle Crucifix affirment à mademoiselle *Paulin* que le tems ne saurait effacer de leurs cœurs le souvenir de ses bienfaits. A l'extrême abandon dans lequel gisent les restes de M. de *Monsigni*, honnête homme, homme aimable, membre de l'Institut, on ne se douterait guère que l'on doit à cet habile compositeur *la Belle Arsène*, et la musique des meilleures pièces de Favart et de Sedaine. Sur la même ligne est M. de *Treneuil*, poète élégiaque, dont la muse pathétique s'exerça sur la catastrophe épouvantable des tombeaux de

Saint-Denis. Madame *Vallayer Coster* se présente ensuite , rappelant qu'elle fut de l'académie de peinture , et sut exceller à représenter les fleurs. Sur le monument de M. *Bordin* , on lit de fort bons préceptes de conduite , dont il donna tout à la fois à ses enfans la leçon et l'exemple. A sa gauche repose M. *Nysten* , jeune médecin , dont la science déplore la perte , encore pleuré des pauvres , car il périt victime de son zèle pour eux. MM. de *Villaumez* et de *Pontevéz* , tous deux capitaines de vaisseaux , reposent ensuite : tous deux braves ; mais le premier , passionné pour son état , tenta de perfectionner la construction des vaisseaux , la navigation et le service de mer. Deux personnages ayant chacun des droits bien différens à la célébrité , sont ensuite ensevelis sous le gazon , sans aucune marque de souvenir : c'est d'abord M. *Jourdain* , célèbre orientaliste , secrétaire de l'école des langues orientales , enlevé fort jeune aux

sciences ; et le prince napolitain *Pamphili Davella*. Vers la pointe nord de cet espace , une simple tombe marque la sépulture de M. *Lécoufflet*, ancien notaire :

Sa vie pour ses parens fut un bienfait des cieux,  
De ceux qui l'ont connu il emporte les vœux.

De l'autre côté l'on remarque les tombeaux de M. *Lavallée*, ancien secrétaire-général du Musée, et de M. *Pierre*, ingénieur inventeur du spectacle mécanique.

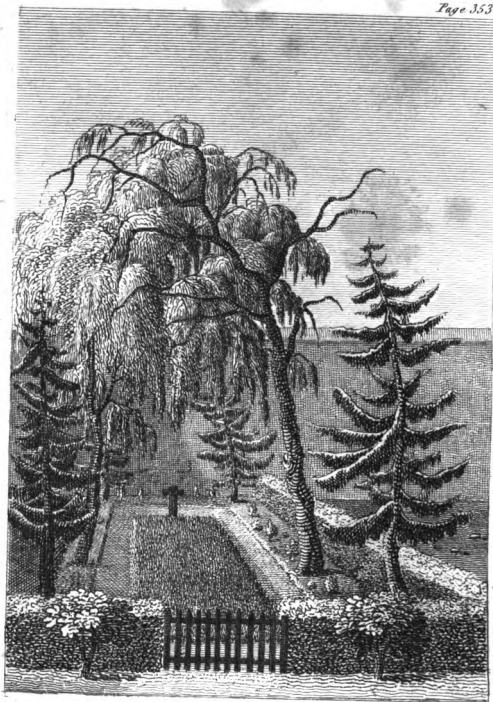
N° 47. La première tombe remarquable est celle de M. le lieutenant-général d'*Anselme*, qui commanda, en 1792, une armée pour protéger la France vers l'Italie, prit Nice, et ne fut plus employé parce qu'il se montra l'ennemi de la cruauté et ne put souffrir la licence. En arrière est M. *César*, porteur d'un grand nom ; il n'eut rien de redoutable, car il fut tout bonnement vétérinaire habile, et ses talens conservèrent beaucoup d'animaux utiles. En lisant l'épithaphe de madame *Hyvelin*, chacun dé-

plore son triste sort. Celui qui inscrivit seulement sur une pierre, *Hélas* 1816! en conservant pour lui l'objet de son chagrin, n'eut pas moins de lugubres pensées. De combien d'afflictions furent abreuvés les jours de madame la comtesse de *Menou*, née à Rosette, sur les bords du Nil, enlevée à ses amis, à ses parens, à sa patrie; mais on se console en lisant sur sa tombe cette belle exclamation: *Oh! quanto è dolce la morte del giusto!* Combien est douce la mort du juste! La vie de M. *Meyer* ne fut pas moins tourmentée: riche négociant, consul de Hollande à Bordeaux, ministre plénipotentiaire de la république batave, il mourut si pauvre, que ses compatriotes se cotisèrent pour le faire enter- rer. Devant lui repose madame la comtesse *Méjan*. Sans se plaindre, elle supporta, pendant vingt-quatre ans, les douleurs de la cruelle maladie dont elle mourut; elle fut, dit-on, dans tout le cours de sa vie, un modèle de grâces, de bonté, de

courage et de dévouement à l'amitié. En arrière est un général fameux par sa haute vaillance, plus estimable encore par sa modération dans la victoire, sa bonté envers les vaincus et son désintéressement. Cet homme estimable est M. le comte *Férino*. Vers le milieu de cet espace, en revenant vers l'allée, repose, sous une petite pyramide triangulaire, M. *Vigier*. Son plus doux contentement fut de soulager le pauvre malade sur son lit de douleur. Après avoir été supérieur des frères de la Charité, à Paris, il fut chassé de sa maison par la révolution. Pendant quinze ans il exerça l'emploi de pharmacien en chef dans les hôpitaux militaires, et ne cessa ces fonctions que lorsque, accablé de travaux et de vieillesse, il fut obligé de revenir dans sa famille recevoir les soins nécessaires à ses infirmités. En voyant l'épithaphe de M. *Fouchart* commencer par l'éloge de son illustre carrière, on le crut au moins un général; on s'étonne, après avoir lu cinq grandes

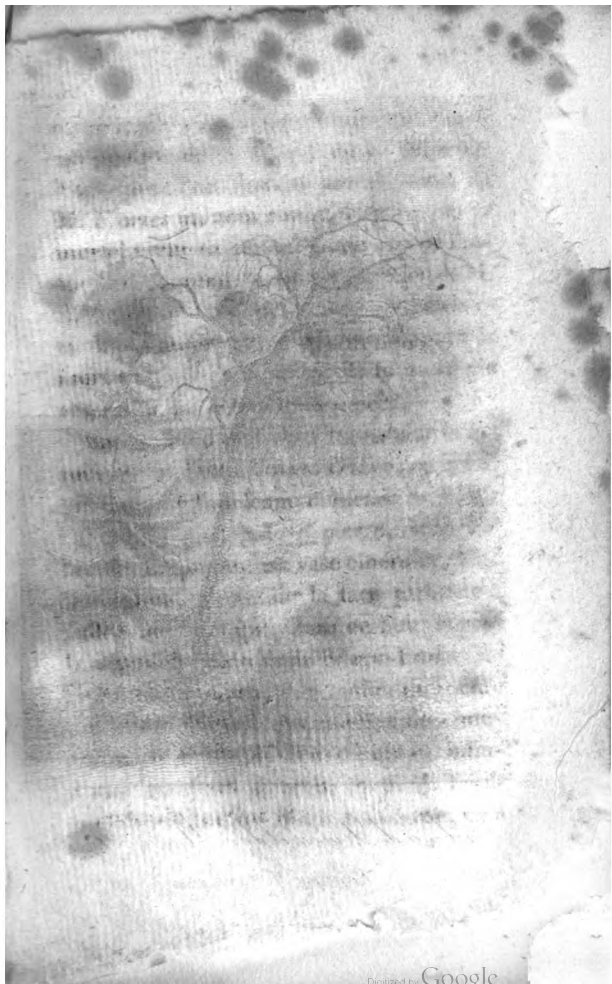






*Tombeau de Louis 16 et de Marie Antoinette*

*Érigé par M. Desclozeaux.*





*Faint, illegible handwriting, possibly a signature or address.*

minutes, de voir qu'il fut seulement quartier-maître de la légion de la Manche. Vainement l'on cherche sur la tombe de M. *Flories* un nom connu de la gloire; ce mortel vertueux ne fut connu que de l'infortuné. La verve vraiment poétique de M. *Millevoye* lui promettait une juste célébrité. Elle commençait à poindre lorsque la mort trancha tout à la fois le fil de sa vie et termina le cours de ses succès.

Sur le bord de l'allée traversant le cimetière de l'est à l'ouest s'élève, au nord, vis-à-vis de l'ancienne demeure du P. La Chaise, un piédestal en pierre, de forme carrée, supportant un vase cinéraire. Une inscription, placée sur la face parallèle à l'allée, apprend que, dans ce lieu, repose la dépouille mortelle de Pierre-Louis Olivier *Descloseaux*, « chevalier de l'ordre » de Saint-Michel, propriétaire du cimetière de la Magdeleine, où ont été inhumés les restes précieux de S. M. Louis XVI et de la reine Marie-Antoinette, né à

» Versailles, le 30 mai 1732, décédé à  
 » Paris, le 4 juillet 1816. »

De la cendre des rois pieux dépositaire,  
 Le ciel daigna bénir ses soins religieux :  
 Il a revu Louis au trône héréditaire,  
 Et, comme Siméon, il a fermé les yeux.

Combien naissent de réflexions sur ce tombeau placé parmi tant de morts vulgaires, partageant avec eux les honneurs transitoires d'une sépulture temporaire ! Sans doute les restes d'un homme de bien rendent pour toujours sacré l'endroit qui les enferme ; mais la reconnaissance publique doit de singuliers hommages à une vertu singulière. Celui qui, risquant sa liberté, sacrifiant sa fortune et peut-être sa vie, pour conserver, pendant vingt-trois années, les restes précieux du trop infortuné Louis XVI, devait trouver au moins un asile immuable pour sa respectable cendre. Récompenser la vertu, c'est convier les races futures à suivre d'un pas ferme la règle du devoir.

Lorsqu'aux yeux de la France épouvantée, de Paris dans l'effroi, la tête du meilleur des rois tomba par un horrible parricide, près des débris de la statue de son aïeul, devant son propre palais, et fut montrée sanglante sur cette même place où s'étaient célébrées les fêtes de son mariage, les précieux restes de ce vertueux monarque furent conduits, le 21 janvier 1793, dans l'ancien cimetière de la Magdeleine. Une fosse de huit pieds de profondeur, creusée au nord de son enceinte, vers l'angle de la muraille le séparant de la rue d'Anjou, reçut son cercueil. Une grande quantité de chaux y fut versée pour qu'il ne demeurât bientôt plus rien du meilleur des princes. Auprès de ce triste sépulcre, dont personne n'osait approcher, régnait l'effroi de la terreur; l'humanité tremblante cachait ses pleurs, la fidélité retenait ses soupirs. Une garde nombreuse veilla d'abord pour empêcher de ravir à ses bourreaux les débris de leur proie; mais,

du haut de sa maison, située tout auprès, dans la rue d'Anjou, M. Descloseaux, ancien avocat au parlement, veillait aussi, examinant chaque jour si l'on faisait quelque outrage aux dépouilles sacrées dont son zèle le constituait déjà, par ses désirs, le défenseur et le fidèle gardien. Assassinée judiciairement, la reine conjura ses bourreaux de la faire ensevelir auprès de Louis XVI. Cette demande lui fut accordée, tant les prières des mourans conservent un puissant ascendant sur les cœurs les plus barbares. Les restes de Marie-Antoinette furent jetés, le 16 octobre de la même année, dans une fosse profonde, voisine de celle dans laquelle on avait enseveli l'infortuné monarque, dont elle avait partagé le trône et les malheurs. Ce fut, dès lors, un nouveau dépôt confié à la vigilance de M. Descloseaux. Cette pieuse intention put seule lui faire supporter l'horreur du voisinage d'un gouffre, où, pendant huit mois encore, tout ce que la Fran-

ce possédait de plus noble, de plus riche, de plus vertueux ; vint s'engloutir pêle-mêle avec les chefs des factions qui, se disputant les lambeaux de la patrie, s'entre-tuaient pour se ravir l'un à l'autre le prix de leurs forfaits. L'horrible infection s'élevant de cette terre toujours abreuvée de sang et gorgée de cadavres, contraignit enfin de cesser de lui donner à dévorer de nouveaux débris. Ce lieu parut tout-à-fait oublié jusqu'en 1797, où la tombe du bon roi fut menacée du plus sanglant outrage. La terreur avait cessé de peser sur la France. Mollement assis sur des coussins d'édredon, on déplorait dans des salons dorés le sort des victimes de la révolution ; un rayon de justice avait fait rendre leurs biens à leurs familles ; tout annonçait un commencement de retour à des principes d'humanité et de justice ; cependant l'administration ne rougit pas alors d'offenser les mœurs, la piété, la décence, en mettant à l'encan l'ancien cimetière de la Magdeleine, pour arracher



encore quelques écus de cette terre où reposait la cendre toute fumante des infortunées victimes dont on semblait regretter le trépas , et plaindre le malheur. Si cette enceinte sacrée, renfermant les dépouilles les plus illustres , échéait en des mains impies , une sordide avarice devait violer ces tombeaux, et disperser des ossemens à peine recouverts d'une légère poussière. Aux yeux des administrateurs , toutes les considérations de la morale publique disparaissent ; ils ne rougissent pas de s'exposer à voir fouler aux pieds les plus saintes lois de l'humanité. Les vieux courtisans oublient leur ancien maître ; aucun de ceux sur lesquels Louis XVI répandit ses bienfaits , qu'il honora de sa confiance, ne se présenta pour garantir sa dépouille du dernier des outrages ; aucune famille des victimes de la révolution , ne se ressouvint du triste sépulcre de ses pères. Quelle ame pieuse saura soustraire cette déplorable enceinte à l'injure d'une inévi-

**table profanation ! Dans cet universel abandon , un vieillard vénérable se montre seul ; M. Descloseaux , pénétré de respect pour la haute vertu de son roi , dont il n'avait jamais reçu ni grâces , ni faveurs particulières , résolut d'épargner à la France une nouvelle honte , en se rendant adjudicataire d'un terrain dont sa piété saura défendre désormais les dépouilles sacrées des outrages d'une malveillante impiété. Propriétaire de la maison voisine , on ne devait apercevoir en lui que le projet de s'agrandir , et le laisser jouir en paix du riche trésor qu'il veut transmettre à ses enfans comme la bénédiction de sa famille. Jaloux d'exécuter son pieux dessein , en trompant la vigilance du crime encore puissant , il fit recouvrir d'un lit épais d'une terre vierge , les ossemens renfermés dans le sol hideux de ce cimetière , et le transforma en un verger solitaire dont les arbres marquaient les allées par leurs tiges élevées , tandis que la verdure d'un**

tapis de gazon étendait son voile officieux sur ce vaste sépulcre , où tant de victimes se trouvaient entassées. Au nord se voyaient les tombes royales. Après cinq années de profanation et d'oubli, qu'il fut touchant de voir M. Descloseaux , aidé de ses filles , rendre le premier hommage à un monarque humilié jusque dans son dernier asile ! De sa main affaiblie par les ans , il entoura les tombes royales de funèbres cyprès ; deux saules pleureurs les couvrirent de leurs mystérieux ombrages. Un petit tertre de gazon révélait la tombe de Louis XVI ; le sépulcre de son auguste compagne n'était point marqué ; mais une balustrade forçait de s'arrêter respectueusement devant un lieu dans lequel était enseveli tant de grandeur et d'infortune. Chaque année le dieu qui règle les saisons se chargeait lui-même d'ornez les tombes royales. Au printemps , il y faisait éclore d'humbles violettes , émaillait leurs gazons de marguerites , puis de tristes soucis entremêlés

d'immortelles , jusqu'à ce que fanés sur leurs tiges par les frimas de l'automne, ils laissassent des neiges abondantes les couvrir de leur voile d'albâtre. Tout commandait un profond respect dans ce lieu sacré; cependant on n'y voyait pas de mausolée fastueux revêtu de marbre précieux : on n'y apercevait aucun ornement où la sculpture eût tenté de donner à une froide pierre l'attitude de la douleur, de l'admiration, du respect; aucune lampe sépulcrale, mais une simple croix d'un bois noirci plantée sur le tombeau de Louis XVI, symbole auguste de sa foi, de ses souffrances, de son cruel passage du temps à l'éternité, tout à la fois le gage de son immuable bonheur, faisait briller ce sépulcre si humble d'un éclat supérieur à tout celui des vains ornemens dont l'orgueil humain aurait tenté de le parer. Un Dieu mort sur une croix était devenu la source de l'inépuisable bonheur d'un roi mort comme lui sur le bois d'un coupable échafaud. Comme son Dieu mou-

rant, il pardonna à ses ennemis, et souhaita que sa mort devînt utile à son peuple. Combien une simple croix de bois, plantée sur le tombeau d'un roi martyr de son excessive bonté, était devenue éloquente ! Qui aurait peint si vivement ses affreuses souffrances, et la cause de son immuable gloire ! C'était en expirant sur une croix qu'il s'était acquis une couronne immortelle en échange d'une grandeur fugitive. Mais aussi de quel cortège surprenant la Providence, donnant sans cesse aux hommes de hautes leçons, avait su environner le tombeau de ces grandes victimes du dessein des pervers. Tout, dans cette enceinte, était visiblement empreint de la divine puissance ; l'aveugle hasard n'avait pu produire, contre la volonté des humains, un arrangement aussi beau parmi près de deux mille victimes des fureurs auxquelles la rage des révolutions donna carrière. L'âme ne pouvait se rassasier de contempler, avec une religieuse frayeur,

un spectacle terrible, peut-être jusqu'alors inconnu de tous les âges. Au pied des tombes royales étaient couchés dans la poussière cinq cents suisses, dont le courage n'avait pas pu préserver le trône de sa chute, au 10 août; plus loin, le long du mur, les membres les plus marquans des parlemens de Paris et de Toulouse, le vertueux Lamoignon de Malesherbes, mesdames de Rosambo et de Châteaubriant, ses filles et petites-filles; les duchesses de Choiseul et de Grammont, le duc de Villeroy, les comtes de La Tour-du-Pin et d'Estaing, le marquis de La Tour-du-Pin-Gouvernet, le lieutenant-civil Angrand d'Alleray, magistrat toujours juste dans ses décisions, dont la tendresse sut préférer à la vie les devoirs sacrés de la paternité envers ses enfans, dans le besoin et le malheur; le lieutenant de police Thiroux de Crosne, dont l'éloquence contribua puissamment à réhabiliter la mémoire des Calas, victimes de la prévention de juges sans équité, et lui-

même victime de bourreaux souillant par leurs forfaits le sanctuaire des lois; les grenadiers du bataillon des Filles - St. - Thomas, défenseurs intrépides du roi dans la journée du 20 juin. Un peu en arrière, comme pour former une barrière, se trouvaient encore les ossemens de cinq cents suisses victimes de leur dévouement au 10 août. Sur le milieu du terrain, Charlotte Corday, isolée comme une sentinelle avancée de l'honneur. A peu de distance, l'intendant de la liste civile, Laporte, Cazotte, du Rozoi, d'Angremont qui le premier périt sur la place du Carrousel pour la cause de son roi; Barnave, si éloquent, qui se repentit d'avoir ouvert une trop large porte à la licence, et fut sacrifié par le peuple lui-même qu'il avait caressé. Au midi étaient ensevelis, dans une fosse profonde, les ossemens de Camille Desmoulins, qui, le pistolet à la main, donna au Palais-Royal le signal de la révolution et des massacres; du fougueux Danton, dont

le cerveau enfanta la terreur, et fut par elle égorgé ; de l'audacieux et cruel Westermann , qui fut puni par les républicains eux-mêmes de s'être montré trop barbare, et dans le comble de l'anarchie , d'aspirer à un état plus anarchique encore ; d'Hébert , cynique la plume à la main , à table sybarite , et dépensant dans la joie l'or qu'en se popularisant il retirait de la fange ; de l'épouvantable Chaumette , de Brissot , Vergniaud , Gensonné , Gorsas , et des autres Girondins ; du savant Bailly , le premier président des communes de France aux états-généraux , et le premier maire de Paris , qui paya de sa tête d'avoir ouvert la porte au brigandage , lorsqu'il croyait seulement poser les principes d'un gouvernement sage. Avec ces chefs de parti , étaient engloutis , dans un même sépulcre , beaucoup de personnages recommandables par leurs vertus honorables , victimes de leur attachement au gouvernement et à la religion de leurs pères. Tout auprès d'elles,



dans une autre fosse , étaient de non moins déplorables débris. Elle renfermait la cendre des infortunés qui , dans la rue Royale , trouvèrent la mort au lieu des plaisirs , lors des fêtes données en 1770 par la ville de Paris , pour le mariage de Louis XVI encore dauphin. Quel surprenant contraste ! quel singulier assemblage ! Ici sont d'avance placés ceux dont le malheur sembla , vingt ans avant , pronostiquer les infortunes qui devaient peser sur la France , les défenseurs du trône , et les hommes audacieux dont les coupables efforts le renversèrent : les plus augustes victimes de la révolution , et les hommes de sang qui les dévouèrent à l'échafaud ; ces chefs de diverses factions qui , après avoir couvert la France de deuil , de sang et de carnage , s'entr'égorèrent comme s'ils avaient été chargés de se punir eux-mêmes des forfaits auxquels les avaient entraînés leur insatiable ambition et le désir effréné d'une odieuse célébrité. Témoin de ce tableau

**empreint des grands traits de la puissance** divine, l'âme se reportant vers la cause première, s'élevait jusqu'au trône de l'Éternel pour y contempler cette sagesse profonde, permettant aux méchants de bouleverser les empires, en apparence les plus solides, et disposant les révolutions du monde pour donner au crime, dès ici-bas, de se punir lui-même, en se réservant de devenir l'infiniment grande récompense de l'homme de bien éprouvé par la plus dure infortune. Involontairement l'œil s'abaissait vers le tombeau de Louis XVI, illustre exemple de l'instabilité des grandeurs humaines. En frémissant, on envisageait la dure voie par laquelle la Providence, le conduisant à un immuable bonheur, lui fit échanger un diadème périssable pour une couronne immortelle. Déjà son tombeau paraissait resplendissant d'une interminable gloire, tandis que la cendre de ses implacables ennemis se montrait pour toujours entourée d'une impérissable infamie;

mais cependant fidèle à son exemple saint, on leur pardonnait en recueillant, sur ce petit coin de terre, une terrible leçon des maux affreux dans lesquels sont entraînés des esprits tourmentés par la vengeance, la discorde civile, et la haine. Quelle école ces tombeaux offraient tout à la fois aux peuples et aux rois ! Princes, régnez par la justice ; et vous, peuples, sondez les horribles calamités dans lesquelles vous entraînent des ambitieux qui se dévorent, et vous dévorent.

Une grande prudence fut nécessaire à M. Descloseaux pour conserver le trésor dont sa vertu l'avait fait se constituer le gardien. Pendant tout le temps que la maison de Bourbon fut éloignée de la France, un petit nombre de ses serviteurs les plus zélés fut seulement admis dans ce sanctuaire. Plus d'une fois la possession en fut enviée à M. Descloseaux. Comme nul prix ne lui avait paru trop cher pour en acquérir la jouissance, aucune fortune ne

le tenta jamais pour s'en dessaisir, aucun danger ne l'épouvanta pour le conserver. Voici un fait que nous tenons de sa propre bouche ; son récit suffit seul pour peindre la beauté de son ame, et l'énergie de sa vertu. Vers 1810, un personnage inconnu, mais dont le ton et la mise annonçaient l'opulence, se présente chez M. Descloseaux. Pendant plus d'une heure il le sollicite de lui vendre le verger contigu à son jardin, en l'invitant d'en fixer lui-même le prix : *Je ne l'ai pas acheté pour le vendre*, lui répond le vieillard, *je le veux conserver*. On insiste en lui proposant une maison, ou bien un magnifique hôtel à Paris, enfin une superbe terre à son choix. Ennuyé d'une conversation à charge et suspecte, M. Descloseaux, dont la fortune venait récemment d'éprouver un échec considérable, lui répond : *Jamais, monsieur, toutes vos propositions ne sauraient me tenter. En achetant ce terrain, je connaissais le tré-*

*so* dont il était dépositaire, rien ne m'en fera dessaisir; tant qu'il existera des lois, je m'en servirai pour le défendre; lorsqu'il n'y en aura plus, je saisirai mon fusil pour punir quiconque tenterait de me ravir un dépôt sacré dont je me suis constitué le gardien; je ne le rendrai qu'à sa famille, c'est pour elle seule que je le conserve, aucune vile spéculation d'intérêt ne me le fera jamais céder. Étonné de rencontrer une ame si ferme, on se retira lui laissant cultiver paisiblement les fleurs dont sa main ornait les tombes royales. Toute cette famille conservait avec une religieuse vénération les débris des fleurs, du gazon, des cyprès croissant autour de ces tombeaux. Chaque année elle en faisait parvenir quelques tiges desséchées à madame la duchesse d'Angoulême, dans une terre étrangère, comme un témoignage de sa constante fidélité. Dès que les armées de l'Europe eurent replacé S. M. Louis XVIII sur le trône, le cimetière de la Madeleine

sortit de la profonde obscurité dans lequel le tenait renfermé la prudence ; il devint d'autant plus fameux , qu'il était demeuré plus long-temps en oubli. Ce fut un concours continuel de Français et d'étrangers sollicitant de voir le culte secret que la piété de M. Descloseaux avait su rendre pendant tant d'années à des cendres royales , soustraites par son zèle à la profanation la plus certaine. Chacun admira son courage , son désintéressement et sa rare vertu. Peu de jours après son entrée dans Paris , le roi de Prusse vint sur ces tombeaux adorer à genoux les décrets de l'Éternel , dont le souffle renverse les plus fermes empires , que sa puissance relève sans effort au moment prescrit par son immuable sagesse. Dès que S. A. R. MADAME fut rentrée dans l'héritage de ses pères , elle accourut se prosterner devant l'humble gazon renfermant , sous son tapis , la cendre de ses parens. On l'y vit implorer la divine bonté , recueillir encore

une fois sans doute leurs dernières leçons, se relever les yeux baignés de pleurs, puis s'approchant du vieillard, dont le courage et les soins avaient gardé ces restes précieux, s'écrier avec l'accent de la reconnaissance : *Je ne m'attendais pas de retrouver des Français si fidèles ; bon vieillard, vous avez religieusement conservé la cendre de mes parens, votre famille sera bénie.* Le cœur peut seul apprécier tout ce que ce moment eut de délicieux pour le cœur de M. Descloseaux ; les larmes coulaient encore de ses yeux en me racontant cette scène attendrissante. Il aurait payé de sa vie un instant d'un bonheur si pur. Plusieurs fois MADAME vint dans ce lieu rendre de nouveaux hommages à ses parens, et sa dernière visite porta le caractère du plus haut intérêt. Déjà M. Descloseaux, sans y fixer de prix, avait cédé au roi le terrain du cimetière ; MONSIEUR, au nom du roi, détachant son propre cordon, l'avait décoré de l'ordre de Saint-Mi-

chel; une pension reversible en partie sur ses filles lui avait été donnée ; mais le moment était venu de transporter les dépouilles royales à Saint-Denis ; MADAME sentait combien il serait douloureux à ce vieillard d'être privé d'un dépôt auquel sa fidélité avait su mettre tant de prix ; pour l'en dédommager un peu , elle lui annonça qu'elle lui faisait don du portrait de ses parens, dont les traits lui rappelleraient sa piété pour leurs cendres , et ne pouvaient être en de plus fidèles mains. Des larmes furent la réponse du vieillard , affligé de la privation d'un dépôt dont il était accoutumé de faire une partie du bonheur de son existence. Dès le surlendemain les fouilles commencèrent ; les dépouilles royales furent déposées dans la propre maison de M. Descloseaux , transformée ainsi en un sanctuaire ; une place honorable lui fut assignée dans les funérailles royales ; il fut extrêmement touché de ces marques publiques de reconnaissance et de respect



pour sa haute vertu ; mais il n'était plus le gardien d'un dépôt qu'il avait tant chéri ; il survécut seulement deux années à cette privation , et mourut regretté de tous les gens de bien. En écrivant cette notice, nous ne sommes mus par aucun sentiment particulier d'affection pour M. Descloseaux ; nous le vîmes seulement trois fois, en 1815, lorsqu'il eut la bonté de nous introduire dans le cimetière où reposait Louis XVI ; mais la candeur avec laquelle il racontait simplement tout ce qu'il s'était trouvé dans une position favorable de faire pour sauver la cendre du roi , nous pénétra pour sa personne de respect, et même d'une vénération profonde. Ce sentiment conduisit seul notre plume ; car nous ne connaissons pas plus sa famille, que nous ne nous en trouvons connus. Un peu en arrière est ensevelie, dans la tombe, la veuve de M. *Caron de Beaumarchais*, auquel le nom de son mari acquit certaine célébrité. Est-il un homme, ayant vécu à

Paris, il y a quelque trente ans, dont l'oreille n'ait été rebattue de ce *Caron*, ayant, à des titres bien divers, acquis du renom ; tour à tour homme d'affaires, homme de lettres, musicien, avocat poursuivant, défendant, et toujours par ses sarcasmes et sa fine plaisanterie redoutable à ses adversaires ? Au milieu de tant de morts, laissant sans doute à leurs familles quelques précieux souvenirs, mais ayant peu de part à la gloire, repose un artiste excellent. Son tombeau se compose d'un piédestal en pierre, surmonté d'une urne cinéraire ; sur la façade du piédestal est encastré un bas-relief de marbre blanc, où le portrait du mort est sculpté par une main habile. On lit au bas : « A la mémoire de Claude DEJOUX, statuaire, » membre de l'Institut et de la Légion- » d'Honneur, recteur-professeur de l'académie des beaux-arts, né à Vadans, département du Jura, le 8 mai 1732, mort le » 18 octobre 1816. Ce monument lui a été

» érigé par J. L. Dejoux, son neveu, officier dans les armées du roi. » Je vois, dans cette inscription, des titres faisant présumer de grands talens dans les arts ; mais rien ne m'en indique la mesure : encore si le nom d'un chef-d'œuvre venait me la fixer, je la saurais, en regrettant de ne pas y trouver le plus faible éloge d'un habile homme, dont la cendre, méconnue dans cinq ans, pourra se trouver condamnée au plus profond oubli ; mais le monument le plus solide de la mémoire des grands artistes, est dans leurs propres ouvrages ; leur nom est certain de durer pendant tout le temps qu'ils subsisteront. Toujours son Jupiter rappellera Phidias ; et son sépulcre, ignoré maintenant, est devenu la proie du temps qui détruit tout. Tandis que la cendre de Dejoux est encore brûlante, hâtons-nous de redire à ses contemporains tout ce que fut son esprit, son cœur, et son talent. Issu d'une des plus nobles et des plus anciennes

familles de la Franche-Comté, ses parens, tombés dans l'indigence, ne lui laissèrent pour subsister d'autre ressource que le travail ; mais la nature lui avait donné en partage la franchise, la loyauté, des mœurs austères, une bonne foi, une simplicité dignes de l'âge d'or, des sentimens généreux, un zèle infatigable, le génie des beaux-arts, et la soif de s'y faire un nom célèbre dès qu'il eut été frappé de leurs attraits. Conduit à Marseille par des spéculations d'intérêt, il y voit les statues de Puget, les admire, son imagination s'enflamme, il veut marcher sur ses traces, à vingt-cinq ans il veut être sculpteur : il le fut. Il apprend à Marseille les premiers élémens de son art, vient se perfectionner à Paris dans l'école du dernier des Coustou ; travaille également bien le bois, le marbre, le bronze, la cire, l'ivoire, et, sous ce maître habile, devient le digne émule des Julien, des Beauvais, des Dupré. Son talent, son économie, son indus-

..

trie, l'ayant autant enrichi qu'illustré, il put faire à ses frais le voyage d'Italie. Durant un séjour de six ans à Rome, il étudia profondément les grands maîtres de l'antiquité. A son retour, l'académie l'honora du titre d'agrégé. Un an après, elle l'admit dans son sein. Son morceau de réception fut une statue de marbre représentant saint Sébastien, l'une des plus belles de la collection académique. Son Ajax enlevant Cassandre fut distingué par un caractère de formes rappelant le style grec, depuis long-temps oublié. Sa réputation s'augmenta par une figure de Catinat traçant un plan de bataille, par la statue en plâtre de Philopœmen, et la figure colossale de la Renommée destinée à couronner la coupole du Panthéon. Chargé de la statue du général Desaix, devant servir d'ornement à la place des Victoires, les artistes approuvèrent son modèle en plâtre; fondue en bronze d'après un procédé que lui-même désapprouvait, elle fut universelle-

ment regardée comme défectueuse. Le public ne put s'accoutumer de voir un général français dans le costume et la nudité d'un soldat romain et presque d'un athlète ; il fallut la dérober promptement aux regards pour la soustraire aux sarcasmes d'une amère critique. Jamais M. Dejoux ne se consola d'être devenu l'objet de la censure ; il se hâta de désavouer un ouvrage dans la fonte duquel on s'était écarté de la méthode qu'il voulait employer. Dès lors sa santé s'altéra, un chagrin profond le conduisit lentement dans la tombe. Reconnaissant envers M. le prince de Condé, qui, l'honorant d'une bienveillance particulière, lui avait autrefois donné un logement dans son palais ; mais renfermant en lui-même ses sentimens d'amour pour ce prince, pendant tous les temps orageux de la révolution, il ne fut d'aucun parti, et s'occupa uniquement de l'exercice et de l'enseignement de son art. Agé de quatre-vingt-cinq ans, une attaque de pa-

ralysie l'enleva, en trois jours, à sa famille, à MM. Lemot, Tiollier et Laitié, inconsolables de la perte de leur maître, dont ils admiraient le talent et chérissaient la vertu.

Les proches de M. *Levasseur*, musicien de la chapelle du roi et de l'Opéra, déplorent en lui la victime de l'injustice des hommes et des plus durs chagrins ; pour M. *Gueroult*, on ne connaît pas même sur sa tombe combien il fut professeur habile ; M. *d'Église* nous raconte qu'après avoir subi un vomissement, il s'endormit paisiblement, crut entendre une voix lui disant qu'il avait à souffrir peu de temps ; et sa femme nous apprend qu'il vécut depuis seulement six semaines. Je trouve la tombe de M. *Devin de Fontenay* ; puis une petite colonne de marbre blanc, surmontée d'un vase cinéraire, offre le témoignage du souvenir des amis de M. *Callamard*, habile statuaire, dont ils ont renfermé la nomenclature des ouvrages dans le fût de sa colonne funèbre, comme une preuve

de leur admiration pour son talent, et de leur tendre amitié. On voit ensuite le sépulcre de M. *Coulomb*, ancien conseiller à la cour des aides de Montpellier. Sans la plus petite marque du moindre souvenir sont ensevelis, dans la terre, les ossements de M. *Ménageot*, peintre d'histoire distingué; il fut directeur de l'école de Rome, et ne possède maintenant pour conserver sa mémoire que ses propres ouvrages : quelle froideur de sentimens envers lui dans les héritiers de ses biens ! Un peu plus bas gît M. *Decquevauvilliers*, graveur habile. J'ignore qui, le premier, fit graver sur une tombe : *Mon père est ici*; il paraît que cette expression de regrets devint, pour quelques momens, de mode : sur plus d'un tombeau voisin, on lit : *Notre bonne mère est là*, et puis : *Notre fille chérie est ici*, ainsi l'on ignore parfaitement qui est *ici* et *là*. Malgré tout le secret conservé dans ces deuils où chacun paraît avoir voulu pleurer tout seul et ne



pas être troublé des importuns, l'état de délaissement de ces sépulcres indique avec douleur qu'ils sont bien rarement visités. Sur le tombeau de madame *Boituzet* sont peints, avec une expression touchante, les derniers adieux d'une mère à sa famille. Tout est sentiment dans les vifs regrets de *M. Saucé*, privé de la beauté, de la jeunesse, de la bonté, de la tendresse, d'une jeune épouse ; mais, comme tous ses voisins, elle est dans une sépulture temporaire. Pourquoi tant de pompe dans des regrets dont les traces seront si tôt effacées ? En employant un marbre précieux pour façonner le cippe funéraire de madame *Mathelin*, on n'épargna point du tout la fonte pour l'ornement de son tombeau ; buste de fonte, cippe bardé de fonte, massif, entourage de fonte, enfin tout semble destiner à une éternelle solidité un monument placé dans le nombre des sépultures ayant seulement pour durée cinq années. Une corbeille de fleurs décore, avec plus

d'élégance, le tombeau de mademoiselle *Obellianne*, vierge, âgée de douze ans, sur laquelle ses parens expriment de cette façon leurs tendres regrets :

Hélas ! les soucis, les alarmes,  
Près d'elle fuyaient sans retour.  
Et ce n'est qu'en perdant le jour.  
Qu'elle a fait répandre des larmes.

Tout ce que l'on sait de M. *Amabert* est qu'il fut maréchal - de - camp; pour M. *Toustein - Dumanoir*, ancien lieutenant-colonel, sa veuve, désolée, jouit de la consolation d'en conserver le cœur embaumé, ce qui prouve son regret, et cautionne, aux yeux des passans, son tendre amour; mais était-il bien nécessaire de mettre le public dans l'intimité du secret conjugal? Près de l'angle de la muraille repose, sous une très-modeste pierre, M. *Desmarest*, membre de l'institut, scrutateur infatigable des secrets de la formation de notre globe. En revenant vers l'allée, sur une pierre tumulaire debout, de forme très-

bizarre, est gravé le témoignage de la reconnaissance de ses parens envers madame *Gueritaut*, veuve *Michel*, exprimé d'une façon assez peu intelligible hors du cercle étroit de ceux qui la connurent. Ce sont les tendres remerciemens d'un enfant adoptif. Après avoir mené dans l'Italie une vie agitée, avoir été l'un des magistrats suprêmes de l'éphémère république cisalpine, M. le chevalier *Pavetti* vint à Paris terminer ses jours, et fut enclos sous cette tombe. La femme et les enfans du docteur *Milon-Redemeyer*, médecin, se plaignent de ce que ses vertus n'aient pu prolonger son utile carrière. M. l'*Officiel*, durant presque toute sa vie, jugea des procès, et fut appelé, par l'estime de ses concitoyens, à l'assemblée constituante. Pour madame la baronne de *Genneval*, elle vécut soixante-dix ans, et son mari, colonel de gendarmerie, porta les croix de chevalier de Saint-Louis et d'officier de la Légion-d'Honneur, ce qui n'influa

pour rien sur le mérite de cette dame, sur lequel on se tait. L'épithaphe de M. *Romero de Terreros*, marquis de Saint-Christophe, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques d'Espagne, ancien officier dans la marine royale, docteur en médecine de la faculté de Paris, né au Mexique, en 1766, décédé à Paris, le 13 juin 1815, est bien longue, mais quels sentimens d'admiration elle inspire ! « Il a renoncé à une brillante » fortune dans son pays pour venir exer- » cer la médecine en France; il était vrai- » ment né avec le génie de cet art, auquel » il a fait faire des progrès en démontrant » que l'on pouvait administrer le quinquina, et quelques autres drogues, à de » très - fortes doses jusqu'alors inusitées. » Les plus brillans succès ont couronné » sa méthode. Son zèle pour les malades, » son désintéressement et la dignité de son » caractère, l'ont fait généralement esti- » mer. Passans, jetez des fleurs sur la tom- » be d'un savant et d'un véritable ami de

» l'humanité. » Le phénomène d'un marquis devenu médecin par amour des hommes, nous a fait faire exception pour lui à la règle que nous nous sommes imposée de conserver le texte des épitaphes pour notre ouvrage complet sur les tombeaux de Paris. Près de lui repose M. *Sulleau*, auquel l'administration du garde-meuble de la couronne fit ériger un monument.

N° 48. Deux médecins sont d'abord remarquables dans cet espace. Le premier est M. *Juste Bodin*, chirurgien-accoucheur, dont on vante le savoir, et plus encore la rare probité ; le second, M. *Fayet*, docteur en médecine, pleuré de ses amis, regretté de l'humanité. A leurs côtés repose *le plus juste des hommes, et l'ami de la vérité* ; éloge, il faut l'avouer, qui n'a rien de modeste, mais il fait désirer de connaître le mortel privilégié si haut vanté ; or vous le saurez par son épitaphe, se terminant ainsi : *Prions donc pour le bon Marvy, que nous regretterons toute notre vie.*

Plaignons ces parens : les vertus d'un bon époux , d'un bon père , n'avaient pas besoin de tant d'emphase pour être célébrées , il ne fallait faire sonner si haut le commencement d'une épitaphe terminée sur un ton presque burlesque. Ni trop , ni trop peu , est un devoir pour quiconque écrit un éloge. Ce précepte du sage , devient d'une application plus sévère dans une inscription funèbre , où la présence d'un mort commande le respect , et son humiliation présente interdit toute vanité. *Un printemps vit naître et mourir Ernest Junecker* ; cependant il vécut du 16 novembre 1813 au 9 juillet 1814 , ce qui , bien compté , comme cela se lit gravé sur ce tombeau , fait huit mois. Commenta-t-on pu le faire vivre seulement un printemps au commencement de cette funèbre inscription ? mais lorsque l'on jouit de quelque bonheur , le temps fuit , sans que l'on y songe , à tire-d'aile ; est-on chagrin ? une heure paraît un an à s'écouler : ce calcul

peut être excusable dans une mère ; mais pour le public , il s'étonne de voir sur une tombe si peu de vérité. Sur la pierre sépulcrale de mademoiselle *Moreau*, morte âgée de dix-huit ans , se lit cette maxime : *Hélas ! il est trop vrai , la vie est un passage !* Cette sentence devient plus frappante sur le tombeau d'une vierge , l'espoir et la consolation de ses tristes parens.

N° 49. D'une main sévère , un mari désolé contenta peu la curiosité en faisant graver sur une pierre sépulcrale : « Il im-  
 » porte peu aux passans de savoir le nom  
 » de celle dont le corps repose sous ce  
 » modeste monument ; il suffit que l'on sa-  
 » che que c'était une femme respectable ,  
 » sincèrement regrettée de son mari , après  
 » trente - deux années de mariage , ainsi  
 » que de toute sa famille ; elle mourut le  
 » 30 mai 1817 , âgée de 56 ans. » Un en-  
 fant de trente-deux mois inspire sur sa  
 tombe les plus doux sentimens , en y lisant :  
*Ci - git Louis-Charles-Alphonse Baron :*

*C'était l'objet le plus cher à mon cœur; c'était mon fils.* Au-dessus reposent M. le marquis de *Ximenez*, mort doyen des colonels de l'armée française, et doyen des chansonniers; plus loin, madame *Merlin Floriot*, dont le mari salue les restes, en leur demandant de lui pardonner si de son sort il est jaloux, parce que la mort du juste est suivi d'un calme éternel et parfait; M. le baron *Lambert*, vertueux fils d'un père homme de bien; madame *Laurent*, nourrice de S. A. R. MADAME la duchesse d'Angoulême; M. le chevalier *Touzard*, militaire distingué. Il combattit pour l'indépendance de l'Amérique, fut lieutenant-colonel au régiment du Cap-Français, perdit son activité par la révolte des nègres, devint agent diplomatique dans les États-Unis; après s'être bien tourmenté, il est la proie de la mort. M. l'abbé *Sabbathier de Cabre*, dont le reste de sa vie se passa en regrets d'avoir provoqué, dans le parlement, les états-généraux, qui seu-



lement, selon lui, devaient réformer l'état, mais le privèrent de ses bénéfices, même de son office au parlement, et le rendirent sans considération publique, sans crédit; vient ensuite M. *Delmas*; puis M. *Chemin*, frappé d'une apoplexie dont il mourut en cinq minutes, âgé de quarante-trois ans; aussi sa veuve s'écrie tristement sur sa tombe : *Hélas! un moment d'orage, en un instant, a pour toujours détruit le meilleur des ménages!* Combien cette exclamation, exprimée d'une façon plus noble, eût acquis d'énergie! Quelle délicatesse d'expression dans les regrets tracés sur la tombe de madame de *Montménard*; elle semble près de se réveiller du long sommeil, celle à laquelle s'adressent ces mots :

Dors en paix dans le ciel, objet de notre amour,  
Attends-nous aujourd'hui, demain ce n'est qu'un jour.

N° 50. On croit encore entendre retentir, autour de la tombe de M. *Clavier*,

helléniste habile , excellent académicien , mais encore meilleur juge , cette réponse célèbre au moment où l'homme puissant l'invitait de condamner l'innocence , pour donner à celui qui tenait le suprême pouvoir , l'apparent droit de lui faire grâce : *Et qui nous ferait grâce !* répondit la vertu du magistrat indigné. Ce seul mot fait apprécier tout ce que fut M. Clavier. Pourquoi de telles cendres n'ont-elles , pour les recouvrir , qu'un temporaire abri ? Suis-je encore dans Rome païenne , ou bien en Chine , lorsque je lis sur un tombeau une invocation aux mânes d'Élie Brandon ? je suis cependant à Paris , au dix-neuvième siècle , dans une enceinte consacrée à la sépulture de chrétiens. Quelle surprenante inconvenance ! Sur la tombe de mademoiselle de *Montsabert* , j'apprends qu'elle fut la fille de M. le baron de *Tourreil* , conseiller au parlement de Paris ; ceci n'importe qu'à la vanité , mais ce qui est meilleur dans le tombeau ,

j'y sais que sa vie offrit des vertus religieuses un modèle parfait. M. *Chasteignier* fut très-bon graveur de vignettes ; mais sa plus chère étude fut de rendre heureux les siens ; dans la tombe , la bonté est préférable à la célébrité. Jamais l'on ne fixa sur un tombeau , d'une façon plus originale , le jour de la mort d'une défunte. Ainsi commence son épitaphe , bien gravée sur la pierre , afin que personne n'en ignore , et que les races futures en soient encore instruites : « DÉCRET DE L'ÉTERNEL » DU 13 SEPTEMBRE 1817. A la mémoire » de *bienheureuse* dame Marie-Marguerite-Armantine Leleu , épouse de M. » Pierre *Davin* ; monument élevé par son » époux et son fils. Qu'elle repose en paix ; » parens, amis, passans, prions pour le repos de son ame. » J'avais déjà vu bien des épitaphes inconvenantes ; mais pour celle-ci , elle les surpasse ; bon homme , j'avais cru que le décret immuable de l'Éternel avait eu pour but l'heure de la mort

de madame Davin ; décret dont personne ne doute en la voyant , mais son objet est double ; car dans cette épitaphe , elle est aussi déclarée *bienheureuse* , ce qui , comme l'on sait , est le premier pas pour être canonisée. En lisant au point le plus élevé de l'épitaphe , *décret de l'Éternel* , pour observer les règles d'un sens droit , tout ce qui suit doit s'en déduire ; cependant , je crains fort qu'il n'en soit pas ainsi , et que de son autorité privée le mari n'ait déclaré sa chère femme bienheureuse , presque une sainte : sans cela pourquoi demanderait-il à ses parens , à ses amis , voire aux passans , de prier pour elle ? on ne prie point pour les bienheureux , on les invoque. Dans quel labyrinthe on se fourvoie en voulant exprimer des regrets sur un ton singulier et même original ; en quittant le vrai pour de l'extraordinaire , le simple pour de l'emphatique , sans s'en douter on tombe dans l'absurde ; le moins clairvoyant le saisit , et , tout au moins ,

sourit dans un lieu où la présence de tant de morts devrait commander les soupirs et les larmes. Encore un exemple voisin montre combien peut devenir aveugle même la douleur le plus juste. Les parens de M. *Senave*, artiste peintre, marchant sur les traces de Rubens, ce qui, soit dit en passant, n'est pas très-modeste, maudissent, chaque jour, la gloire, l'honneur, qu'il voulait acquérir dans un art dont son génie le rendit victime, en réclamant leur fils et ses seules vertus. Petits hommes, jamais vous ne sauriez vous soumettre à votre condition; si vous eussiez possédé pour fils un être sans talent, un homme sans génie, vous auriez déploré votre sort, vous vous seriez plaints de ne savoir que faire d'un honnête homme; des vertus d'un bon cœur, sans esprit: il reçut en partage le germe d'une réputation brillante, vous applaudîtes à ses succès, vous encourageâtes ses efforts; ils formèrent votre propre honneur, votre gloire; vous vous trou-

vâtes heureux d'avoir donné naissance à un homme appelé peut-être à s'illustrer; il succombe à ses travaux, aussitôt d'accuser son art de l'avoir ravi à votre tendre amour; qu'il me le rende goutteux, manchot, impotent, cul-de-jatte, n'importe pourvu qu'il vive; à chaque moment vous auriez plaint votre sort s'il eût ainsi vécu; son art ne le tua point, mais la volonté de l'Eternel avait mesuré à cette longueur la trame de ses années : Malherbe pensait plus juste lorsqu'il dit :

Vouloir ce que Dieu veut est la seule science  
Qui nous mette en repos.

Il fallait donc tout bonnement pleurer sur ce tombeau; vos pleurs sincères auraient commandé des larmes dont votre emphase et vos malédictions tarissent la source. Que les parens de M. *Bertin* surent mieux inspirer de l'intérêt sur leur désolation amère, lorsqu'ils firent graver sur sa tombe:

En te frappant, la mort a déchiré nos cœurs;  
Mais par le souvenir tu vivras dans nos pleurs.

Tout peint l'homme de bien et le soldat valeureux sur le tombeau de *M. Requin de la Rosette*, adjudant-général, honoré des marques de l'estime de plusieurs souverains, chéri du soldat, qu'il conduisit toujours à la victoire, bon époux, tendre père, ami sincère; laissant sa famille inconsolable, il emporta les regrets de tous ceux qui le connurent. Les yeux se portent, tout auprès, sur un buste de bronze représentant le très-jeune *Grandjean de Montic*; son épitaphe reproduit l'accent de cet âge avec une naïveté dont le cœur est ému:

Attends!

Te penchant vers ta mère avec un doux sourire,  
 Tu répétais ce mot qui charmait son amour :  
 C'était le seul, hélas ! que tu pusses lui dire :  
 Ta mère te survit, et redit à son tour,

Attends.

L'amour maternel pouvait-il mieux payer les innocentes caresses d'un enfant ? Quelle est cette petite croix d'un bois noirci plantée à l'extrémité de ce terrain rempli

de monumens ? Quoi ! pas même une petite pierre ? Il vécut donc sans le moindre renom, sans la moindre fortune ; il ne rendit aucun service à personne ; il passa dans le monde ignoré, celui qui gît dans un pareil oubli ! Je déchiffre difficilement sur certains restes de caractères le nom du P. *Élysée*. Je m'informe si je ne me trompe point ; il n'y a pas chez moi d'erreur. C'est ainsi que le P. *Élysée*, premier chirurgien du roi, après avoir été porté pompeusement dans ce funèbre asile, y est enfoui sous le gazon ! Toute reconnaissance serait-elle bannie du cœur de ses parens ?

N° 51. Du voisinage des pôles glacés, M. *Krudener*, jeune officier russe, vint ici trouver sa tombe auprès de la vertueuse mademoiselle *Bellay*, digne objet de l'amitié d'un père, dont la main lui traça la plus touchante épitaphe. M. *Sauñier* singularisa sa demeure dernière par un cadran dont les aiguilles marquent cinq heures. Pour expliquer cet emblème, ou



sculpta cette légende : *La cinquième heure du matin du 27 février 1817 a sonné pour lui la dernière. Au-dessus : Nous courons tous au même terme. Au-dessous : Aujourd'hui c'est mon tour, demain le vôtre. N'est-ce pas la terrible leçon répétée à toutes les heures, à tous les moments, dans ce cimetière, recevant sans cesse de nouveaux hôtes? Que doit-elle nous apprendre? à bien vivre. Tout auprès reposent M. Georget, serrurier de Louis XVI; il fut habile en mécanique : M. Chanlaire; il posséda le génie de la géographie : enfin le fils de M. Delaistre, qui mourut, en 1817, âgé de dix-huit ans, à l'époque du retour d'un gouvernement paternel et légitime, sous lequel l'adolescence de cet enfant chéri cessait d'être pour son père un sujet de consternation. Quelle catastrophe pour cette famille! On ne s'étonne point de voir cette épitaphe se terminer ainsi : *Plaignez le père et pleurez le fils.* Viennent ensuite M. le comte*

de *Damas Cruix*; son épitaphe énumère seulement ses titres, mais l'histoire dira quelle fut sa constante fidélité : M. le comte de *Nantouillet*, ayant toujours montré non moins de dévouement et de zèle : sur la même ligne, M. *Collet*, négociant : le long de l'allée descendant à la chapelle, M. le comte *Eon de Cely*, lieutenant-général : puis M. *Palissot*; tour à tour critiquant, critiqué, il lui fallut passer ses jours la plume à la main pour se défendre. M. le comte d'*Haraucourt*, madame la comtesse de la *Rivière*, et M. *Framery*, agent de nos relations commerciales, après avoir beaucoup voyagé, vinrent trouver, dans cette terre, leur place dernière. D'une façon plus fastueuse la tombe de M. le comte de *Vassan* fut marquée du timbre de ses armoiries, rappelant un rang maintenant évanoui dans la nuit du trépas. Madame *Asseline*, veuve du premier concierge du cimetière, déplore sa perte sur sa tombe, en apprenant combien elle eut de motifs

pour l'aimer. Je ne croyais point la vertu susceptible d'excès: je me suis abusé, car je lis cette complainte, gravée sur un tombeau par les enfans de M. *Gauguier*, mort âgé de soixante ans, et de sa femme, morte âgée de quarante-huit ans: « Cœurs sensibles, versez quelques larmes sur la » tombe de deux époux qui ne vécurent » que pour faire le bien, et qui moururent » d'une mort prématurée par l'*excès qu'ils » firent de la vertu.* » Combien je me trouve malgré moi le cœur dur! La mort de ces époux ne me paraît pas extrêmement prématurée; de plus, j'aurais besoin d'un bel et bon commentaire pour connaître les excès de vertu que ces gens de bien purent commettre. Pardonnez-moi cette expression étrange pour la vertu, mais elle seule peint un excès; et c'est ici l'excès qui forme le sublime dont ne saurait manquer d'être touché mon cœur de bronze, quand il saura les excès que l'on peut vertueusement commettre. Cette épitaphe dit tout à

la fois trop et trop peu. On ne doit parler de la vertu que pour la rendre respectable. Si l'on eût expliqué quelle fut l'étendue de la vertu de ces personnages que l'on veut honorer, peut-être elle eût paru non excessive, mais sublime : qu'a-t-on fait par une tournure vicieuse d'expression? l'or est devenu moins que du plomb; loin de l'admirer, on sourit, et chacun sait que c'est de pitié de voir la vertu affublée d'un ridicule. Sous un beau cénotaphe reposent, tout auprès, madame *Feuillant*, puis M. et madame *Tortoni*, long-temps chéris des gourmets sur le boulevard des Italiens. Plus loin est, tout à la fois, un cénotaphe et un tombeau élevé par la tendresse de M. le contre-amiral, baron *L'Hermite*, à ses quatre enfans, dont Ferdinand-Louis-Édouard périt de la rougeole, Adrien des suites de la coqueluche, Édouard d'un coup de soleil, enfin mademoiselle sa fille, Amélie, d'un dérangement d'estomac, ainsi qu'il est bien constant par les épitaphes

gravées sur les faces de cette pyramide. Cette légende d'infortunes est terminée par cette imprécation : « Oh ! fatalité ! à » leur première maladie la mort nous les » a ravis ; cependant, trompeuse espérance ! la nature paraissait leur avoir prodigué tous les biens désirables, tant en amabilité, qu'en force et en beauté ; cruelle » séparation ! regrets de tous les instans ! »

Personne ne fut plus aimant et plus malheureux père que M. le contre-amiral, personne ne fut plus brave au combat ; mais l'on ne saurait lui dissimuler que le bulletin des maladies de ses enfans attire, sur ce tombeau, certains regards malicieux dont l'expression pourrait fréquemment contrister sa tendresse : *est modus in rebus*. Près de là se voit le tombeau de madame *Labenski*, femme du consul de Russie à Paris. Dans l'intérieur de cette pièce, maintenant employée à des sépultures temporaires, est un modeste monument élevé à M. *Moreau de Saint-Merry*, sur lequel

se lit cette devise : *C'est toujours l'heure de faire le bien*. Elle dut être celle de M. Moreau de Saint-Merry, dont la vie fut traversée par toutes les vicissitudes de la fortune. Il occupa des places où facilement il eût pu s'enrichir, et mourut pauvre. Cela suffit pour faire apprécier sa probité.

N° 52. Nous ne connaissons dans cet espace, consacré, en 1819, aux sépultures temporaires, de tombeau à perpétuelle demeure que le monument, de forme carrée, sur lequel est sculpté un hibou de lugubre aspect, avec cette inscription presque anonyme : *Sépulture de la famille D. B.* Ainsi, madame la comtesse de *Puysaie*, madame la comtesse de *Bavière*, grande d'Espagne; M. *Perron* et M. *Jean Dagonaus*, marchand de *beur*, se trouvant dans ce bienheureux séjour, sont d'avance certains de n'y pas demeurer pour toujours. Le sort des restes de M. de *Lubersac*, lieutenant-général; de M. *Hauchecorne*, professeur de mathématiques; de M. *Lenor-*

*mand*, juge-de-*paix* estimé; de M. *Bou-lage*, professeur en droit, renommé pour son savoir; de M. *Dejean*; de madame la marquise de *Nicolai*; de M. l'abbé *Arnoux*, qui consacra ses soins à faire rentrer dans le sentier de la vertu les enfans déjà condamnés pour crimes; d'un M. de *Montesquiou*; de M. *Goulet*, architecte, dont la famille déplore la perte; de M. *Pajot*, maître des requêtes de MONSIEUR, possédant un monument orné de marbre; de madame *Taffanel de Junquières*, et de M. le marquis *Desfrancs*, commandant les grenadiers à cheval de la garde royale, est pareil à celui de toutes les autres dépouilles placées dans cette enceinte; cinq années suffiront pour les déposséder tout-à-fait de la terre recouvrant maintenant leurs tristes ossemens.

N° 53. Un terme un peu moins long sera suffisant pour priver de leurs tombeaux les débris confiés à la terre de cette enceinte: ils y sont, pour la plupart, au

moins depuis 1818. Parmi les monumens s'y pressant, nous avons remarqué celui de madame *Denisot*, la fosse de M. *Petit-Beauverger*, veuve du moindre souvenir; celle du docteur *Chaumeton*, mort peu riche, mais ayant acquis un nom recommandable dans les sciences; une pierre tumulaire chargée de cette inscription, parlant avec un indicible charme aux bons cœurs: *Ici repose une femme qui, dans un rang obscur, se distingua par un zèle admirable et une fidélité à toute épreuve; elle mérita d'être pleurée de ses maîtres comme une amie difficile à remplacer.* Pourquoi taire, sur cette épitaphe, son nom précieux aux bons cœurs? La première récompense de la vertu est de la proclamer pour lui voir des imitateurs. Pourquoi ceux dont la reconnaissance fit poser cette pierre sépulcrale, ont-ils caché le leur? Il est toujours beau de faire éclater toute sa reconnaissance; on s'honore toujours en rendant hommage à la



vertu. Viennent ensuite les tombes de M. *Delasalle*; la fosse dans laquelle gît M. *Duvivier*, ancien graveur général des monnaies; une pierre tumulaire érigée au fils de M. *Stouf*, habile statuaire, ornée d'un médaillon dans lequel sont reproduits les traits de cet enfant chéri; les restes du général César *Berthier*, gisant sous le gazon; un long et magnifique éloge de M. *Sané*, ancien greffier du juge-de-peace du douzième arrondissement, dont les vertus sont vantées si haut, que l'on est ébahi de voir ses restes n'ayant pour abri qu'une terre de louage. Ensuite sont les dépouilles de M. *Lecamus*, puis la tombe dans laquelle gît M. *Bailly*, législateur pacifique, puis administrateur intègre; celle de M. *Paré*, ministre de l'intérieur dans les temps désastreux de 1792, dont la fortune se consolida dans l'administration des hôpitaux militaires. Le nom moins connu de madame *Jeudy* se remarque par une inscription en vers assez bien tournée. Avec

le plus vif intérêt on considère le tombeau de M. *Duval*, ancien cultivateur : sa pierre tumulaire est ornée d'instrumens aratoires ; de médaillons représentant des gerbes de blé, des charrues et d'autres instrumens agricoles. L'on considère avec plaisir la simplicité de l'épithaphe de ce patriarche : « Ici repose en paix le corps de notre bien- » aimé Étienne Duval, ancien cultivateur, » décédé à Paris, le 29 octobre 1819, âgé » de 84 ans et neuf mois. Il fut bon époux, » bon père, bon ami. Ses enfans et ses pe- » tits - enfans furent au nombre de cent, » dont soixante-seize vivaient au moment » de sa mort. Il sut maintenir parmi eux » la paix et la bonne union ; il était leur » guide, leur conseil et leur appui ; il lais- » se à sa nombreuse famille les regrets de » sa perte et le souvenir de ses bienfaits.— » Passans, qui que vous soyez, admirez ses » vertus, et priez Dieu pour le repos de son » ame. » En la lisant, on regrette sincèrement qu'elle se trouve dans la foule des

sépultures temporaires. Pourquoi ses enfans n'ont-ils point songé que le premier devoir envers une cendre, pour eux si respectable, était de lui assurer un immuable repos? M. *Boucher*, ancien magistrat, mort doyen des conseillers au Châtelet, occupe ensuite une place dans ce temporaire asile, où nous avons encore été plus surpris d'y voir les cendres de madame la comtesse *Talleyrand de Périgord* et de M. le comte *Davous*, pair de France.

N° 54. Trois tombeaux nous ont paru les plus remarquables dans ce lieu: d'abord celui de M. *Hayter*, érudit profond; sous les auspices du roi d'Angleterre, il employa ses veilles à déchiffrer les manuscrits trouvés dans les fouilles d'*Herculanium*: ensuite celui de M. *Dubois Thainville*, long-temps agent de France près les puissances barbaresques, chez lesquelles sa prudence et sa fermeté surent faire respecter le nom français: enfin M. le marquis de la *Salle*, ancien lieutenant-général,

dont le souvenir est lié aux premières étincelles de la révolution, dans laquelle le commandement suprême de la milice parisienne parut tout d'abord supérieur à la force de son caractère.

N° 55. Descendons dans l'espace prochain, mais séparé du précédent par une côte rapide. Son milieu est rempli par des fosses communes, deux fois renouvelées depuis la création du cimetière. Leurs cendres, objet du plus tendre regret de laborieuses familles, ont plus d'une fois disparu du sol infortuné qui reçut leurs tristes débris ; mais leur souvenir vit encore dans le souvenir de leurs familles désolées. A l'ombre de sapins élevés, plantés autour des murs, ou bien au pied du coteau, reposent des ossemens dont les familles semblèrent prendre plus de soins ; mais ils ont depuis long-temps dépassé le terme prescrit à leur transitoire abri. Le premier personnage marquant est M. *Geoffroy*, autrefois professeur de rhétorique au collège Ma-

zarin , qui commença d'exercer sa critique dans l'*Année littéraire*, puis frappa des coups de sa férule magistrale, acteurs et auteurs, dans le feuilleton du *Journal des Débats*, puis s'y érigea en censeur universel, et redresseur des torts en morale et politique, et vengeur des péchés commis contre le goût et la raison. Pendant sa vie il se fit redouter; maintenant dans la tombe, l'impartiale postérité le juge, et casse souvent des arrêts dictés par la prévention ou la vengeance. La tombe de M. *Bertrand* rappelle un plus doux souvenir; ses jours furent employés à tenter de consoler les aveugles de leur triste cécité, en les rendant participans de la plupart des avantages de la lumière. Plus bas gît M. *Sig-  
neul*, dont les talens dans la diplomatie furent utiles à la France, auprès de plus d'un peuple du Nord. A l'abri de quatre sapins, sous une tombe déjà usée par le dommage des saisons, gît dans un oubli presque entier, M. de *Bruix*, autre-

fois vice-amiral, colonel-général inspecteur des côtes de l'Océan, ministre de la marine, grand-officier et chef de la treizième cohorte de la Légion-d'Honneur; il se signala dans le commandement des armées navales : pour prix de tant de services, et de travaux, que possède-t-il maintenant ? une tombe sur laquelle avec peine on lit son nom, qui dans peu disparaîtrait tout-à-fait, usée par le temps, si elle se trouvait encore assurée d'un perpétuel repos qui ne lui est pas acquis. O vanité des vanités ! Combien les occupations de l'homme sont frivoles ! combien sa mémoire est fugitive sur le lieu lui-même dans lequel est renfermée sa cendre ! Dans le milieu de cet espace, sous l'abri de quatre sapins élevés, un cénotaphe carré, dégradé par l'injure des saisons, marque le lieu de la sépulture de M. *Renouard*, l'un des plus riches fabricans de gaze de la capitale : on célèbre ses talens et ses vertus sur son tombeau ; mais quel triste abandon de sa cen-

dre ! Le long du mur, sont encore près de disparaître les restes, non d'un naturaliste fameux, d'un homme fort instruit dans les sciences naturelles, mais d'un professeur dont la vie fut consacrée à en apprendre à chacun, pour son argent, tout ce qu'il en savait, et qui, de plus, fabriqua le premier dictionnaire d'histoire naturelle qui jouit de vogue. Quoique rempli d'erreurs, chacun s'en munit pour avoir quelque idée d'une science que l'on commençait à priser, et dont cet ouvrage servit à propager le goût. Cet homme, non très-docte, mais écrivain utile, est *M. Valmont de Bomare*, dont toute la France sait le nom, et dont bientôt personne ne pourra trouver la demeure dernière. Sous un tertre couvert de broussailles, encore ombragé de cyprès, fut transitoirement déposée dans ce cimetière la dépouille mortelle de Louise de *Vaudemont*, nièce du duc de Lorraine, mariée à Reims le 14 février 1575, à Henri III, roi de France et de Pologne. Cette

épitaphe se trouvait sur son tombeau :  
 « Elle mourut à Moulins en 1601 ; ses  
 » restes furent transférés, en 1688, à  
 » Paris, en l'église des Capucines, qu'elle  
 » avait fondée. Elle fut peut-être la seule  
 » arrachée aux mains sacrilèges des des-  
 » tructeurs des tombeaux de l'ancienne  
 » maison royale de France. Quand l'é-  
 » glise où elle était déposée fut démo-  
 » lie, les ouvriers trouvèrent dans un  
 » des caveaux, entre plusieurs cercueils,  
 » celui de cette princesse, où le nom se  
 » trouva gravé sur le plomb de ce cer-  
 » cueil. Informé de cette découverte, M.  
 » le préfet du département de la Seine  
 » ordonna qu'il fût transporté dans le ci-  
 » metière de Mont-Louis, et déposé dans  
 » l'endroit où il est aujourd'hui, » d'où  
 il a été relevé pour être transporté dans  
 l'ancienne église de l'abbaye de Saint-  
 Denis. Sans même de tombe, repose M.  
*Rouillé du Coudray*, lieutenant - général,  
 dont le maréchal de Saxe admira la

..



bravoure aux champs de Fontenoi. Vers le milieu de la longueur du mur, est un petit monument érigé à M. de *Vaucresson*, le dernier président de la cour des aides de Paris, après y avoir long-temps exercé le ministère de premier avocat-général.

N° 56. Parcourons maintenant l'espace s'étendant sur le déclin de la colline, entre les deux allées de tilleuls descendant de la chapelle. Des fosses temporaires, à plusieurs reprises, y furent ouvertes, de manière que ce lieu se trouve l'un des points du cimetière les plus difficiles à bien connaître. Près de l'escalier, montant à gauche à la terrasse, s'élève, dans une forme élégante, un cénotaphe de marbre blanc, consacré à perpétuer la mémoire de M. *Lenoir Dufresne*, manufacturier dont l'industrie parvint à égaler la finesse et la beauté des tissus de coton de l'Angleterre. Sur sa tombe se lit ce fait, qui vaut lui seul beaucoup mieux que la plus magnifique oraison funèbre : *Plus de cinq mille ou-*

*vriers qu'alimenta son génie, qu'encouragea son exemple, sont venus sur cette tombe pleurer un père, un ami.* Cette sépulture est la seule que nous connaissons dans cette pièce à perpétuelle demeure. Au pied d'une simple pierre tumulaire, debout gît, encore dans un temporaire abri, la cendre de madame de *Fougeret*, fondatrice de la Société de la charité maternelle, Mères pauvres qu'elle secourut dans votre dure infortune, venez humecter de vos pleurs la terre dont sont couverts les ossements de votre bienfaitrice; et vous, femmes riches, venez contempler votre modèle: ses restes vous rediront qu'il n'est point de jouissance pareille à celle de devenir la providence du pauvre, à celle de tarir ses larmes, d'apaiser ses douleurs. Avec quelle surprise de telles cendres se voient sous un transitoire abri! De combien de couronnes civiques Rome eût honoré ce tombeau! Il n'est formé que d'une simple pierre; mais quel prix lui donne la

haute vertu des dépouilles qu'elle enserre! Tout auprès, devant un monument de marbre chargé d'un timbre d'armoiries, gisent les restes de madame la comtesse *Armand de Béthune*; son épitaphe affirme qu'elle s'est montrée digne de porter un nom si cher à la France. Au-dessous du monument de M. Lenoir - Dufresne, une simple tombe marque la sépulture de madame Auguste de la *Pallu*: les pauvres la pleurent, ses amis la regrettent; sa mémoire, à jamais vénérable et chère, laisse à ses enfans le plus vertueux des héritages, l'exemple. Un cippe de marbre noir révèle l'endroit où repose M. *Laujon*, poète aimable, chansonnier spirituel et joyeux, mais, ce qui vaut mieux dans la tombe, honnête homme. Sur le penchant du coteau gît M. *Leconte*, architecte dont le crayon habile traça les plus beaux jardins pittoresques, construisit à Naples plusieurs palais, et disposa la salle actuelle des séances du corps législatif au

**Palais - Bourbon.** La tombe de madame *Lemairat* fut souvent arrosée des larmes de son père, regrettant ses vertus. Tout ce que la probité sévère inspire de respect, et l'universelle bienfaisance de regrets, est le sentiment produit par la vue du tombeau de M. *Forié*, ancien administrateur des postes. Le corps de l'artillerie de France répète avec honneur les noms de MM. de *Villantroys* et *Corbeau de Saint-Albin*, colonels distingués dans cette arme. Plus bas, la tombe de M. *Anfrye*, inspecteur - général des monnaies, rappelle le plus utile emploi de grands talens et d'études profondes, et la rare délicatesse d'un homme qui préféra une médiocrité honnête au fardeau d'une immense fortune, à laquelle il eût fallu peut-être sacrifier un peu de sa haute probité pour la conserver et l'agrandir. A sa droite repose M. *Peyron*, peintre d'histoire, pour lequel ses parens eurent le soin de lui faire graver pour épitaphe tout ce qu'il fit et ce qu'il

fut. Le nom de M. *Groignard* suffit pour indiquer le talent le plus distingué pour la construction des vaisseaux. La date de sa mort et son âge forment le seul passe-port donné, sur sa tombe, à madame la comtesse de *Vaubois*. Pour madame *Hyrne*, veuve *Hérault*, elle y paraît entourée de tout ce que les regrets d'une fille sensible et aimante ont de plus tendre : sa longue épitaphe est peut-être la plus belle de celles inspirées par le cœur dans ce triste séjour. A sa droite reposent M. *Framery*, ayant employé ses talens distingués dans la carrière des consulats; et M. *Ferregeau*, non moins habile pour l'établissement des ports de commerce. Sur le monument de madame *Bobée Frémont* est inscrit son éloge, accompagné de l'expression des regrets de son époux. Plus bas, est madame *Contat*; sa tombe supporte un cadre dans lequel se voit un bouquet de fleurs et plusieurs oiseaux empaillés. Étonné d'une telle parure sur un tombeau, je m'appro-

che pour en connaître le motif, et je lis :

A des soins innocens consacrant ses loisirs,  
 Les fleurs et les oiseaux faisaient tous ses plaisirs :  
 L'orphelin dont sa main adoucit la misère,  
 Ici, pleure avec nous et demande sa mère.

Une lyre gravée sur un cénotaphe m'indique des talens lyriques. Ce monument est consacré à madame *Barilli*, première cantatrice de l'Opéra-Italien. De son gosier flexible sortirent, avec grâce et pureté, les accens les plus doux. Son genre fut le demi-caractère. Apprenez, sur la tombe de *Rose Lagrous*, que, mourant à cinq ans, elle sut essuyer les larmes de sa mère, consoler sa famille, et lui adresser, avec fermeté, le dernier des adieux. Chacun connut M. *Duplantier*, législateur prudent et sage; mais l'on ne sait pas toujours combien son activité, son désintéressement, ses lumières, surent rendre prospères les départemens qui eurent le bonheur de le posséder comme administrateur. La tombe de M. *Frère* rappelle un brave capitai-

ne. Près des restes de M. *Munier*, on regrette un homme utile qui donna tous ses soins à l'établissement des compagnies d'assurance contre les incendies. La mémoire de M. *Carouge* retrace l'image d'un juge, organe impassible des lois; celle de M. *Champagne* fait souvenir de tout ce que la jeunesse lui doit pour avoir rallumé et conservé le flambeau des bonnes lettres près de s'éteindre dans les convulsions de nos troubles civils; vertu, bonté, courage, sont les titres auxquels M. *Bourdet* servit d'exemple à sa triste famille. Un acrostiche devient tout à la fois épitaphe et oraison funèbre pour M. *Mélan*, ancien chef de la comptabilité de la liste civile; elle est unique de ce genre dans le cimetière. A sa droite repose dom *Lieble*, l'un des derniers membres de la savante congrégation de Saint-Maur, dont les immenses travaux littéraires, demandant patience et repos de moines, firent tant d'honneur à la France. Un peu plus bas, mademoiselle de *Cha-*

*bro*l, justement regrettée des siens. Un petit piédestal carré, surmonté d'un vase cinéraire, est le petit monument consacré à la mémoire de la dame veuve *Chavigny*, factrice à la vente des charbons de bois ; il n'est pas magnifique, mais on le voit élevé par la reconnaissance et l'amour : cela suffit pour attendrir, et faire pardonner des vers sans élégance, dictés par des cœurs excellens. Parmi eux on remarque ce distique :

De tous les monumens qu'érige l'opulence,  
Aucun ne vaut celui de la reconnaissance.

Rien de plus vrai : les monumens élevés par la reconnaissance sont les plus précieux ; mais parmi les monumens bâtis par l'opulence, n'en est-il aucun d'érigé par la reconnaissance ? cela n'est pas. Contentons-nous, sur les tombeaux, de pleurer ; c'est le devoir de bons parens : mais pourquoi déprimer autrui pour s'y vanter soi-même ? Un peu plus haut gît, sous le



simple gazon, M. *Catteau-Calleville*, dont la plume véridique nous fit connaître les royaumes du Nord et la mer Baltique. Une petite pierre devrait rappeler la mémoire de ce savant utile; je m'abuse, elle ne suffirait pas, car il se trouve dans une sépulture temporaire. Son voisin ne doit certes pas demander tant de précautions, car personne ne saurait se douter de ce que l'on enterra de lui dans ce cimetière; on n'y place que des corps, ce ne saurait être autre chose. Pas du tout. C'est son ame, et je ne me trompe pas : « Ici repose l'AME » de Claude Leconte, né en 1749, décédé » le 23 mai 1819. Il fut bon époux, bon » père, regretté de ses enfans. » Pouvez-vous en douter, puisque ses enfans vous affirment, qu'ils firent enterrer son ame, et qu'ils l'ont fait graver et exposer en lieu public pour que chacun des passans en fût instruit, et que personne n'en ignore? Où suis-je donc? quoi! à Paris, dans un cimetière de chrétiens, au P. La Chaise !

On sourirait de pitié si l'on lisait sur le tombeau d'un Iroquois qu'il y enferma, bien et dûment, l'ame de son père; on le plaindrait d'être assez stupide pour ne pas connaître que dès l'instant où le corps est privé de vie son ame ne l'animant plus, en est séparée; alors on lui demanderait comment il put l'enclorre dans la tombe. Et c'est dans le cimetière du P. La Chaise que des enfans crurent honorer la cendre paternelle par cette inscription insultant le bon sens, la morale publique, la religion! Plaignons-les sincèrement de ne pas connaître la différence du corps à l'ame, en souhaitant que l'administration publique fasse bientôt disparaître, comme elle l'a déjà fait pour une autre pareille, tout ce qui, dans cette inscription, est un outrage à la raison, et provoque devant elle non le respect, mais le sourire. Une petite pyramide indique la sépulture de M. le comte d'*Oraison*, dont les derniers momens furent le soir d'un beau jour. Sous

une tombe gît enfin en paix, après une vie agitée de traverses, tourmentée de cuisans chagrins, fatiguée de continuels voyages, M. *Sonnini*, savant naturaliste, écrivain fécond et brillant, sans cesse ayant couru après la fortune sans l'avoir atteint, après une haute réputation scientifique sans l'avoir obtenue.

N° 57. La tombe de M. *Maignet* rappelle tout ce qu'une bonne vie, une active industrie, une bienfaisance universelle, ont de suave pour les cœurs vertueux, tandis que l'on considère avec épouvante la catastrophe qui précipita dans la tombe mademoiselle *Férino*, le jour lui-même destiné à ses noces. Le reste de cet espace est consacré aux fosses communes, dans lesquelles viennent s'engloutir pêle-mêle tant d'infortunes et de misères, de cendres vertueuses et de cendres souillées de crime, de restes oubliés dès qu'ils entrent dans la fosse, et de dépouilles chéries, l'objet de continuels soins des parents dé-

plorant la perte de leurs proches. Les monumens de leur souvenir sont composés d'une trop fragile matière pour qu'il nous soit possible de les indiquer; mais en les contemplant, l'on sent que le cœur les élèva pour tenter de perpétuer le témoignage de son éternelle reconnaissance. Hommes vertueux, ne dédaignez point de visiter la dernière demeure du pauvre: vos cœurs seront satisfaits d'y lire des regrets dont la naïveté vous cautionnera la sincérité; ils seront émus de sentimens plus doux qu'auprès des plus superbes monumens attestant, par leur magnificence elle-même, la profondeur du néant de pouvoir, de richesse, de grandeur, dans lequel sont tombés des êtres naguère si élevés, maintenant si profondément humiliés; tandis que pour l'homme juste, mais indigent, en entrant dans l'asile du sépulcre, tous ses maux, ses chagrins, ses tourmens, ont cessé: il fut, pour lui, l'entrée d'un port ar-

..

demment désiré, dans lequel il jouit de l'aurore d'un jour toujours heureux, immuable et sans fin.

**FIN.**

---

## TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS

### DES TOMBEAUX.

---

*Nota.* Le numéro à gauche correspond à celui de la pièce dans laquelle chaque monument est placé sur le PLAN; le chiffre à droite répond à la page de l'ouvrage.

---

3 Abeillard.	158	34 Anthoine.	275
40 Aboville (Cte. d').	317	4 Arberg (Comte d').	166
6 Adet (Veuve).	173	9 Arconati.	201
20 Agasse.	240	39 Arneva (Marquise d').	304
7 Agay (Comte d').	209	52 Arnoux (Abbé).	404
31 Alexandre à sa mère.	258	51 Asseline.	399
4 Allaire.	162	43 Astheley.	337
4 Alvaro.	167	11 Aubrion.	208
47 Amabert.	383	39 Audiffret (Damed').	304
56 Anfrye.	417	7 Aury-Colombel.	200
Angeline.	326	31 Avenel.	259
43 Angosse (Marquis d').	329	36 Babut.	285
42 Anjorant.	328	8 Baculard d'Arnaud.	201
47 Anselme (D').	350	30 Bagden.	257

53 Bailly.	406	50 Bertin.	395
34 Baraguey.	272	55 Bertrand.	410
16 Barascud.	231	56 Béthune (Comtesse Armand de).	416
7 Bardet.	199	26 Bidault.	251
56 Barilli (Dame).	419	36 Bidermman.	284
31 Barillon (Dlle).	260	6 Billon.	206
35 Barillon.	285	55 Binet.	410
15 Baron.	214	21 Biron.	243
49 Baron.	388	34 Blacque.	279
26 Barry.	250	17 Blanchard (Dame).	236
35 Barthelmy.	282	28 Blandin.	255
36 Barthelmy.	<i>id.</i>	48 Bodin.	386
41 Bauvilliers.	322	36 Boissier.	284
52 Bavière (Comtesse de).	403	47 Boituzet.	382
40 Bayane (Cardinal de).	316	33 Bonnaric.	272
44 Bayard de Plainville.	341	34 Bonnefoi (Dame).	273
35 Bayle.	279	35 Bonnomet.	282
45 Beaudeau.	347	10 Boquestant (Comtesse de).	204
6 Beaufrils.	172	46 Bordin.	349
47 Beaumarchais (Dame Caron de).	374	34 Boscheron (Dame).	272
21 Bedoyère (Comte de la).	243	36 Boucher aîné.	285
43 Béjot (Dame).	330	36 Boucher jeune.	<i>id.</i>
16 Bellanger.	234	53 Boucher.	408
51 Bellay.	397	29 Bouchez (Dlle).	256
15 Bérard (Dame).	215	16 Boudet.	221
39 Béraud.	305	16 Boufflers (Chevalier de).	233
42 Berckheim.	325	15 Boulade (Dame).	215
15 Bergon (Comtesse).	214	52 Boulage.	404
15 Bethfort.	216	34 Bourdelet (Dame).	275
7 Berthaud.	199	56 Bourdet.	420
7 Berthereau.	200	42 Bourges (De).	324
15 Berthier (Léop.).	216	36 Bourguignon.	296
41 Berthier (Dlle).	320	9 Bourlet de Vaucelles.	209
53 Berthier (César).	406	34 Bousquet.	273
29 Bertholle.	256	50 Brandon.	391
		20 Breton.	222

22 Brézin (Dame).	245	21 Charlus (Baronne de).	244
41 Bricogne.	321	9 Chassevent (Dame).	201
31 Brion.	259	50 Chasteignier.	392
34 Brochant.	275	44 Chastenoye (Comte de).	339
38 Brochant de Villiers.	298	53 Chaumeton.	405
16 Brongniart.	234	56 Chavigny (Veuve).	421
21 Bronner Mars (Demoiselle).	245	17 Chazerain.	235
39 Bruges (Sarah Harvey, comtesse de).	304	15 Chénier.	215
55 Bruix (Comte).	410	29 Cheradame.	256
21 Caillat.	244	49 Chemin.	390
26 Caille.	250	16 Cheminot (Dame de).	234
47 Callamard.	380	39 Cheval.	306
35 Callyot (Dlle.)	282	36 Choller.	285
2 Calmer.	156	38 Chrétien de Lihus.	297
39 Campo d'Alange (Comte).	304	38 Clairét.	<i>id.</i>
16 Capct (Dlle.)	235	28 Claparède (Comtesse).	256
4 Carcenac (Dlle.)	166	36 Clarac.	284
56 Carouge.	420	19 Clarke (Dlle.)	240
40 Cart (Dlle.)	318	42 Clary.	325
2 Carvalho.	157	50 Clavier.	390
12 Castries (Duchesse de).	211	41 Claye.	420
43 Castro (Dame).	335	17 Clément de Blavette.	235
4 Celerier.	164	6 Cochard.	171
51 Cely (Comte Eon de).	399	22 Coghlan (Dame Emma).	247
47 César.	350	6 Coigny (Comte et marquis de).	186
56 Chabrol (Dlle de).	420	42 Coislin.	328
16 Chabot (de l'Al-lier).	231	3 Colbert (Comte de).	158
38 Chagot de Fays.	296	35 Collaud (Comte).	281
51 Chanlaire.	398	51 Collet.	399
56 Champagne.	420	6 Collet Descotils.	186
32 Chappe.	261	5 Colmet de l'Épina-ny (Veuve).	169
4 Charbonnet.	165	45 Colmiers (Abbés des).	346
16 Charbonnières (De).	217		



13	Colon (Dlle.)	213	36	Dehan (Dame de).	288
4	Comminger (Dame).	165	52	Dejean.	404
25	Compans (Comtesse).	249	47	Dejoux.	375
30	Constantin.	256	16	Deladreue.	228
16	Contades.	228	41	Delahaye.	321
28	Contat (Dlle.)	253	51	Delaistres.	398
18	Cordier.	237	53	Delasalle.	405
12	Cornu de la Fontaine.	211	33	Delcro.	262
36	Cottin (Dame).	284	16	Deleau.	233
47	Coulomb.	381	25	Delépine.	249
45	Coupé.	347	16	Delille.	253
46	Courcenay (Comte de).	348	49	Delmas.	390
42	Courtin.	324	6	Delondres.	172
15	Courval (Damede).	215	35	Demidoff (Comtesse).	282
38	Craufurt.	297	38	Demoraine.	298
6	Crissé (Comtesse de).	187	53	Denisot (Dame).	405
15	Crouzet.	214	40	Desaint (Dlle.)	318
27	Crussol (Baillide).	252	34	Désanges (Dame).	273
16	Dadvizard.	230	34	Desbarolles.	278
52	Dagonaus.	403	47	Descloseaux.	353
3	Dallemagne.	159	26	Desfammes.	251
39	Dalton (Baron).	305	52	Desfrancs.	404
51	Damas Crux (Comté de).	399	47	Desmarest.	383
10	Dandignac.	202	38	Desnoyers.	301
36	Dangirard.	284	18	Despaux.	238
6	Darbonne.	172	15	Devaux.	214
46	Davella (Prince Pamphili).	350	4	Devins de Fontenay.	160
50	Davin.	392	47	Devin de Fontenay.	380
39	David.	305	18	Dillon (Comtesse de).	238
53	Davous (Comte).	407	7	Dormer (Lord).	188
38	Dauphin.	299	10	Douand (Dame).	205
52	D. B. (Sépulture de la famille).	403	36	Dreyer (Baron de).	284
47	Decquevaouvilliers.	381	7	Drouet de Santerre.	189
			40	Droz.	309
			53	Dubois Thainville.	408
			39	Dubuisson.	305
			4	Duchesne.	168

6 Duclos.	174	6 Fleury (Duchesse de).	186
16 Dufourny.	232	47 Floriet.	353
42 Dufresne (Baron).	327	49. Floriot (Dame).	389
53 Duhoullay.	262	56 Forié.	417
7 Dulau - Dallemans (Comte et marq.)	200	30 Fortin.	258
36 Dumonts.	285	47 Fouchart.	352
35 Dumuy (Comte).	281	56 Fongeret (Dame).	415
56 Duplantier.	419	2 Fould (Dame).	157
15 Duport.	215	34 Fourcault de Pavant.	274
19 Dupuytren (Demoiselle.)	238	13 Fourcroy.	215
16 Durst.	217	51 Framery.	399
21 Dutheil.	245	56 Framery.	418
4 Dutour (Dame).	160	7 François (Dlle.)	200
53 Duval.	407	4 Franconi (Dame).	165
7 Duvernay.	199	56 Frémont (Dame).	418
53 Duvivier.	406	56 Frère.	419
18 Ecquevilly (Marquise d').	238	5 Fret.	169
47 Eglise (D').	380	27 Frias (Duc de).	252
50 Elysée (Père).	397	37 Frièze.	292
44 Emmeri.	340	34 Froidure (Dame).	275
45 Essarts (Marquis des).	345	21 Gabriel C....	246
36 Escherny (Comte d').	284	41 Gagnard.	319
36 Espagnac (D').	285	19 Gail (Dame).	240
43 Esparron.	335	42 Galichon (Dame).	324
19 Eymar (D').	239	4 Galle.	162
34 Eyssautier (Dame d').	274	34 Gamot.	279
39 Fabrègue.	303	17 Gand (Comte de).	235
7 Faget de Baure.	199	22 Gardel-Habeneck.	247
17 Faïdy.	235	33 Garran de Coulon.	272
10 Favre (Dame).	202	11 Garreau.	209
48 Fayet.	386	51 Gauguier.	400
47 Férimo (Comte).	352	44 Gaultier (Abbé).	345
57 Férimo.	424	34 Gauthier.	276
51 Feuillant.	401	18 Gauthier de Biauzat.	237
34 Fieffé.	275	41 Gautier (Dame).	323
		38 Gentil.	298
		34 Geoffroy.	276

55 Geoffroy [professeur].	409	36 Guyart.	288
51 Georget.	398	40 Guyot [Dame].	306
47 Genneval [Dame].	384	36 Hagnon.	285
33 Gérard.	262	51 Haraucourt [Comte d'].	399
28 Geslin.	254	52 Hauchecorne.	403
16 Gibelin.	234	4 Hautefages.	166
10 Gignoux [Dlle.]	203	53 Hayter.	408
16 Ginguené.	231	24 Hédouin.	248
21 Girard [Dlle.]	246	47 Hélas 1816!	351
5 Girard [Dlle.]	170	3 Héloïse.	158
37 Girardeau.	292	6 Henry.	172
30 Gisors.	257	19 Hennecart.	238
34 Glandaz [Dame].	277	36 Heras [De las].	285
11 Glandeves [Baronne de].	209	42 Herbinière.	329
32 Goltz [Comte de].	261	43 Hermand.	330
23 Gouchon.	247	32 Heurteloup.	261
36 Goudin.	286	6 Hope.	186
26 Goupy.	252	19 Honorine [Dlle.]	238
16 Gourlhot.	229	37 Houdaille [Dame].	290
34 Gousangré [Dame de].	275	9 Houssemaine.	201
50 Grandjean de Montic.	396	34 Howard [Dame].	273
34 Grange [Guillaume de la].	273	36 Hue [Baron].	283
26 Greban.	250	42 Hijar [Duchesse d'].	326
39 Greffulhe [Comte].	306	56 Hyrne [Veuve Héroult].	418
15 Grétry.	215	47 Hyvelin [Dame].	350
34 Grillon des Châpelles.	279	53 Ici repose une femme.	405
56 Groignard.	418	42 Ignard.	328
35 Grudé.	282	16 Imbert.	229
16 Guélaud.	221	42 Imbert Delonnes.	328
36 Guérin [Dame].	286	30 Isabey.	256
47 Guérault.	280	38 Ivoire [D'].	298
34 Guillaume.	272	38 Jacobé de Maurois.	300
47 Guillemain de Vaires.	347	34 Jacquenart.	274
39 Gusman y Carrion.	303	21 Jalbert.	243
		24 Jamain de Bermuy.	248
		46 Janno.	348
		44 Jarry [Dame].	339

4 Jaucourt [De].	168	38 Lametherie [De].	297
4 Jeanroi.	167	15 Lamothe.	213
53 Jendy.	406	36 Langlacé.	285
45 Jollivet [Comte].	346	30 Lapotère.	257
58 Jolly.	299	16 Lasteyras.	218
4 Jouet.	168	16 Lasteyrie Dusail-	
46 Jourdain.	349	lant [Mquis de].	230
4 Journu - Aubert		21 Lathan [Baronde].	245
[Comte].	163	15 Latour du Pin.	214
6 Jules.	186	28 LatourFonpadie.	255
42 Julien [Dame de		56 Laujon.	416
Saint-].	328	49 Laurent [Dame].	389
4 Julienne.	166	46 Lavallée.	350
48 Junecker.	387	35 Lavigne [Dame].	279
20 Junquières [Dlle.		41 Law de Lauriston	
de].	241	[Dame].	319
26 Kellermann [Maré-		40 Leboucher [Dame].	318
chal, duc et du-		53 Lecamus.	406
chesse deValmy].	251	36 Leclerc des Essarts	
43 Kolvenbach.	530	[Comte].	283
40 Komarzewski.	308	41 Leclercq.	320
34 Kropper.	276	41 Lecomte [statuai-	
6 Kock [Veuve Ma-		re].	<i>id.</i>
lus].	185	56 Leconte.	416
51 Krudener.	397	56 Leconte [Claude].	422
37 LabarreduTeilleul		24 Lecordier [Dame].	248
[Marquise de].	291	46 Lécouflet.	350
30 Labenette Corsse.	257	5 Lecreulx.	170
51 Labenski.	401	35 Lefebvre [Mchal.,	
36 Lafont Ladébat.	284	duc de Dantzick].	281
40 La Fontaiue.	313	33 Lefèvre.	272
56 Lagroue.	419	31 Lefèvre de Cour-	
13 Lallemand.	212	champ.	259
45 Lallouette.	445	26 Lefèvre.	250
42 Lamarck [Comtes-		44 Legeule.	337
se de].	323	42 Lehoc.	325
36 Lamartillière [Com-		20 Lemaire.	240
te].	283	40 Lemaire [Dlle.]	318
49 Lambert.	389	56 Lemairat [Dame].	417
18 Lambertye [Mar-		21 Lemoine.	246
quis de].	238	26 Lemoine.	251

8 Lenoir.	201	21 Maniban [Marquis de].	245
56 Lenoir-Dufresne.	414	16 Marchant.	233
52 Lenormand.	403	38 Marquet de Mont- breton.	298
34 Lepicard.	278	42 Marie.	326
33 Lepileur.	261	16 Marquis.	222
3 Leroux [Etienne].	158	41 Martin [Dame].	319
40 Leroy [Dame].	309	48 Marvy.	386
34 Lesieur [Dame].	277	35 Masséna [Maréchal, prince d'Essling].	281
38 Lesparat.	293	34 Masson.	273
7 Lespinasse [Comte de].	200	40 Mathagon [Dame].	309
39 Letort.	303	47 Mathelin.	382
15 Levasseur [Dlle.]	215	44 Mauchain [Dame].	337
47 Levasseur.	380	21 Maucler [Damede].	244
10 L'Héritier de Bru- telle.	202	19 Mazeret.	239
51 L'Hermitte.	401	18 Méhul.	237
46 Limoges de Saint- Saëns [Vicomte de].	347	47 Méjan [Comtesse].	351
43 Lisfranc de Saint- Martin [Dame].	337	56 Mélan.	420
20 Lizarde.	241	24 Melito.	248
41 Longuerue [Mar- quise de].	319	47 Ménageot.	381
2 Lopez.	157	39 Mendoza.	303
3 Louis.	160	47 Menou [Comtesse de].	351
55 Louise de Vaude- mont.	412	6 Mesnier.	186
4 Lourdet de San- terre.	161	16 Mentelle.	231
52 Lubersac [Marquis de].	403	16 Menuret de Cham- beau.	217
44 Lupé [Comtesse de].	339	16 Mercier.	230
34 Magin.	279	21 Mérigot.	246
57 Maignet.	424	25 Mésager.	248
36 Mallet.	284	15 Messier.	215
6 Malus.	174	36 Meztrézat.	284
40 Malus [Baron et baronne].	317	6 Michalon.	186
		47 Michel [Veuve].	384
		18 Micoud.	236
		47 Millevoye.	353
		45 Millin.	346
		20 Millot.	241
		47 Milon-Redemeyer.	384

38 Mocquot [Dlle.]	294	6 Mun [Comte de].	173
40 Molière.	310	56 Munier.	420
6 Monaco [Prince de].	186	33 Nansouty [Comte de].	263
5 Mondragon [Marquise de].	169	51 Nantouillet.	399
27 Monge [Comte].	253	3 Narjot [Dame].	159
49 Monmenard [Dame de].	390	39 Nascimento.	302
33 Monnot.	262	25 Nast.	248
36 Monod.	284	52 Nicolaï [Marquise de]	404
47 Mon père est ici.	381	38 Nicolet [Dame].	296
46 Monsigny.	348	18 Nicolo.	237
18 Montamant [Dame de].	238	39 Noë.	304
21 Montcalm [Marquise de].	246	11 Noireau.	209
10 Montmorency Laval [Duc de].	203	36 Nougarede de Fayet.	287
38 Montmorency [Cte. Thibauld de].	299	19 Nourtier.	239
27 Montmort [De].	252	46 Nysten.	349
50 Montsabert [Dlle. de].	391	47 Obellianne.	383
41 Monvoisin.	321	39 O-Farill [Dame].	303
36 Mourgue.	283	47 Official [L'].	384
39 Morales [Isidore].	303	56 Oraison [Comte d'].	423
48 Moreau [Dlle.]	388	40 Ornano [Comtesse d'].	317
34 Moreau.	275	6 Oscar de B....	186
12 Moreau de Mersan.	210	26 Otto.	251
51 Moreau de Saint-Merry.	402	4 Oudot.	164
28 Morellet.	255	4 Pacaud [Dlle.]	<i>id.</i>
10 Morin.	206	44 Palisot de Bauvois.	342
12 Morin.	211	51 Palissot.	399
21 Mortagne [Dlle. de].	245	56 Pallu [Dame de la].	416
44 Morys [Comte de Saint].	340	53 Paré.	406
21 Mounier.	244	16 Parisy.	231
42 Müller.	325	36 Parmentier.	289
		15 Parny.	215
		47 Pavetti.	384
		21 Paulée [Dlle.]	244
		4 Péan de Saint-Gilles.	168
		34 Pénot - Lombard [Dame].	277

31 Périer.	259	15 Regnault de Saint-	
42 Périer.	327	Jean - d'Angély	
42 Pérignon.	329	[Comte].	215
52 Perron.	403	28 Rémond.	254
18 Persuis.	237	4 Rémusat [Dlle.]	166
53 Petit Beauverger.	405	55 Rénouard.	411
10 Petit Fontaine.	202	50 Requindela Rozel-	
56 Peyron.	417	te.	396
38 Peyrusset.	295	5 Reveillon.	170
15 Picard [Dame].	215	15 Reverony Saint-	
39 Picault Bazuz.	305	Cyr [Dame].	212
34 Pierrard.	277	16 Ritchie.	235
47 Pierre.	350	51 Rivière [Comtesse	
4 Pierre-Pierre [Da-		de la].	399
me].	162	38 Rivière.	301
15 Pierret.	214	21 Roger.	246
4 Pigault - Lebrun		41 Rolland.	321
[Dlle.]	164	47 Romero de Terro-	
43 Pigeau.	332	ros.	385
45 Pigziani.	345	34 Roques.	278
40 Pignatelli [Prince].	317	55 Rouillé du Cou-	
39 Pillement.	306	dray.	413
6 Piquenot.	173	42 Roy [Dame].	323
16 Pithou.	235	39 Rubio y Puerta.	305
35 Poitrineau [Dlle].	281	49 Sabathier de Cabre.	389
9 Poissant.	202	26 Saint-Marcellin.	249
21 Pontchartry.	244	10 Saint-Romain [Da-	
27 Poréet.	252	me de].	205
34 Pothier.	278	4 Saladin de Crans.	168
4 Poulain [Dame].	165	53 Salle [Marquis de	
4 Prouteau.	160	la].	408
44 Pnysegur [Comte		10 Salvan.	203
de].	339	38 Sandrin.	300
10 Pyron.	203	53 Sané.	406
4 Quesnel.	161	6 Sannegon.	187
36 Rabaut Pommier.	284	4 Sargenton.	160
39 Ratton.	302	47 Saucé.	382
5 Ravenel [Dame].	169	15 Saucède.	212
8 Ravrio.	201	51 Saulnier.	397
30 Raucourt [Dlle.]	257	33 Saulx - Tavannes	
4 Redon de Boaupré.	161	[Duc de].	208

29 Sauvage.	256	15 Tarchi.	213
35 Sauvage.	280	6 Tarteron [Comtesse].	187
19 Sauvan.	239	42 Tascher de la Pagerie.	325
6 Schacherer.	188	6 Tenon.	171
31 Schuchardt.	258	12 Terrier.	211
50 Senave.	394	6 Tessé [Comte et comtesse de].	171
36 Serrurier [Maréchal, comte].	283	26 Tessier.	251
18 Servandoni d'Hannetaire.	236	31 Théas.	259
39 Shée [Comte].	305	4 Thiébault.	164
42 Sijas.	325	27 Thierry.	253
2 Sintzheim.	157	45 Thierry.	347
34 Sion.	272	34 Thierry [Dame].	273
23 Smith.	247	16 Thierry de Ville-d'Avray [Dame].	230
42 Soëhnée.	325	21 Thierriet.	244
4 Sonnerat.	164	6 Thomas Saint-Bon.	186
56 Sonnini.	424	36 Tilly [Comtesse de].	286
5 Sopransi.	170	3 Tiron.	159
38 Souza Cotinho [Marquise de].	294	36 Titzingh.	284
38 Soyecourt [Marquise de].	294	42 Tollard.	327
13 Sparre [Comtesse de].	212	37 Tonniges.	291
20 Stengel [Baronne de].	241	51 Tortoni.	401
36 Stone.	285	39 Tourneroché de Ste.-Marguerite.	306
53 Stouf.	406	47 Toustain Dumanoir.	383
16 Suard.	230	49 Touzard.	389
19 Suffren Saint-Tropez [Mquise de].	240	34 Trambly [Dame du].	276
47 Sulleau.	386	6 Treillard.	187
12 Surgy [Dame de].	210	46 Treneuil.	318
2 Sylveira.	158	14 Trévisé [Mortier de].	212
7 Sylvestre [Veuve].	200	38 Triouillier Defresne.	298
52 Taffanel de Junquières.	404	34 Triozon [Dlle.]	277
53 Talleyrand - Périgord [Csse. de].	408	15 Tutot.	213
9 Tarbé.	201	4 Van Heymen.	162



28 Valenciennes.	255	47 Vigier.	352
46 Vallayer Coster.	49	56 Villantroys.	417
36 Vallée.	289	46 Villaumez [De].	349
55 Valmont de Boma-		11 Villevieille [Mar-	
re.	412	quise de].	208
37 Vanlerbeghe.	291	21 Villoutreys [De].	242
40 Varange [Baronde].	308	4 Vignon.	163
44 Varrot [Dame].	338	31 Vin [Président de].	260
51 Vassan [Comte de].	399	18 Vincent.	234
10 Vassé [Vidame de].	203	15 Vinot.	213
56 Vaubois [Comtesse		16 Visconti [Ennius].	217
de].	418	5 Visconti.	170
55 Vaucresson.	415	12 Vitet [Dame].	210
7 Vaugiraud [Com-		6 Vogué [Comtesse	
te de].	189	de].	186
43 Vaupalière [Mar-		38 Volney [Comte].	295
quis de la].	331	16 Vosgien.	219
36 Vavin [Dame].	283	38 Urquijo [Cheva-	
6 Vergennes [Com-		lier d'].	301
tesse de].	187	31 Wailly [Dame de].	259
16 Vermeil.	228	6 Webe [Dame].	187
40 Vernier [Comte].	316	12 Wisnich [De].	210
4 Vesques [Dlle].	166	5 Wouillecomte.	169
21 Vezet [Comte de].	246	36 Wuy.	287
21 Vibraye [Marquis		49 Ximenez.	389
de].		12 Yardin.	211

